

Sandrine H.

Henriette

Récit érotique

Christophe Chemant Editeur

Sandrine H.

Henriette

Récit érotique

Christophe Chomant Éditeur

À mon mari,
à mes amies,
leurs maris, compagnons et amants.

Les Gants

Elle avait longuement contemplé la dernière fraise, humé son parfum, embrassé sa peau fine, irritant ses lèvres aux grains velus, palpé la pulpe de sa chair rouge, avant d'y mordre à pleines dents.

Puis elle avait reposé la petite collerette étoilée, avec les autres, sur la coupelle cachée sous le comptoir depuis le matin.

Dans la petite psyché, elle avait essuyé le coin de ses lèvres.

Henriette était jolie.

La nuque fine. La peau fraîche. Les joues rondes. Les cheveux soyeux relevés en un lourd chignon. Le corps plein. C'était une jeune femme gracieuse et élégante. Habillée avec soin, comme se devaient de l'être les trois jeunes employées de Madame Mercier, de Mercier & Mercier, Modes et Chapeaux.

Madame Mercier était une commerçante exigeante, sévère avec ses employées, aimable mais sans ostentation avec la clientèle. Chaque premier mercredi du mois, Madame Mercier se rendait à Paris, par le train de 9h10, pour y rencontrer ses fournisseurs et déjeuner chez son frère. Elle n'en revenait qu'après la fermeture du magasin.

Ce mercredi-là, Henriette était seule à la boutique. Lucie était au chevet de sa mère malade et RoseMarie avait pris son congé.

Quand la clochette de la porte retentit, Henriette, la bouche encore sucrée, était affairée à ranger les chapeaux qu'une vieille ennuyeuse avait voulu tous essayer sans jamais s'être décidée.

C'est au bruit des talons qu'elle se retourna. Ce qu'elle vit d'abord furent les bottines de cuir souple, puis le pantalon fuseau d'une coupe irréprochable. La redingote aussi était d'une grande élégance. L'homme portait une moustache fine. Son maintien était noble et raffiné.

Voilà un client qui ne regardera pas à la dépense, se dit Henriette.

Il s'avança, ôta son chapeau haut de forme qu'il posa sur le comptoir de bois ciré et retira lentement ses gants, de grande qualité, reconnut Henriette.

Celui-là saura ce qu'il veut, songea-t-elle encore.

- Que puis-je pour vous, Monsieur ?
- Des gants.
- Pour vous ou pour votre Dame ?
- Pour moi.
- Puis-je voir vos mains, Monsieur ?

Il avait les mains fines et délicates, douces et chaudes, se surprit-elle à penser. Il sentait bon.

- De quelle couleur les souhaitez-vous ?

- Beurre frais. Et en soie. De la meilleure qualité, mademoiselle.

- Je n'en doute pas, monsieur.

- Montrez-moi ce que vous avez de plus cher.

Il avait une voix grave, vibrante et enveloppante.

- Tout de suite, Monsieur.

Henriette dut aller chercher l'escabeau de bois. Les gants les plus chers étaient toujours les plus inaccessibles. L'emplacement des articles devait respecter la hiérarchie sociale de la clientèle, tenait à redire Madame Mercier. Pour les gens de la haute, les hauteurs inaccessibles.

Grimpée sur l'escabeau, Henriette dut se mettre sur la pointe des pieds. Elle rosit quand elle remarqua que l'homme regardait ses chevilles. Elle s'inquiéta même de savoir s'il n'avait pas pu entrapercevoir ses mollets, qu'elle avait joliment ronds. Cette pensée la perturba. Elle lâcha la boîte qu'elle avait attrapée. Redescendit précipitamment. S'excusa. Replaça une mèche qui s'était échappée de son chignon. Rouge de confusion cette fois, elle présenta enfin sur le comptoir, les gants enveloppés dans leur papier de soie. Il était rare qu'elle proposât ce genre d'article. Elle s'émut de leur douceur.

Elle n'osa pas regarder l'homme dans les yeux quand il enfila le gant droit. Elle resta, un instant, subjuguée par les doigts agiles de

l'homme. Il caressait délicatement son index et son majeur avec son pouce.

Puis, il avança sa main tout près du cou d'Henriette, effleurant la dentelle de son col.

- La couleur va très bien à votre teint, Mademoiselle. Auriez-vous, quelque chose qui aille avec la couleur profonde de vos yeux, ou celle plus chaude encore de vos cheveux ?

Henriette resta sans voix. Quelque chose dans sa gorge s'était nouée et la peau de son visage et de sa poitrine la brûlait.

Elle balbutia. Perdit un peu l'équilibre. Il lui prit alors la main au-dessus du comptoir et plongeant son regard dans le sien, il murmura :

- Je cherche toujours le meilleur, Mademoiselle.

Il avait les yeux noirs et profonds, de longs cils recourbés, le nez aquilin, l'arcade parfaite, le poil noir et luisant. Dans son regard étaient l'apaisement et la force devant lesquels rien ne résiste, tout s'abandonne, ploie et se livre avec ravissement. De son souffle, de son cou, de toute sa personne venait un parfum subtil, plaisant. Captivant.

Elle finit par articuler :

- Je vais voir ce que je peux faire, Monsieur.

Elle remonta maladroitement sur son escabeau. Elle tremblait.

- Je crains que vous ne tombiez, Mademoiselle. Permettez-moi.

Il passa alors calmement derrière le comptoir.

- Je vous tiendrai l'échelle.

- Ne vous dérangez pas pour moi. Je vous en prie.

- Ce n'est rien, tout le plaisir est pour moi.

Quand, il enserra ses chevilles entre ses mains, Henriette fut instantanément paralysée. La chaleur remonta alors tout au long de ses jambes et son cœur se mit à battre comme un possédé, à résonner dans tout son corps, jusqu'à ses tempes, jusqu'à ses mains qui tremblaient. Sa vue se brouilla. Elle était incapable de trouver le tiroir dans lequel elle devait chercher les gants. Quels gants d'abord ? Est-ce qu'elle savait quels gants elle était censée choisir ?

Maintenant, les doigts de l'homme caressaient doucement ses chevilles et remontaient le long de ses mollets.

En un sursaut de lucidité, Henriette regarda la porte d'entrée du magasin. Et là, elle vit que l'écriteau sur la vitre avait été retourné et présentait à la rue sa face : FERMÉ. Alors elle ferma les yeux.

Elle se concentra sur les caresses de l'homme. C'était si doux. Si envoûtant. De toute façon, n'était-elle pas ensorcelée ? C'était cela n'est-ce pas ? On ne résiste pas à un enchantement ? Ou si peu.

Elle soupira :

- Je vous en prie, Monsieur.

- Chut... souffla-t-il. Chut. Je suis là, tout va bien. Vous ne tomberez pas.

Agrippée aux montants de l'escabeau comme à la rambarde d'un navire, Henriette tanguait. Et les mains expertes remontaient toujours plus haut, engourdissant tout le corps. Quand elles atteignirent le haut des bas, Henriette ne put retenir un hoquet.

- Chut... reprit l'homme, comme on apaise un animal inquiet.

Il y avait dans sa voix, dans son calme et son assurance, toute la force des hommes qui commandent aux hommes et aux bêtes. On ne pouvait ni refuser ni fuir, au contraire, on ne pouvait que s'apaiser sous sa volonté.

Elle sentit qu'il soulevait sa jupe et son jupon. Elle fut alors parcourue d'un grand frisson. Les mains caressaient ses cuisses nues. Elle pouvait reconnaître la sensation du gant de soie sur sa cuisse droite. À gauche, la caresse était plus humide et chaude.

Elle chancelait. Les vagues sous l'étrave de son bateau-escabeau étaient plus fortes. Elle suffoquait, le cœur, dans sa poitrine, avait pris toute la place. Elle ouvrit la bouche pour mieux respirer, mais c'est une plainte qui sortit de sa gorge quand elle perçut le chatouillis de la moustache et le souffle de l'homme contre sa peau. Et c'est un petit cri qu'elle poussa quand il monta sur la première marche de l'escabeau et posa ses lèvres sur ses

fesses. Elle faillit tomber pour de bon, mais il la tenait fermement par les hanches.

Elle sentit quelque chose de brûlant, de mouillé, effleurer la peau sensible de ses fesses. Ah ! C'était sa langue. L'homme était en train de lui lécher le derrière !

Méthodiquement, parcelle par parcelle de peau étonnée, il léchait, d'abord la masse rebondie de ses deux hémisphères. Puis par circonvolutions, la langue savante s'approcha de l'entre deux. La peau plus sensible répondait plus violemment à la caresse, par frissons et tremblements. Et de la gorge d'Henriette sortaient maintenant des plaintes plus profondes.

Une main gantée quitta la hanche pour passer au bas du ventre d'Henriette.

- Ah !

- Chut...

- Non !

- Ne bouge plus, tu pourrais tomber.

Les craintes d'Henriette s'apaisèrent soudain.

Un endroit de son anatomie venait de s'éclairer. Un endroit tout petit, qu'elle n'avait jamais soupçonné. Cet inconnu connaissait de son corps des secrets qu'elle ignorait encore... Cela arrive, sans doute, aux filles trop sages ou trop innocentes ! Un endroit pointu, précis, puissant. Hallucinant. Électrique.

Henriette était maintenant agitée de tremblements irrépressibles. Des vagues de chaleurs refluaient de ce point central et envahis-

saient tout son corps, jusqu'à sa nuque éblouie. Elle se berçait entre les mains et la bouche de l'homme. Concentrée plus que jamais sur la lumière qu'il avait portée en elle.

La langue léchait consciencieusement la raie fessière. D'une pression, il lui écarta légèrement les jambes et sa langue put s'attarder sur ce coin de chair si sensible entre l'anus et la vulve, tandis que son index ganté caressait toujours le bouton électrique du clitoris.

Elle sentit une source d'eau chaude couler de son ventre, entre ses cuisses. Son sexe trempé était agité de spasmes inattendus. Les décharges électriques se faisaient de plus en plus violentes. Henriette, bascula la tête en arrière et poussa un premier cri. Le premier d'une longue série. Des fourmis venues de toutes les extrémités de son corps, du sommet de son crâne, par son dos et par ses bras et par ses jambes, affluèrent à la rencontre des baisers et de la pression de l'homme, ce magicien infernal, ce divin créateur qui avait déclenché cette tempête. Une autre coulée de lave traversa encore le corps d'Henriette. Une autre plus puissante. Une autre. Je vais mourir pensa Henriette. Maintenant.

Elle perdit connaissance dans un grand éclair blanc.

Elle se réveilla dans un fouillis de jupon, entre les bras de l'homme qui la soutenait encore contre l'escabeau. Il lui caressait la joue de sa main nue et lui souriait.

- Je crois, tout compte fait, que j'achèterai cette paire de gants-ci.

Il l'aïda à descendre, à se mettre debout et à arranger sa robe. Du bout des doigts de sa main gantée, il essuya sa moustache humide. Alors, il prit la main d'Henriette et l'embrassa délicatement. Il repassa de l'autre côté du comptoir. Avec élégance, il paya le prix très onéreux des gants. Rangea les anciens dans la poche de sa redingote. Reprit son chapeau.

- Je garde le gant droit. Je vous prie de bien vouloir garder le gauche. Je vous remercie infiniment, Mademoiselle.

- À... À votre service, Monsieur.

Il sortit, sans omettre de replacer le petit écriteau d'entrée. Il se retourna une dernière fois, soulevant son haut de forme dans un geste gracieux.

Henriette trembla jusqu'à l'heure de la fermeture.

Pendant trois mois, surtout le premier mercredi de chaque mois, elle espéra que l'inconnu repasserait à la boutique, réclamer le gant gauche. Il ne repassa pas. Pourtant, Henriette se persuadait qu'elle ne pourrait jamais épouser un autre homme que cet homme-là, qui avait su la laisser vierge et l'honorer en lui offrant le plus grand des plaisirs.

Et puis, elle se dit que, tout de même, avec un mari comme celui-là, elle ne pourrait ja-

mais être tranquille. Qui sait quelles fesses de modistes serait-il tenter de lécher encore ?

Alors, elle se consola. Elle garda le gant de soie gauche. Et parfois, le soir, dans sa petite chambre de bonne, au-dessus de la boutique de Madame Mercier, Mercier & Mercier, Modes et Chapeaux, elle se donna du plaisir en caressant délicatement le précieux point précis, de son index ganté.

Le Fiacre

Il faisait déjà tiède ce dimanche matin. Henriette sortait de l'église Saint-Laurent. Elle préférait aller au premier office, et ainsi garder sa journée libre pour rendre visite à sa famille ou à ses amies.

Ce matin-là, justement, elle se rendait à la gare, comptant faire la surprise d'une visite impromptue à ses parents. Elle avait mis sa jolie robe bleue et son charmant chapeau à violettes qui s'agitaient gaiement à chacun de ses pas légers. L'avenue était presque aveuglante sous le soleil matinal. Henriette cherchait l'ombre des grands arbres.

C'est justement à l'ombre de l'un d'eux qu'elle aperçut le fiacre. Elle le remarqua, parce que le cheval était d'un noir luisant comme elle en avait rarement vu et parce que le cocher qui le commandait semblait un géant, tant il était grand et imposant, installé au sommet de l'attelage. .

Comme elle s'approchait du fiacre garé contre le trottoir, elle vit la porte s'ouvrir et un homme élégamment vêtu de clair en sortir. Il était coiffé d'un canotier qu'il retira. Un foulard de soie voletait légèrement autour de son cou. À sa main droite, il portait un gant beurre frais. Il lui souriait.

Lui !

Elle s'immobilisa. Il lui fit la révérence.

- Puis-je vous conduire quelque part, Mademoiselle ? Mon fiacre est à votre disposition.

Elle resta muette. Envahie de sensations contradictoires. En elle, se combattaient l'envie de fuir et celle de courir vers lui. Il tenait toujours la porte du fiacre ouverte, en un geste d'invite.

Enfin, elle marcha lentement à sa rencontre. Quand elle arriva à sa hauteur, il s'inclina légèrement devant elle, prit sa main gantée d'une mitaine de dentelle et y appliqua un baiser. Puis, il la regarda calmement dans les yeux. Elle était fascinée par son regard.

- Je vous en prie, Mademoiselle. Montez.

Sa voix était toujours aussi profonde et sûre.

Henriette monta. Elle avait abdiqué toute volonté. Ou, si elle avait pu, elle aurait plutôt avoué honnêtement qu'elle mourait d'envie d'obéir.

L'intérieur du fiacre était très confortable. Coussins de soie molletonnés, rideaux de même couleur violet sombre. Et dans l'air flottait le parfum délicat de l'homme qui, une fois encore, avait pris possession de son esprit. Il s'assit à ses côtés, se pencha par la fenêtre et cria :

- Edgar ! Le grand tour, mon ami. Le grand tour !

Il tira les rideaux. Elle se trouvait maintenant dans un cocon chaleureux, sombre et soyeux,

à la merci – délicieusement à la merci – de son bienfaiteur. L'attelage s'ébranla. Dehors, on entendait le pas lourd et régulier du beau cheval noir. Henriette venait de lire « Emma Bovary », elle s'était alors demandé ce qui pouvait bien s'être passé dans le fiacre qui avait emporté Emma et son amant autour de Paris. Voilà qu'elle se retrouvait enfin de l'autre côté du rideau.

Il retira l'épingle du chapeau de la jeune femme, puis le déposa sur le siège. Il entreprit de défaire les boutons de sa robe. Déjà, Henriette se sentait oppressée. Sa poitrine se soulevait frénétiquement, trop vite, trop fort, comme celle d'une bête aux abois que la meute a trop forcée.

- Vous n'avez rien à craindre, Mademoiselle, que le meilleur, dit-il paisiblement.

Alors, il approcha sa main gantée du cou d'Henriette, comme la première fois. Il caressa presque imperceptiblement la peau du cou, de la nuque, de la joue et les cheveux de la jeune fille. Il prit son visage dans ses mains et l'approcha de ses lèvres comme un calice.

- Notre premier baiser, murmura-t-il sur la bouche entrouverte d'Henriette.

Il lui semblait qu'elle-même avait soif maintenant. Plus soif que lui. Qu'il la boive donc, qu'elle se désaltère !

D'abord, ses lèvres effleurèrent les siennes. Sa moustache était douce et son souffle enivrant. De plus en plus envoûtant. Elle avait

fermé les yeux et respirait, autant qu'elle pouvait, le souffle viril, léger, parfumé, chaud et humide de l'homme. Attentive au moindre contact sur ses lèvres offertes.

Il défaisait son chignon. Elle sentit ses cheveux lourds retomber sur ses épaules qu'il avait dévêtues. Les caresses étaient à peine appuyées, mais toutes sensations étaient décuplées. L'air sur sa peau nue, le mouvement de ses cheveux coulant dans son dos, le tissu glissant sur son corps libéré soudain comme d'une gangue, tout était grisant. Elle était si vulnérable. Et lui, si rassurant, si maître du destin, si certain de l'avenir.

Maintenant les lèvres de l'homme parcouraient toute sa peau dénudée, de ses paupières au creux sensible derrière l'oreille, de ses épaules à sa gorge palpitante d'où venaient des soupirs de plus en plus sonores. Les mains exercées continuaient à dégrafer la robe bleue, à délacer la chemise, échancre le décolleté, jusqu'à faire jaillir les deux beaux seins ronds et roses d'Henriette qui n'osa plus rouvrir les yeux, mais se mordit les lèvres.

- Détends-toi, belle enfant. Chut ! Aies confiance en moi. Il faut que du plus profond de toi, tu saches me faire la plus grande, la plus complète confiance. Tu m'entends ?

- Oui, souffla-t-elle malgré elle.

- Tu me fais confiance ?

- Oui.

- C'est bien.

Il lui caressait lentement les seins. Les soulevant. Les portant dans le creux de sa main gantée douce mais si tiède.

- Comment t'appelles-tu ?

- Henriette.

- Écoute-moi, Henriette. Tu n'es pas obligée d'ouvrir les yeux. Je vais te guider. Penche-toi en avant. Prends appui sur la banquette en face de toi. Viens te mettre à genou devant moi. Oui, ma belle, c'est ça. Là. Comme ça. Ne bouge plus.

Henriette était brûlante, humide, tremblante, essoufflée, mais c'était autant de désir que de peur. Quand il commença à relever sa jupe et son jupon, elle se prit le visage dans ses mains, pour ne pas voir ce que, de toute façon, elle n'aurait vu puisque cela se passait derrière elle et qu'il avait si bien dénudé son cul qu'elle avait la robe quasiment sur la tête. Sur son derrière elle sentait l'air plus frais qu'elle n'aurait cru.

- Une pêche ! Une pêche magnifique. Ronde. Douce. Rose. Et parfaitement fendue. Je connais son goût, mais j'ignorais sa vue. Tu es belle, Henriette. Très belle.

Il caressait ses fesses avec douceur et fermeté. Elle l'écoutait parler. Émue par ses mains qui prenaient possession d'elle avec tant de sérénité. Soumise et offerte, si volontairement, en fait.

Lui aussi venait de se mettre à genou derrière elle. Il l'embrassait. La léchait comme la

première fois. Et comme la première fois, Henriette sentit le feu monter en elle et l'eau couler d'elle et le désir inévitable trembler en elle.

J'ai peur, se dit-elle. J'ai peur, mais c'est si doux, si bon.

Alors elle se prit à gémir.

- Es-tu encore vierge, Henriette ?

- Oui, monsieur.

- Alors nous allons veiller à ce que tu le restes.

Il la souleva imperceptiblement et lui enfonça la langue dans l'anus.

La surprise fut totale. Henriette ouvrit grand les yeux et la bouche. Ah ? Non ! Si si ! semblait répondre la langue de plus en plus hardie. Ne crains rien ! semblait dire l'index ganté sur son clitoris. Alors Henriette referma les yeux et écouta tout ce qu'on avait à lui dire, attentive à tout ce qui lui arrivait de plaisir. Merci, mon Dieu ! semblait répéter le diable dans sa tête.

L'homme se redressa. Il y eut un bruissement d'étoffe.

- As-tu lu le Marquis de Sade, Henriette ?

- Non, Monsieur.

- Voilà, pourtant une belle lecture pour les petites filles. Le Divin Marquis est à beaucoup d'égards contestable, mais on ne peut nier qu'il prodiguait parfois d'excellents conseils.

Henriette entendit le bruit d'une boîte métallique qu'on ouvrait.

- Tut tut ! Ne bouge plus. C'est de la vaseline, et je ne voudrais pas gâter tes beaux habits.

Vraiment, Henriette n'osait plus bouger. Subjuguée comme face à un serpent cobra, tétanisée comme devant un précipice. Elle aurait voulu prier, mais aucune des paroles si souvent répétées ne lui revinrent en mémoire. Alors, elle se mit à pleurer, doucement, sans bruit. Des larmes coulaient de ses yeux, de son nez, inondant son visage brûlant.

Elle sentit une chose tiède, douce et ferme, caresser sa raie, jouer devant son petit trou.

- Le Marquis savait de belles choses, ma Mie. Nous allons les essayer ensemble. Détends-toi Henriette. Je ne veux pas te faire mal.

Et il entra.

Il entra là.

Dans le lieu le plus honteux d'Henriette. Là, où elle n'aurait jamais imaginé qu'on pouvait entrer.

Il y avait la peur, la crainte et la honte, mais il y avait aussi la surprise d'une chair qu'on éveille, qu'on force à sentir, à accueillir. Elle sentait que son corps résistait à la poussée pourtant douce et huileuse. Et cette résistance donnait à la pénétration toute sa force et sa détermination.

Elle était la terre qu'on écrase, qu'on creuse, qu'on écarte et qui s'étonne d'être si vivante, si éternellement vivante et puissante. L'arbre qui poussait en elle, était celui de la vie

même. À la poussée progressive et lente, les râles d'Henriette répondaient de plus en plus profondément. Puis, elle sentit le corps de l'homme buter contre elle. Elle pouvait sentir son ventre et ses poils contre ses fesses, et ses testicules doux venir mollement ballotter contre sa vulve.

Alors, la main gantée vint se placer sur le pubis d'Henriette et la main nue vint chercher son sein gauche. En un même instant, les pouces et les index pincèrent délicatement le mamelon et le clitoris.

- Nous allons faire de la musique, Mademoiselle. Suivez bien le rythme. Et vous chanterez.

Non ! Non ! Non ! hoquetait Henriette en elle-même. Et pourtant, pour rien au monde, elle n'aurait voulu le dire tout haut. Il fallait se taire. Attendre le tremblement de terre et se taire.

Mais quand il commença à bouger en elle, elle ne put retenir sa plainte. Et ce n'est pas le « Non ! » qui sortit, mais plutôt un grand « Ah ! » surpris qui n'avouait pas le « Oui » qui l'avait toute envahie.

Oui ! Oui ! Oui ! Tout son corps criait « Oui ! », de toutes les connections de son corps, de tous les liens qui existaient dans son corps, entre son anus, son clitoris, ses seins et sa nuque que l'homme mordait maintenant à travers ses cheveux défaits. Tout un réseau de sensations parcourait la chair d'Henriette.

Henriette ne pleurait plus, mais ses larmes coulaient encore. Et de sa bouche ouverte et incapable de se refermer, la salive tachait la soie de la banquette. Ah ! Ah ! Ah ! chantait Henriette, à chaque pénétration du mâle magnifique qui la secouait en un rythme régulier et de plus en plus ample. Elle comprit que son anus avait su accueillir l'objet de chair qui l'avait forcé. Il y faisait son chemin, maintenant, l'éclairant un peu plus à chaque passage. Et à chacune de ses allées et venues, elle perçut la merveilleuse correspondance entre son anus complaisant et son échine entièrement parcourue de grands frissons lumineux. Du coccyx à la nuque, toute la colonne vertébrale accueillait de nouvelles ondes voluptueuses.

Et puis, il y avait ces points précis, excités, comme hors d'eux-mêmes, que les doigts de l'homme ne cessaient d'énerver.

Henriette ne savait plus ce qu'elle criait. Était-ce des sons, des mots, une pensée articulée ou les gémissements d'une bête ? Elle était bercée dans une complète inconscience, soumise aux sensations despotiques d'un corps de plus en plus savant de lui-même.

Il la tenait, la bousculait, la pénétrait, et elle s'appliquait à le suivre, à se couler au creux de son corps appuyé contre elle, à se lover dans son désir d'homme dominant, à s'ouvrir le mieux possible pour lui faire toute la place.

Les grands « Ah ! » étaient de grands « Viens ! » qu'elle n'osait prononcer. Mais Viens ! Viens, plus encore ! Je veux ! Je veux ! Il n'y a jamais eu de plus grand désir en moi, aussi puissant que la terre quand elle se fait volcan.

Tout se brouilla soudain. Henriette perdit totalement la notion du temps et de l'espace. Il n'y eut plus rien d'autre que ce qui se passait dans son ventre. Des spasmes violents l'entraînèrent au-delà d'elle-même, des bras de l'homme, des coussins de soie, des cahots du fiacre, des sabots du cheval martelant inlassablement les pavés, de la ville entière. Au-delà de tout, en une explosion de feu d'artifice. Et Henriette n'entendit plus que le son de sa propre voix hurlant à ses oreilles et ne vit plus rien que l'éblouissement irradiant ses yeux.

Au secours ! Aidez-moi ! Monsieur ! Monsieur aidez-moi ! Je me noie.

Mais il la tenait, haletante, agitée encore de grands spasmes incontrôlés. Il la tenait entre ses bras vigoureux d'homme calme.

- Tout va bien, Mademoiselle. Je suis là. Là.

Elle sentit qu'il lui essuyait le front qu'elle avait en sueur, et les yeux et la bouche. Elle reprenait son souffle, pelotonnée contre lui, comme un enfant fragile qu'on console et qu'on berce.

- Vous chantez à merveille, Mademoiselle. Vous êtes délicieuse. Vraiment.

Il l'aida à se rasseoir et à remettre de l'ordre dans sa toilette. Elle était épuisée, sans force, et n'arrivait pas à se reboutonner. Il la rhabilla comme on rhabillerait une poupée de chiffon.

Il frappa au plafond du fiacre.

- Edgar ! Arrêtez, s'il vous plait. Et trouvez de l'eau pour Mademoiselle. Elle est déshydratée.

On l'habilla, la coiffa, on lui donna à boire, et on la conduisit à la gare, où elle ne prit jamais le train. Elle resta hébétée et ravie, sur un banc de la salle des « Pas perdus » tout l'après-midi. Et elle rentra chez elle, plus riche d'elle-même qu'aucune autre femme qu'elle croisa dans la rue.

Aujourd'hui, elle savait, mieux que Flaubert, peut-être, ce qui se passait derrière les rideaux fermés des fiacres.

Contre le Mur

Au début de l'automne, alors que les arbres de la ville avaient pris des couleurs flamboyantes, Henriette rencontra à nouveau l'homme qui hantait ses rêves.

Elle marchait, en cette fin d'après-midi ensoleillé, entre le haut mur du cimetière et le dos des maisons qui préféraient regarder du côté des vivants. La ruelle était aveugle et déserte.

Il était là. Debout, au bout de la petite rue. Elle le reconnut aussitôt. Cette fois, il portait une grande cape noire et un chapeau haut de forme. Il allait à grands pas, balançant énergiquement sa canne noire au pommeau doré et faisant voler la cape autour de lui. Ses mains étaient gantées de cuir noir, ce qui déconcerta Henriette. Il n'avait pas son gant beurre frais !

Il se précipita sur elle et lâcha sa canne. Il saisit Henriette par les bras et la plaqua contre le mur du cimetière. Il avait le regard brûlant, intense. Un regard de prédateur affamé. Un regard fou.

- Mademoiselle, pardonnez-moi. Je n'ai que peu de temps.

Avec force, il appuya sur les épaules d'Henriette et lui fit plier les genoux. Il la fit s'agenouiller contre le mur. Il la dominait de toute

sa hauteur et la cachait presque complètement de sa longue cape.

Un peu étourdie, elle le vit dégrafer sa ceinture et déboutonner son pantalon. Alors pour la première fois, Henriette découvrit la nudité de l'homme.

Devant elle, comme née du fouillis de poils de son bas ventre, dominant de fermes testicules, se dressait une verge cambrée, turgescente, légèrement violacée et brillante à l'extrémité.

C'était la première fois qu'Henriette contemplait un sexe d'homme en érection. Les seuls sexes masculins qu'elle avait pu voir étaient ceux des statues grecques ou des tableaux de maîtres. Et ces sexes-ci, étaient généralement au repos.

Ce sexe-là lui fit penser à un petit bras arrogant, pointant son poing insolent. Mais, au lieu d'un petit poing, c'était un fruit. Une grosse fraise, une framboise. Vivante, palpitante. Et qui sentait la peau propre.

- Prends-moi vite dans ta bouche, Henriette. Ouvre la bouche et fais-moi entrer. Vite !

Devant la sidération de la jeune femme, l'homme saisit sa verge à pleine main, et attrapant Henriette par les cheveux, il força ses lèvres et pénétra entièrement dans sa bouche, jusqu'à la gorge. Elle écarquilla les yeux, paralysée de stupeur.

- Pardonne-moi. Attends. Ce qu'il faut que tu fasses c'est... me sucer. Comme un enfant

tête son pouce. Tu comprends ? Suce-moi, Henriette. Suce !

Il se retira un peu, lui donnant la possibilité de respirer.

- Allez Henriette. Vas-y, je t'en prie. Suce-la. C'est un bonbon. Un sucre d'orge. C'est moi, Henriette. C'est moi.

Il y avait dans cette voix quelque chose de nouveau, de fébrile. Elle avait perdu de son autorité. Elle semblait suppliante et inquiète.

- Je t'en supplie, Henriette. Je n'en peux plus.

C'était étrange, presque étranger. La position d'Henriette semblait plus que jamais celle de la soumission, mais en réalité, elle n'avait jamais eu autant de pouvoir.

Elle arrondit sa langue autour du gland et commença à pomper. Doucement d'abord, puis plus énergiquement.

- Oui, oui, c'est ça. C'est ça. Henriette ! Henriette !

Il commença à aller et venir volontairement dans la bouche de la jeune femme. De plus en plus violemment. Puis frénétiquement. Henriette s'appliquait comme elle pouvait, enserrant la hampe et le gland dans ses lèvres, prenant garde à ce que ses dents ne les heurtent pas, rentrant les joues pour sucer plus fort, s'adaptant au rythme qu'on lui imposait. Mais, elle perdait le souffle, sa tête cognait contre le mur, ses lèvres se meurtrissaient sous la violence des pénétrations.

Pourtant, elle découvrit combien elle aimait le halètement de l'homme. Plus il amplifiait ses gestes, plus il gémissait. Il avait écarté les jambes au-dessus du corps recroquevillé d'Henriette et avait posé ses mains à plat contre le mur du cimetière. De loin, dans sa cape onduleuse, l'homme devait donner l'impression de s'énerver contre un mur.

- Oui ! Oui ! C'est bien ! Han !... Han !... Han ! Han ! Han !

Il pénétrait maintenant si profondément dans la gorge d'Henriette, qu'elle avait presque envie de vomir. Mais elle était contente, parce que cette fois, ce n'était plus elle qui perdait le contrôle de la situation. C'est d'elle et de son application que dépendait le plaisir de cet homme. Son plaisir et sa perte de maîtrise. Voilà qui était bon. Et bon aussi le son rauque de ses soupirs. Et le débit incohérent de ses paroles. Et le rejet de sa tête en arrière. Et la chute de son haut de forme qui avait roulé sur le pavé. Et le bruit du cuir de ses gants s'éraflant contre la pierre du mur. Et l'agitation de la cape autour d'elle. Et finalement, la grosseur de ce sexe soyeux et ferme qui glissait en elle.

Soudain, l'homme cessa de respirer. Il saisit la tête d'Henriette et enfonça encore plus profondément son sexe. Alors, il cria. Sa verge fut prise de soubresauts. La jeune femme sentit sur sa langue la veine s'enfler et un liquide

chaud se répandit au creux de sa gorge, à plusieurs reprises.

- Avale ! Bois ! Bois-le ! C'est ça, avale tout.

Elle déglutit. Le liquide était un peu visqueux et avait une puissante odeur, une étrange odeur de renfermé, un goût fade quoiqu'un peu amer, un peu écœurant aussi. Ce n'était pas vraiment bon. Pas totalement mauvais non plus. Surprenant.

L'homme soupira et s'affaissa un peu, appuyant son front contre le mur. Il gémissait encore. Son sexe s'amollit. Il se retira lentement. Puis recula.

- Pardonnez-moi, Mademoiselle.

Il se rhabilla, ramassa son chapeau et aida Henriette à se relever. Avec un mouchoir parfumé, il essuya les lèvres de la jeune femme.

- Je vous remercie infiniment, Mademoiselle. Encore une fois, vous avez été formidable, dit-il en lui baisant la main. Je suis désolé.

- Pas de quoi. Le plaisir était pour moi, Monsieur.

Il lui sourit. Soulagé. Dans ses yeux elle crut lire de la complicité.

Il la salua et s'éloigna rapidement, la plantant là, interdite au milieu de la ruelle.

Henriette était toute décoiffée. Le bas de sa robe était sali. Elle avait mal derrière le crâne et aux lèvres. Mais elle était heureuse. Vraiment heureuse.

Il avait joui en elle, pour la première fois. Et elle avait tout avalé.

Le Pavillon de Chasse

Henriette était sereine. Elle était certaine maintenant qu'elle reverrait « son inconnu », comme elle se plaisait à l'appeler. Cette certitude l'aidait à ne pas perdre la tête et à suivre paisiblement le cours de sa vie.

En toute chose, Henriette était une jeune personne raisonnable. D'un naturel simple et optimiste, elle avait su mener sa jeune existence avec bonheur et sérieux. Ses parents l'avaient placée très jeune au couvent où elle avait su se faire apprécier des sœurs, des professeurs et de ses camarades. Sage et obéissante, elle avait su tirer partie de tous ses apprentissages : couture, confection, chant, travaux ménagers, gestion, sans oublier un peu de littérature touchant surtout à la vie des Saints. Ces vacances à la campagne, auprès de ses parents, artisans aisés, respectables et dévoués, lui avaient donné le goût de l'indépendance et des choses simples et bonnes : elle aimait les arbres, les troupeaux alanguis dans les prés luisants, le bruit de l'eau dans les fossés, l'odeur des chèvrefeuilles et des peupliers, celle des miches de pain brûlantes chez le boulanger, le goût des fruits juteux, encore chauds de soleil, cueillis au verger, les longues marches le long des halliers, la fraî-

cheur de l'église à la messe, mais aussi le plein silence de la bibliothèque de l'instituteur, un républicain de la première heure, anti-clérical, dreyfusard et amateur de littérature récente. C'est lui qui lui avait confié les romans de Flaubert, de Zola qu'elle aimait moins, les nouvelles de Maupassant, les poèmes du sulfureux Baudelaire et du très peu recommandable Verlaine, les dernières publications d'auteurs dreyfusards, novateurs comme André Gide ou prometteurs comme Marcel Proust... toutes œuvres parfaitement interdites au couvent, bien entendu. Mais Henriette savait s'accommoder de toutes ces contradictions. Si elle n'était pas sotte, elle accueillait toujours le monde avec candeur. Elle aimait la vie, tout simplement, en toute innocence, sans trop de calcul, avec gourmandise, sans trop d'excès.

Elle appréciait aussi la vie urbaine. Elle s'était parfaitement adaptée à la petite ville de sous-préfecture où elle s'était installée. Elle s'y sentait à son aise. Elle était assez aimable et sérieuse pour convenir à sa patronne, la grosse et sévère Madame Mercier, de Mercier & Mercier, Modes et Chapeaux, qui la chahutait très peu, et assez satisfaite de toute chose, pour vaquer paisiblement à ses occupations : messes, charités, thés avec ses amies, lectures et surtout promenades en bord de Seine.

Ses découvertes, avec « son inconnu » ou en solitaire, n'avaient donc pas perturbé la tranquillité de la vie de la jeune fille. Elle avait accueilli avec bonheur les nouvelles sensations de son corps, et jamais elle ne songea à s'en culpabiliser. Elle avait bien sûr assez de malice pour comprendre qu'il valait mieux ne pas scandaliser son confesseur en lui contant ses aventures qui immanquablement risqueraient de perturber la quiétude de l'âme du pauvre homme. Il était si gentil.

Le fait d'avoir su conserver sa virginité, l'avait persuadée de sa vertu profonde.

Mais elle comprit qu'il était temps, pour elle, de se trouver un mari.

Elle savait que son inconnu ne pourrait en aucun cas faire l'affaire. Trop libertin et, sans doute, trop infidèle pour faire un bon époux.

Par contre, il y avait ce jeune homme qui venait parfois à la boutique.

Charles.

Charles Mercier. Le fils du cousin de la patronne. Il faisait des études de clerc de notaire et rendait parfois des services à Madame Mercier. Henriette avait bien remarqué le trouble du garçon quand il devait s'adresser à elle. Il lui avait même offert, une fois, de manière maladroite et charmante, un petit bouquet de fleurs qu'elle n'avait pas refusé. Mais, il ne l'avait jamais invitée, ne serait-ce qu'à une promenade le long des berges. Il était délicat et candide. Elle le devinait cependant coura-

geux et obstiné, honnête, proche comme elle de la nature et des choses simples, mais plus rêveur. Un peu poète, peut-être. Il était joli garçon, frisé de cheveux, pâle et imberbe de visage. Le nez légèrement retroussé, quelques taches de son sur les joues, le regard noisette, étonné et généreux, les cheveux d'un châtain lumineux, la mâchoire développée, les lèvres charnues et, un très beau sourire, sincère et souvent gêné. Il pratiquait le canotage et depuis peu la bicyclette. Il avait le corps athlétique, les épaules larges, le torse musclé sans forfanterie, les bras et les cuisses fermes. Mais sa timidité ne lui permettait pas l'aisance et l'assurance de ces jeunes gens présomptueux qui paradaient parfois devant la boutique en attendant l'heure de la fermeture qui laisserait sortir Henriette et ses jeunes collègues, Lucie et RoseMarie. Si ces dernières, en passant devant eux, s'excitaient comme de jeunes poules, se tenant par le bras et chuchotant bêtement en poussant leurs petits rires hystériques, Henriette feignait de ne pas les voir et les croisait avec dédain.

Bien sûr, elle savait depuis peu ce qu'ils avaient entre les jambes, mais elle était certaine que ces petits rigolos ne devaient pas savoir s'en servir habilement. Et de toute façon, ils feraient certainement de bien mauvais époux, bien trop futiles et égoïstes, rustres sans aucun doute.

Non, décidément, s'il fallait un mari, elle préférerait le joli et honnête Charles, si serviable et doux. Et s'il ne savait pas y faire et bien tant pis, elle avait « son inconnu », et c'était très bien ainsi.

Elle en était donc là de ses réflexions, quand un dimanche matin, au sortir de la première messe, elle reconnut le fiacre, son cheval et son immense cocher. Ils étaient garés devant le portail de l'église. Elle s'immobilisa sur les marches, se disant que peut-être, ce n'était pas elle qu'on attendait. Le faible flot de fidèles s'écoula autour d'elle, et personne ne monta dans la voiture. Elle attendit encore. Les rideaux violets frémirent. Alors, elle s'avança. La portière s'ouvrit. Elle monta.

Depuis leur dernière rencontre, elle avait pris une assurance nouvelle.

Elle s'assit en face de l'homme. Il portait la même cape noire. Une cravate de soie claire bouffait dans l'ouverture de son col. Ses yeux brillaient et la fine moustache au-dessus de ses lèvres luisait dans la pénombre. Il y avait toujours autour de lui ce parfum subtil qu'Henriette trouvait si enivrant. Elle vérifia qu'il portait bien à la main droite son gant de soie. Oui.

L'homme resta silencieux. Il contempla Henriette longuement. Puis il lui prit les mains.

- Mademoiselle, je craignais que vous ne refusiez de me rejoindre. Je voudrais que vous sachiez combien j'espère votre pardon pour

ma conduite de la fois dernière. Je vous promets que rien de semblable ne se reproduira. Il faut que vous compreniez que vous seule comptez. Vous et votre plaisir.

- Vous êtes bien aimable, Monsieur.

- Suis-je pardonné ?

- Vous l'êtes, depuis le premier jour, Monsieur.

- Vous êtes délicieuse.

- Et vous, gentleman.

- Je m'y efforce, Mademoiselle. Mais je ne suis pas parfait. C'est mon tourment.

- Monsieur, puis-je me permettre ?

- Dites, je vous en prie.

- Monsieur, je voudrais que vous sachiez que votre plaisir m'importe également.

- Vous êtes un ange. Mais aujourd'hui, nous nous occuperons du vôtre.

Il frappa le plafond avec sa canne. Le cocher donna un ordre au cheval et le fiacre se mit en route.

Contrairement à ce qui se passa auparavant dans le fiacre, l'homme ne fit aucun geste. Il resta assis à sourire à Henriette. Son regard bienveillant mais pénétrant la troublait. Alors, elle se permit de soulever les rideaux et de regarder défiler le paysage. On quittait la ville. Les grands arbres rythmaient la route. On longea la Seine, son lourd courant clair et son odeur de ravière. Puis on obliqua vers les bois. Henriette était sans crainte. Elle ouvrit même en grand les rideaux pour profiter des parfums

et des couleurs de l'automne. Les longs troncs bruns et rouges se détachaient du sous-bois gris de feuilles sèches, éclairé parfois de grandes flammes de fougères vertes encore. Les bois sentaient l'humus épais, le champignon et le poivre.

On suivit un chemin forestier, cahotant dans quelques trous humides, les fougères fouettant les roues, les branches basses griffant le toit.

Le cocher fit stopper le cheval dans une clairière, devant un petit pavillon de chasse.

L'homme aida Henriette à descendre et la conduisit à l'intérieur. De l'extérieur la petite bâtisse de brique semblait rustique, entourée d'une simple barrière de bois et d'herbe rase. Mais la pièce où ils pénétrèrent, était chaleureuse et décorée avec raffinement, mêlant orientalisme et modernité. Une forte odeur d'encens, de musc et de patchouli éveilla les sens déjà en alerte d'Henriette. De lourds rideaux de velours tombaient en volute devant les fenêtres et la porte. Au fond de la pièce, devant un paravent oriental, un fauteuil reposait sur une petite estrade. Face à lui, de l'autre côté de la pièce, était scellé un immense miroir. Contre les murs latéraux s'appuyaient quelques jolis guéridons sur lesquels on avait placé divers objets précieux chinois ou indiens. Dans un coin, Henriette aperçut une table de toilette, sa cuvette et son broc et quelques serviettes. Des tableaux ja-

ponais représentaient des scènes érotiques. Au centre, Henriette découvrit un vaste tapis soyeux recouvert d'un amoncellement de coussins. Un feu brûlait dans la cheminée.

L'homme ôta sa longue cape qu'il jeta sur le fauteuil. Il retira ensuite le manteau d'Henriette, avec des gestes lents et appliqués.

- Vous n'avez pas froid ?

- Non.

- Je vais remettre du bois dans la cheminée.

Il raviva le feu. De belles flammes dansèrent autour des bûches. Il revint auprès d'Henriette, il la coucha sur les coussins et commença à la dévêtir.

- N'ayez aucune crainte, Mademoiselle. Je voudrais simplement vous voir nue. Entièrement nue.

Henriette était parcourue de grands frissons. Mais elle le laissa faire.

- Vous semblez éclore, Mademoiselle. Vénus née de l'écume de ses vêtements.

Il la contemplait. Il y avait, dans son regard, l'assurance de l'artiste considérant l'œuvre qu'il est en train d'achever. On y lisait la satisfaction et l'envie. Il n'y avait aucune inquiétude en lui. Il était le mâle qui domine, sûr de son territoire et de ses prises. Il était le souverain, conquérant et sage, qui apaise son peuple. Il était le maître. Elle était sa proie, sa captive. Mais sous son regard courtois, elle sentit qu'il ferait d'elle une reine.

- Ta peau est si douce.

Il la caressait de toute la paume et de tous les doigts de sa main nue, à grandes caresses lentes, tout le long du corps. Il réveillait chaque partie d'elle, chaque surface de son corps livré.

- Tu as la chair ferme et pulpeuse, Henriette. Je t'ai cueillie au jardin d'Eden. Je vais te boire et te manger. Et te connaître toute.

Il se pencha sur elle et l'embrassa sur la bouche, à pleines lèvres, comme on mord dans un fruit trop juteux. Jamais, il ne l'avait embrassée comme cela. C'était nouveau et un peu fou. Elle sut très vite répondre à ce baiser-là. Toute l'enfance gourmande de ses après-midi au verger ou dans la cuisine de la grand-mère, toute l'envie de vivre et de jouir, étaient dans ce baiser. Alors, elle ne fut pas surprise quand sa langue rencontra la sienne. Elles se mêlèrent, s'enroulèrent, et leurs bouches se burent, et une grande source d'eau calme coula en elle, jusque dans son ventre, jusqu'entre ses cuisses qu'elle entrouvrit inconsciemment.

Mange-moi, songeait-elle. Mange-moi toute entière. Je suis matière. Je suis le festin du roi. Abreuve-toi et je saurai te boire, divin seigneur.

Mais il quitta sa bouche, pour rouler sa langue le long de son cou. Ah ! Le frisson ! Il lécha entre ses seins qu'il but comme un nouveau-né, à grandes goulées stériles qui excitèrent Henriette plus que de raison. Elle le re-

gardait faire et la vue de cette bouche virile sur les parties charnues de son corps, mit ses sens en extase. Elle était sa créature, mais il lui sembla pourtant que c'était elle qui lui donnait la vie. Il embrassa son ventre qui réagit par de douloureux ondoiements. Elle dut mordre sa main pour ne pas crier. Elle put ainsi s'empêcher de hurler quand il posa sa bouche sur son sexe.

C'était plus inattendu, plus fort que lorsqu'il l'avait caressé avec ses doigts, ou lorsque sa langue avait léché ses fesses. Oh ! Seigneur ! C'était meilleur !

Il écarta encore davantage les jambes de la jeune femme et sa langue passa entre les lèvres et sur son clitoris. Il les lécha, il les suçà. C'est trop bon !

Je vais mourir. Mon cœur ne tiendra pas. Cet homme est le diable... ou le bon Dieu. Jésus Marie. Aidez-moi, il me fera mourir. Elle mordait sa main et de l'autre cherchait une prise, fourrageant dans les coussins. Et si elle priait, c'était pour que cela ne s'arrêtât pas. Que jamais ne cessât cette délicieuse souffrance. Elle se cabra et respira de plus en plus fort, comme pour aspirer l'air qui manquait à son corps avide. Plus il y aurait d'air, plus la sensation serait puissante.

Encore ! Encore ! Oui !

Mais, il s'arrêta. Pourquoi ?

Pour revenir à sa bouche et lui caresser les cheveux.

- Écoute-moi, Henriette. Écoute-moi bien. Il va falloir me faire confiance. Bien plus confiance que d'habitude. En es-tu capable ?

- Faites de moi ce que vous voudrez, Monsieur, murmura-t-elle dans un souffle entrecoupé. Je... je vous suivrai, aveuglément, Monsieur.

- Aveuglément, Henriette ? Tu en es sûre ?

- Parfaitement, Monsieur.

- Alors retourne-toi. Voilà, comme cela. Je vais placer des coussins sous toi, que ton joli cul soit surélevé. Aide-toi de tes genoux. Maintenant, regarde-moi. Je suis avec toi, petite fille. Je te tiens les mains. Viens contre moi, que je puisse t'embrasser. Je veux voir ton visage, Henriette. Je veux te voir.

Il y eut un bruit. La porte derrière elle s'était ouverte. Des pas lourds se faisaient maintenant entendre.

- Ne bouge pas Henriette.

- Mais...

- Aveuglément, Henriette. Aveuglément.

- Qui... ?

- C'est Edgar. Il entre, parce que je l'ai voulu. Je suis le Maître ici. Chut ! Apaise-toi ! Tu ressembles à une bête traquée.

Dans l'esprit d'Henriette c'était la panique. Il fallut que sa conscience envoûtée lutte contre son instinct. Il faut que je me sauve ! Je dois me sauver ! Mais je dois rester. C'est lui qui le dit. Non ! C'est lui qui doit me sauver. Qu'il me sauve ! Maintenant !

- Vous trouverez la pommade dans le coffret habituel, Edgar. N'oubliez pas d'en mettre beaucoup. Vous êtes redoutable, vous le savez.

Il ne regardait pas Edgar. Il gardait son regard plongé dans celui, affolé, d'Henriette, comme pour l'hypnotiser. Mais chaque mot qu'il prononçait était autant de coups de poignard qu'on lui enfonçait et qu'elle était incapable de parer.

- Notre jeune camarade est vierge, mon ami. Je vous serais reconnaissant de ne pas vous tromper d'orifice.

Dans ses yeux, Henriette essayait de mettre toute l'imploration et la détresse possibles. Ses mains tentaient vainement de quitter l'étau des poings de son geôlier.

Pitié ! Pitié !

- Je suis là, lui murmura-t-il. Ma douce colombe, je suis là. Je te regarde. Viens que j'embrasse tes paupières. Je veux te voir quand Edgar t'honorera.

- Mais... il... est trop... parvint-elle à balbutier.

- Jamais trop, ma douce. Jamais assez. Mais deux fois plus que moi, oui, je dois l'avouer.

- Non...

- Je le veux.

- Je vous en supplie !

- Chut ! Edgar, c'est à vous. Mais soyez prudent. Je veux de la délicatesse. Et de la patience. Henriette, détends-toi. Je t'en prie dé-

tends-toi. Je ne veux pas qu'il te blesse. Regarde-moi, je ne te veux aucun mal. Alors, apaise-toi. Fais-lui de la place.

Le géant, derrière elle, s'était agenouillé dans un grognement de fauve. Il avait une respiration lente et profonde. Elle sentit une main immense et calleuse sur sa peau en alerte. Le cocher la saisit par la hanche. Puis, il appliqua son sexe contre son anus. Et il força. Elle crut longtemps qu'il n'entrerait jamais. C'était impossible. Mais soudain, quelque chose céda et le gland pénétra sa chair. Instinctivement Henriette ouvrit grande la bouche. Alors, « l'inconnu » lâchant ses poignets, lui prit la tête et lui bâillonna la bouche avec la sienne. Il l'embrassa goulûment, entrant profondément sa langue, aspirant leur salive avec avidité. La sensation sur ses lèvres et dans sa bouche, lui fit un instant oublier celle de son anus. Le géant en profita pour pénétrer plus encore. Alors, la présence de cet énorme sexe en elle devint plus cruelle. Elle ne parvint plus à se concentrer sur le baiser. Mais, les mains de son « Maître » vinrent froter ses cheveux, lui bouchant les oreilles. Il lui massa aussi le bas du crâne, juste avant la nuque, comme on flatte un chat. Le bruit des cheveux crissant sur son crâne l'occupa un court moment. L'envahisseur continua sa progression. Elle eut alors la sensation d'être complètement tiraillée, distendue.

- Arrêtez un moment Edgar. Faites une pause à mi-chemin. Laissez à la chair le temps de vous apprivoiser. Soyez patient, mon ami. Henriette vous accueillera, comme le mérite un monument tel que vous. N'ayez crainte, vous y serez comme chez vous. Mais patience. Patience.

Henriette était tétanisée, elle n'osait plus faire aucun mouvement de peur d'exploser. Elle haletait comme un petit chien. Elle sentait qu'elle était en train de perdre connaissance. Mais il se passa quelque chose qui la réveilla : une main gantée avait soudain trouvé son clitoris et le faisait rouler entre ses doigts. Un changement s'opéra alors dans le corps d'Henriette. Son corps se fit plus vaste. Il se dilata. Sa salive revint, sa vulve se mouilla. La chaleur parcourut à nouveau ses cuisses et son ventre. Et son anus se fit plus tendre. Elle pouvait maintenant sentir l'énorme verge progresser entre ses chairs, lentement, petit à petit, étape par étape. Elle rampait obstinée et implacable comme une bête fouisseuse, écartant la terre encore trop ferme. Elle entra en elle, sans lui donner d'autre choix que de l'accepter.

La jeune femme était en sueur, elle respirait par la bouche, par inspirations saccadées, urgentes. Muette encore, sous le choc et la domination des deux hommes.

- N'entrez pas complètement, Edgar. Laissez un peu d'espace encore. Allez-y doucement

maintenant, mon brave. C'est l'heure de la chanson.

Edgar grogna. Il souffla très fort, attrapa les hanches d'Henriette avec ses deux larges mains et commença à se retirer. C'était comme une déchirure dans les chairs surprises de la jeune femme. Puis il revint. La douleur était fulgurante et Henriette cria. Il se recula pour revenir de plus belle, la faisant crier plus fort. Le son de sa gorge sortait avec l'air poussé par la violence de la pénétration. Il recommença. Et à chaque fois, il entraît plus loin. Elle avait l'impression qu'il n'y avait plus rien d'autre dans ses entrailles que cette verge monstrueuse. Elle avait pris toute la place, oppressant même ses poumons. Il allait et venait maintenant, avec plus d'aisance. À la douleur se mêlait de plus en plus une autre sensation, plus ample, plus chaude, plus onctueuse pensa-t-elle avec étonnement. Ses fesses butaient contre le corps du cocher. Et quand il l'éloignait de lui en enserrant ses hanches, elle sentait combien l'amplitude était grande. Non seulement le sexe de cet homme était gros, mais il était également très long. Et il le faisait coulisser de tout son long, faisant presque sortir son gland, avant de revenir en vainqueur jusqu'au plus profond d'Henriette.

Les cheveux de la jeune femme s'agitaient au rythme des pénétrations, ils lui collaient le visage, la nuque, le dos. Elle ne voyait plus rien. À chaque coup de butoir du géant, elle

sentait ses seins lourds ballotter douloureusement. Et elle s'entendait pousser des râles incontrôlables et rauques, et à d'autres moments, des cris aigus et courts. Et étrangement c'étaient ces cris et ces secousses violentes qui lui apportèrent le plaisir. Au milieu de cette agitation, elle ne parvenait pas à isoler la sensation sur son clitoris. D'ailleurs, était-on encore en train de le toucher ? Non. Maintenant c'était les lourdes couilles pendantes du cocher qui venaient cogner contre sa vulve et son clitoris. C'était doux, frais et bienvenu.

Alors, lentement Henriette reprit possession d'elle-même. Elle se rendit compte que « l'inconnu » était en train de l'observer. Il la fixait. Il y avait dans son regard une immense admiration. Ses yeux étaient humides et son visage était tendu, concentré. Les ailes de son nez palpitaient. Il la mangeait du regard. Elle était toute dans son regard passionné.

Henriette, pour la première fois prit alors une initiative. Elle chercha à tâtons, malgré les cahots, la ceinture de « son maître ». Sous le tissu du pantalon, elle palpa sa verge gonflée et prisonnière. Elle détacha la boucle de la ceinture, et commença à déboutonner le pantalon. La main gantée arrêta son geste.

- Non ! Henriette. J'avais promis.

Elle reconnut dans sa voix, l'inquiétude, l'urgence qu'elle avait entendu contre le mur du cimetière.

Si ! Je le veux !

Henriette dégagea ses doigts et continua à le dégrafer. Le sexe en érection se libéra comme de lui-même de sa prison de tissu. Il apparut plus victorieux que jamais, alors que dans le regard de l'homme on pouvait lire la défaite et la supplication. Il respirait fort. Sans plus hésiter, Henriette prit la verge dans sa bouche.

De l'autre côté d'elle, les coups du cocher se faisaient plus rapides, plus saccadés. Henriette s'évertua à faire aller au même rythme le sexe de « l'inconnu » dans sa bouche et sa gorge. Elle avait cessé de crier. Maintenant c'était les deux hommes qui gémissaient et poussaient leurs beaux « Han ! » dans une belle synchronisation.

Henriette s'appliquait, faisant bouger sa langue à chaque passage du gland. Excitant de son bout, la petite peau si douce qui le rattachait à la hampe et qui semblait vouloir s'en détacher. Elle suçait, avalant son trop plein de salive, se préparant à boire plus encore. Le géant, derrière elle, s'activait sans plus aucun égard pour elle. Devant, « l'inconnu » avait accepté son sort et perdu son légendaire sang froid. Il avait agrippé les cheveux d'Henriette et c'est lui maintenant qui donnait le rythme à ses pénétrations.

Ça y était, Henriette n'avait plus aucun contrôle sur rien. Elle était le jouet désarticulé de ses deux bourreaux, prise dans le concert

de leurs plaintes viriles. Alors, elle se laissa aller. Se fit molle et docile, uniquement préoccupée des sensations qui l'envahissaient. Le sexe dans sa gorge. L'épieu dans son cul. Le balancement des testicules contre les lèvres de son sexe. L'éblouissement de son clitoris à chaque rencontre. Le mouvement de ses seins bousculés. Le son des hommes dans leurs soupirs et leurs impulsions. Leurs odeurs mélangées de sueur et de parfum. Son odeur à elle, plus poivrée, au relent de cannelle pimentée. Le goût du premier sperme qui venait. La violence et la douceur toutes ensemble, autour et en elle.

Alors la jouissance vint. Par toutes les fibres de son corps, par toutes les particules. Elle l'aveugla. Passa par la nuque, se répandit tout au long de sa colonne vertébrale. Irradia ses joues, ses jambes, le bout de ses seins et vint se concentrer dans son clitoris d'où partit le feu d'artifice. Plus beau et plus lumineux que jamais. Et ce fut une série de spasmes qui enserrèrent la verge du monstre. Elle sentit la force de ce sexe, sa forme, son incroyable grosseur. À chacun de ses spasmes, elle le sentait mieux encore. Il était immobile en elle, attentif à elle et ses étreintes.

Et soudain, elle jouit encore. violemment. Traversée de grands frissons électriques. Elle voulut crier, mais le sexe qu'elle avait dans la bouche l'en empêcha. Et à la place c'est lui

qui déchargea son flot violent de sperme, qu'elle avala comme on savoure une victoire.

« L'inconnu » cria. Son cocher cria. Ils la secouèrent encore, dans leurs spasmes involontaires. Elle ressentit longtemps les décharges électriques qui, très étrangement, venaient aussi de son vagin encore vierge.

Ils se détachèrent d'elle. Elle s'écroula sur les coussins et sombra dans une demie conscience vaporeuse. La sensation d'une présence dans son anus dura longtemps après que le cocher se fut retiré, et le goût du sperme resta longtemps sur sa langue. Elle reprenait son souffle. Les hommes autour d'elle s'affairaient. Elle sentit qu'on lui passait une serviette mouillée entre les fesses. Une autre sur le front, les lèvres, la gorge. On lui essuya la nuque. Des mains lissèrent ses cheveux qu'on décollait de sa peau humide. Elle sentit un baiser sur son front. Entendit des chuchotements. Elle comprit à peine qu'on la recouvrait et elle plongea dans un profond sommeil.

Quand elle se réveilla, elle avait la tête posée sur les genoux de « son inconnu » et le cocher venait de déposer un plateau à ses côtés.

- Réveillez-vous, Mademoiselle. Edgar nous a préparé le repas.

Elle se redressa sur un coude et sourit aux deux hommes qui la regardaient avec tendresse. Elle dit :

- Merci, Edgar.

- Pas de quoi Mademoiselle. Tout le plaisir était pour moi.

Alors, ils éclatèrent de rire, tous trois.

Elle mangea avec les doigts, la cuisse de pintade à la peau salée, lécha le caramel, mordit dans la viande chaude et juteuse, les yeux mi-clos. Elle se délecta, gémissante. Se pourlécha, souillant ses lèvres et ses doigts, rassasiant sa faim dévorante, mouillant la mie du pain qu'elle faisait entrer, dégoulinante, dans sa bouche satisfaite. Elle grogna quand les boulettes mâchées passaient enfin dans sa gorge.

On lui tendit une poire au vin, encore tiède, dénudée, frissonnante et rose. Elle jouit de la mordre et de l'embrasser pour ne rien perdre de son jus à la cannelle et de son arôme alcoolisé.

Elle avait eu si faim. C'était si bon. Meilleur que dans l'enfance, quand la bonne, souriante, apportait triomphante ses merveilleux plats du dimanche. Meilleur que les morceaux odorants de la tourte ou du rôti chapardés sur la table de la cuisine et engloutis derrière le fourneau. Meilleur que la confiture de cerise acidulée dérobée au garde-manger et dégustée au grenier, les deux doigts en guise de cuiller...

Henriette réalisa qu'elle avait toujours eu faim. Du plus loin qu'elle se souvienne, elle avait aimé le jus et l'épaisseur des fruits, le

gras de l'herbe humide, le moelleux de la terre détrempée, la douceur de la vase, la tiédeur de la cendre, l'aspérité de l'écorce, la caresse des chatons de noisetier, la souplesse du tissu, le grain des pages de livres, la chaleur de l'oreiller. Elle aimait depuis toujours le toucher, le goût et l'odeur de toute chose. Le goût des fraises du printemps, des cerises de l'été, les quetsches du mois d'août, les pêches de septembre, surtout la peau sensuelle des pêches, la poire de l'automne, et la pomme volée au cellier l'hiver. Les parfums sucrés des soirs d'été, l'odeur aigre-douce des feuilles pourries de l'automne, l'odeur des pierres des églises, celle des caves, des écuries et des étables, des forges et des menuiseries, les senteurs du vent dans les seringas ou les troènes... Elle avait toujours eu cette faim délicieuse, et toujours avait su jouir de ses assouvissements.

Elle avait maintenant la certitude d'avoir toujours été elle : cette jeune femme révélée à elle-même, en toute conscience, aujourd'hui.

Elle releva la tête, essuya sa bouche du dos de la main, ouvrit grand les yeux, et à cet instant seulement, elle comprit que les hommes à ses côtés n'avaient encore rien pris. Ils l'avaient regardée manger, bienveillants et amusés par tant de gourmandise et de plaisir manifeste.

- Vous avez beaucoup de chance, Mademoiselle, dit le « Maître ».

- Je suis désolée, s'excusa-t-elle, essayant de reprendre les gestes retenus et dignes d'une demoiselle bien élevée. Je... je me suis un peu oubliée... D'ordinaire, je ne...

- Ne vous excusez surtout pas. Sachez jouir et profiter. C'est là votre chance.

- Je vous remercie. C'était... très bon. Et...

- Je vous en prie. Ce fut un plaisir.

Edgar remporta le plateau. Et « l'inconnu » aida Henriette à se nettoyer, se rhabiller et se coiffer. Il la raccompagna au fiacre.

Elle crut apercevoir que les arbres autour d'eux étaient plus grands et plus beaux qu'à leur arrivée, leurs feuilles se détachaient plus nettement contre le ciel, leurs couleurs étaient plus vives. Les odeurs étaient plus fortes. La lumière plus aveuglante.

- C'est beau ici.

- Depuis que vous y êtes venue, Mademoiselle.

On repartit vers la ville.

Avant de la quitter, « l'inconnu » lui prit la main et dit :

- Il faudrait vous marier, belle enfant. Quand vous ne serez plus vierge, nous pourrions jouer à d'autres jeux.

- J'y songerai, Monsieur.

Le Mariage

Cette fois, Henriette était ébranlée. Elle avait tout le mal du monde à recouvrer son calme. Pourtant, il fallait qu'elle retrouve ses esprits pour ne pas tomber sous les foudres de Madame Mercier, comme la pauvre RoseMarie.

Sa jeune collègue était si maladroite et étourdie que leur patronne ne cessait de la houspiller. Parfois même, elle la faisait monter dans son bureau, au premier étage, et l'on pouvait entendre dans la boutique les éclats de voix de la sévère Madame Mercier, de Mercier & Mercier, Modes et Chapeaux. Alors RoseMarie reparaisait, les yeux rougis et le nez coulant. Pourquoi diable, Madame Mercier la gardait-elle à la boutique ? Elle avait déjà gâté plusieurs chapeaux de grand prix et incommodé quelques clientes par ses négligences. Madame Mercier était sans doute plus généreuse qu'elle n'en avait l'air...

Au magasin, pour ne pas subir le même sort que sa camarade, Henriette se concentra donc, du mieux qu'elle pût. Pour y parvenir, elle occupa son esprit à trouver le moyen de conquérir Charles Mercier.

Comment forcer un jeune homme timide à faire une demande en mariage, sans paraître trop effrontée ?

La jeune femme commençait à se méfier d'elle-même. Ses récentes initiatives indiquaient clairement qu'elle n'était plus aussi ingénue qu'elle l'aurait souhaité. La tempête la guettait, et pourtant elle tenait à gouverner sa vie avec probité. Enfin, avec une *certaine* probité. Il fallait qu'elle perde sa virginité le plus honnêtement possible. Elle le devait à « son inconnu, seigneur et maître ». Mais elle ne voulait surtout pas se tromper dans le choix d'un mari. Elle y engageait sa vie, après tout.

Charles était l'élu. Il fallait qu'il se déclare.

Ce dimanche-là, il faisait beau et doux pour la saison. Henriette mit son plus beau manteau et son chapeau le plus élégant et alla à messe. Puis, elle se rendit sur les bords de Seine, là où les canotiers avaient l'habitude de se retrouver, auprès d'une guinguette fort joyeuse.

Elle aperçut aussitôt Charles, qui, au milieu de ses camarades, semblait plus à l'aise que dans la boutique de sa vieille cousine. Il riait et faisait de grands gestes pour s'expliquer.

Henriette se fit discrète. Elle entra dans l'auberge et commanda un chocolat chaud et une tartelette aux pommes. Elle observait Charles du coin de l'œil, à travers la porte ouverte. Il avait provoqué ses camarades à la course et toute la bande s'apprêtait à mettre les canots à l'eau. C'est le moment qu'Hen-

riette choisit pour sortir sur la terrasse qui surplombait la berge.

Une jeune fille endimanchée se remarquait immanquablement. Les jeunes gens se poussèrent du coude. Charles avait dû la reconnaître, mais elle feignait de regarder ailleurs, fixant au loin les méandres du fleuve.

Encouragé sans doute par ses compagnons, il vint à sa rencontre. Elle ne sembla le remarquer qu'à son approche.

- Mademoiselle Henriette !

- Oh ! Charles. Quelle surprise ! Que faites-vous ici ?

- Je... je suis avec des amis. Les canots...

- À cette saison ?

- Il n'y a pas de saison, quand on aime.

- Oui, Charles. J'en suis sûre.

- Et... et vous-même ? Que... ?

- C'est peut-être la dernière journée de beau temps de l'année. J'ai voulu jouir une dernière fois du soleil. L'endroit est charmant, n'est-ce pas ?

- Je l'aime beaucoup.

- Vous aimez beaucoup de choses, Charles.

- Oui, Mademoiselle Henriette. Je...

Elle le regardait avec ses grands yeux innocents.

- Puis-je vous proposer une promenade en canot, Mademoiselle ?

- Oh ! Mais je ne voudrais pas vous importuner. Vous étiez avec vos amis...

- Mes amis se moqueraient de moi si je ne vous invitais pas.

- Dans ce cas, j'accepte avec plaisir.

Elle le regarda ramer avec aisance. Il souriait, le visage auréolé de boucles lumineuses caressées par le vent. Il avait retiré son gilet, et elle pouvait admirer la rondeur de ses muscles sous son maillot rayé. Le canot glissait sur l'eau sombre. Les arbres se reflétaient dans le fleuve, leurs feuilles brunes et jaunes s'agitaient sous quelques bourrasques, d'autres flottaient sur l'eau, emportées par on ne sait quels courants et tourbillons. Mais l'embarcation filait sur l'eau calmement, presque immobile, tant la conduite du jeune homme était maîtrisée.

S'il est aussi bon mari que rameur, je n'aurai pas de soucis à me faire, se disait Henriette. Il est doux et fort, sans impétuosités, prévenant et calme, et il sait conduire sa barque.

Sans doute que le regard de la jeune femme se faisait trop insistant, Charles se troublait.

- Sa...saviez-vous, Mademoiselle Henriette, que j'avais... terminé mes études ?

- Je l'ignorais.

- Je viens... de trouver une place... à l'étude de Maître Loiseau.

- J'en suis ravie pour vous, Charles.

- Mademoiselle ?

Elle tendit encore son plus beau regard vers lui, mais il détourna les yeux.

- Oh ! Regardez là-bas, s'écria-t-il. La petite île. Nous pourrions y aborder.

- Volontiers.

Il l'aida à descendre en lui tenant la main qu'il ne lâcha pas.

Je l'ai pris à l'hameçon, songea Henriette.

Ils marchèrent un peu dans les hautes herbes encore humides. La lumière d'automne rougeoyait les arbres et faisait vibrer de larges taches de soleil autour d'eux. Elle feignit de se prendre le pied dans une ronce et trébucha. Il la rattrapa par la taille et rougit comme une demoiselle.

Je ferre le poisson, se dit-elle.

Elle resta collée à lui, comme si marcher était devenu périlleux.

- Je n'aurais pas dû vous conduire jusqu'ici. Vous allez abîmer votre manteau et vous tordre la cheville.

- Il est vrai que la marche n'est pas aisée, mais tout est si beau ici.

- Voulez-vous qu'on s'assoie ?

Il déposa son gilet sur l'herbe folle et aida Henriette à s'asseoir. Cette fois, il se fit plus hardi : il ne la quitta pas des yeux. Et son regard allait de ses yeux à sa bouche, de ses cheveux à ses yeux, de sa bouche à sa bouche.

Mon poisson est hors de l'eau, pensa Henriette.

Elle se fit douce et soumise. Entrouvrit légèrement les lèvres. S'offrant discrètement au

baiser à venir. Il hésita. Recula. S'approcha. Et leurs lèvres se rencontrèrent. C'était un baiser un peu maladroit, un peu trop empressé. Mais c'était un baiser tout de même.

- Oh ! Mon Dieu ! Charles ! s'écria-t-elle en se redressant.

- Mademoiselle Henriette, excusez-moi. Je... je ne voulais pas vous offenser.

- Oh ! Charles ! Qu'allez-vous penser de moi ?

- Je ne penserai jamais de mal de vous, Mademoiselle.

Elle semblait affolée.

- Rentrons, Charles, je vous en prie.

- Je ne voulais pas vous blesser. Je ne sais pas ce qui m'a pris.

- Vous ne savez pas, Charles ?

- Oh ! Si... si. Je sais. Mademoiselle Henriette ! Henriette, attendez.

Elle marchait maintenant devant lui, comme fâchée.

- Je vous aime, finit-il par dire en la retenant par le bras.

- Je suis une honnête fille, Charles.

- Je... Voulez-vous... ?

- Quoi Charles ? demanda-t-elle avec douceur, retournée presque contre lui.

- Voulez-vous m'épouser, Mademoiselle Henriette ?

- Il faudra en parler à nos parents, Charles.

Et ils s'embrassèrent encore.

Et je mange le poisson ! se dit-elle.

On célébra le mariage, chez les parents d'Henriette. Les braves gens mariaient leur fille unique, et c'était une belle affaire. La bourgade était en effervescence. C'était déjà l'hiver, mais la noce était belle. On s'ennuya un peu à la mairie. On eut un peu froid dans l'église et la messe fut longue. Mais dans la salle de l'auberge, on se réchauffa. Les tables étaient disposées pour le banquet. Un grand feu brûlait dans l'immense cheminée et le vin était chaud. On rit beaucoup. Les mères faisaient un concours de larmes, les pères d'importance et les deux familles d'amabilité et de bonne humeur. Bien sûr, pour la cérémonie on avait invité, la grande cousine de Charles : Madame Mercier, de chez Mercier & Mercier, Modes et Chapeaux. Elle trônait entre ses deux petites employées encore célibataires, se donnant de la gravité et de la sévérité, pour paraître convenable. Après tout, cette petite Henriette entrait dans la famille, devait-elle se dire.

Le repas fut copieux et le vin entêtant. Les figures tristes ne le restèrent pas longtemps. Madame Mercier se laissa doucement aller. Elle avait le rouge au joue et le chignon de travers, mais elle tenait encore bon.

Henriette s'amusait à la voir sous ce jour nouveau.

On repoussa les tables et on dansa. Charles était un bon danseur, c'était encore cela de

pris sur l'avenir. Bientôt dans la salle surchauffée, l'air devint irrespirable. On dut ouvrir les portes et les fenêtres. De dehors, l'auberge devait fumer comme une machine à vapeur, dans le froid du soir.

Des couples se formaient, s'enlaçaient, tournaient sur la piste et disparaissaient par les ouvertures pour se perdre aux alentours.

Henriette était heureuse. Elle serrait son homme dans ses bras et attendait avec impatience l'heure de monter dans la chambre. Mais elle n'en fit rien connaître. Honnête jusqu'à la déchirure.

Madame Mercier contrôla ses « demoiselles » toute la soirée. Elle était un redoutable chaperon, malgré la confusion de ses esprits quelque peu enivrés. Henriette, crut même s'apercevoir que RoseMarie n'avait pas quitté sa place auprès de sa patronne, alors que Lucie avait eu le droit de danser. Quel étrange manège ! se dit Henriette.

Puis ce fut le moment de saluer les mariés. C'est à peine si la noce toute entière ne les accompagna pas dans leur chambre, en un joyeux raffut et un flot continu, de la salle de bal aux escaliers, et jusque dans le couloir sombre et exigü de l'auberge.

- Laissez donc les mariés tranquilles ! tonitrua le père d'Henriette.

Alors, la noce reflua, laissant aux jeunes époux le soin de fermer la porte sur eux. Il se fit un grand silence dans la chambre obscure.

Mais, le vacarme des noceurs eut tôt fait de les rattraper par les fenêtres.

Henriette se tenait immobile au milieu de la pièce. Charles resta longuement appuyé contre la porte refermée. Puis il s'avança vers elle. Elle savait qu'elle ne pouvait pas l'aider. Elle n'était pas censée pouvoir le faire. Elle eut pitié de sa peur et de sa maladresse. Pauvre petit cœur ! Était-il vierge, lui aussi ? Comment le savoir ? Mais quoiqu'il en soit, s'il avait eu quelques expériences, elles n'avaient pas dû être très concluantes étant donné la gêne du jeune épousé.

Viens, Charles ! Viens ! n'osait prononcer Henriette, dans son immobilité convenue. Approche bonhomme. Viens que je te goûte. Viens mon homme pour la vie, que je t'initie. Viens m'ouvrir. Viens prendre ton dû. Viens et chavire.

Charles l'embrassa d'un baiser inquiet. Il chercha à défaire sa couronne de fleurs déjà bien défaits, son voile et sa robe de mariée. Mais ses doigts étaient gourds. Il tremblait un peu. Et bien, on n'est pas rendu ! sourit Henriette. Elle ne put s'empêcher de lui prêter main forte. Mais elle ne le secourut pas quand ce fut à son tour de se dévêtir. Trop d'initiative pourrait inquiéter l'oiseau.

Il la coucha maladroitement sur le lit. Dehors, le charivari continuait, ce qui n'arrangeait pas les choses du pauvre Charles, qui s'emmêlait dans ses gestes : bouche, bras,

main, où poser la main ? Reposer le bras, toucher l'épaule, le sein. Oh ! Pardon ! Se coucher, ne pas être lourd. Aïe ! Excuse-moi. Mettre sa bouche là, non pas là peut-être. Embrasser. Caresser mais quoi ? Ce qui est doux, mais ce qui est doux est sensible. Ne pas faire mal. Prendre sans serrer fort. Pardon...

Charles était silencieux, mais Henriette pouvait lire en lui comme dans un livre ouvert.

Pauvre Chéri ! Et moi qui ne peux le guider sans risquer de me déshonorer. Au Diable les pudibondes. Mon pauvre mari s' « empâtouille » et moi je le regarde se noyer ! Si c'est ça l'honneur, je le trouve ridicule.

Charles parvint à se placer entre les jambes d'Henriette. Il avait collé ses lèvres sur les siennes et ne semblait plus pouvoir s'en détacher. Elle sentit qu'il essayait de trouver son chemin, dirigeant avec fébrilité et gaucherie son sexe vers celui offert de son épouse.

Henriette sentait la peur de Charles et ne put contenir la sienne. Elle enfonça ses doigts dans le dos du jeune homme et ferma fortement les yeux, dans l'attente de l'inéluctable. Charles trouva l'entrée et d'un coup de rein s'enfonça dans le vagin d'Henriette. Il y avait mis tout son cœur, sans doute par peur de rater. Henriette poussa un petit cri aigu en éprouvant une vive douleur et une brûlure intense. La surprise de sa chair n'était pas heureuse. C'était douloureux, violent, et tout à fait déplaisant.

Charles quitta sa bouche et vint placer sa tête dans le creux du cou de sa femme. Elle pouvait sentir son souffle humide et chaud contre son épaule. Il commença à se mouvoir en elle. Henriette ne ressentait rien d'autre qu'une brûlure incessante. Elle se mordait les lèvres, grimaçait de douleur et d'inconfort. Son mari ahanait près de son oreille. La lourdeur de son corps l'écrasait et l'écartelait péniblement. Les va-et-vient étaient anarchiques. Il était impossible de se concentrer sur quoi que ce soit. Son mari retombait lourdement contre elle, et ses poils pubiens frottaient trop violemment contre son clitoris qui, au lieu de s'éveiller, se révoltait contre tant de grossièreté.

Charles râlait, bavait sur son épaule, il secouait le lit plutôt qu'autre chose. Et puis, très vite il se tendit. Se recroquevilla autour du corps d'Henriette. Fit deux poussées un peu plus violentes. Ne poussa aucun cri, muet sous le choc et l'étonnement. Puis il s'affaissa sur elle. Comme mort.

Un poids mort sur un corps mort, se dit Henriette.

Dehors, les autres faisaient encore la fête.

Le lendemain matin, sous prétexte de venir aider la jeune épouse à mettre de l'ordre dans sa chambre et sa coiffure, les mères et les tantes s'affairèrent autour du lit nuptial. Chacune put voir la tache de sang sur le drap.

C'est à peine si on ne voulut pas l'exposer à la fenêtre. On murmura à la porte de la chambre, dans le couloir et dans l'escalier. On murmura dans la rue. On murmura à l'oreille de monsieur le curé qui inclina la tête d'un air entendu. On le sut dans tout le pays. Et on en fut content.

L'honneur de chacun était sauf. Surtout celui de Madame Mercier, de Mercier & Mercier, Modes et Chapeaux, qui, paraît-il, à une heure avancée de la soirée, avait roulé dans les bras de RoseMarie. On avait dû porter à sa chambre la digne femme qui refusa de lâcher la main de son employée.

C'était un beau mariage !

Et Henriette avait enfin perdu son pucelage !

Rue du Gué de la Loge

Dans leurs ébats qui furent nombreux au début de leur mariage, Charles resta malhabile, brutal malgré sa tendresse. Il ne recherchait jamais le plaisir de sa femme. Peut-être ne savait-il pas qu'elle pût en éprouver, ou bien croyait-il que ce qu'elle ressentait était du plaisir de femme. L'acte était consommé avec une étonnante rapidité et Charles s'endormait satisfait, certain qu'ils étaient heureux, tous deux.

Cependant, à tous les autres moments de la journée, il était inquiet du confort et des désirs de sa femme. Il avait pour elle de jolies attentions et des gestes très tendres qui contrastaient furieusement avec ceux, trop brouillons et indifférents, du devoir conjugal.

Il était drôle aussi. Henriette riait souvent de ses naïvetés, de ses enthousiasmes, de ses élans inattendus, de ses maladresses et de ses craintes infondées. Elle aimait les promenades à son bras, elle était fière de le voir si fier. Elle savait la force qu'elle lui donnait et cela l'enchantait. Charles était en devenir. Elle sentait combien le terreau sur lequel il allait grandir était bon et loyal. Il fallait juste attendre qu'il mûrisse.

Mais en attendant, ce n'était pas au lit que ce joli mari progressait.

Alors, c'est avec impatience qu'Henriette espéra un signe de « son inconnu ».

Un jour, en sortant de chez Mercier & Mercier, elle fut abordée par un enfant qui lui confia un billet :

25, rue du Gué de la Loge, troisième étage, première gauche. Demain.

Le lendemain, la boutique était fermée et Charles à l'étude. Comment avait-il su ?

Elle était comme une petite fille à qui on a promis un cadeau pour Noël. D'ailleurs, Noël approchait. Elle se prépara avec soin. Enfila manteau, bonnet et manchon d'hermine, très à la mode cet hiver-là, et se rendit à son rendez-vous un peu après midi.

Il lui ouvrit la porte.

- Mes hommages, Madame.

Elle n'était plus « Mademoiselle ». Cela la troubla. Elle ne sut comment.

Il la fit entrer dans un minuscule vestibule, un boudoir presque, et la conduisit aussitôt dans ce qui ressemblait à une chambre ou à un salon. C'était chaud, drapé de tentures mauves, violettes et dorées. Il faisait sombre. Un calorifère ronronnait et des chandeliers disséminaient une lumière tremblante révélant l'or des tentures. Des fauteuils crapauds, une table ronde et son service à thé, un grand miroir faisant face à un nu, tous deux encadrés

de moulures dorées. Et dans l'alcôve, un lit somptueux recouvert de soieries et de fourrures. Et toujours ce parfum idéal, plaisant à l'esprit, grisant pour les sens. Ni fleuri, ni trop vert. Mais tout oriental, exotique, mêlant l'épaisseur de l'humus à la subtilité du benjoin, à peine réveillé par l'odeur fauve du musc. Déjà, Henriette se sentit transportée.

Il ne fut pas long à la dévêtir. D'abord, il l'embrassa debout et nue contre lui, palpant son corps vibrant, pétrissant ses fesses, caressant ses seins, décoiffant ses cheveux. C'était bon de se sentir à lui, tout contre le tissu de ses vêtements d'homme. Ils s'embrassaient à pleine bouche, à se faire mal, à gémir déjà.

Il l'entraîna sur le lit et la contempla ainsi, livrée, lascive, étendue sur la fourrure et la soie, comme une odalisque. Pour la première fois, il se dévêtit.

Il était beau !

La moustache fine et la mâchoire ferme, le muscle long, le corps dessiné avec grâce, si viril cependant, brun de poil, miel de peau dans la lumière. Les flammes donnaient une couleur mouvante à sa peau, comme si un feu intérieur s'agitait en lui. Ses yeux luisaient. Et pourtant il semblait calme, détendu, sûr de lui-même. Il bandait, bien plus beau ainsi que toutes les statues trop sages.

Mon Dieu ! Était-ce pour elle, cet Apollon de chair, de sang et de feu ?

Il s'agenouilla contre le lit, il l'attira à lui, lui ouvrit les jambes pour lécher et mordre le tendre de ses cuisses, puis embrasser son sexe. D'abord, il l'effleura à peine, qu'elle puisse seulement sentir son souffle sur sa peau sensible, puis il la caressa juste des lèvres. Lentement, Henriette s'ouvrait, ravie, doucement éveillée à elle-même. Enfin il passa sa langue brûlante entre ses grandes, ses petites lèvres, autour de son bouton précieux et si intelligent (selon elle). Henriette recevait des ondes de bien-être qui irradiaient tout son corps. Et le baiser se fit plus appuyé, il la suçait. Suçait ses lèvres, son clitoris, la chair de ses cuisses. Il lui remonta les jambes et elle sentit sa langue pénétrer son anus et soudain son vagin.

Oooh ! La jolie découverte ! L'entrée de son vagin était si douce, si sensible, ses sensations étaient si subtiles... Comment avait-on pu le maltraiter ainsi ? Chaque infime parcelle de sa muqueuse se réveilla, délicatement éclairée de l'intérieur. Henriette prenait, petit à petit, conscience de sa force, de son existence propre. Ce n'était pas un trou, c'était un monde plein, attentif, palpitant, un monde d'une richesse inouïe. Ce n'était pas un creux qu'on remplit de choses grossières, c'était un royaume à conquérir, un univers à embrasser. Henriette se surprit à songer qu'elle était enfin, sur le point de prendre vie.

« Son inconnu » s'appellerait Pygmalion.

Il cessa son baiser sacré et vint la rejoindre sur le lit. Ses lèvres et sa moustache sentaient le poivre et la cannelle. Cette odeur venue d'elle était aphrodisiaque.

Elle put enfin caresser son amant, passer ses doigts dans ses cheveux soyeux, sentir, sous la paume émerveillée de ses mains, le grain enivrant de sa peau. Ses mains se grisaient de caresses sur ce corps si doux et si ferme.

Il est à moi ce corps d'homme vivant, ce corps animal, ce corps de glaise, ce premier homme.

- Je vais entrer en vous, maintenant, belle Dame.

Oh ! Le son de sa voix, si chaude et si profonde.

- Écoute-moi quand je rentre. Écoute ce que je te dis. Tu es l'instrument, je suis le vent, je suis l'archet. Tu es la Belle au Bois dormant, je te réveille.

- Entre mon Prince, je t'attends.

- Si tu me réponds si bien, Henriette, je crois que nous allons accomplir de grandes choses.

- Avec vous comme musicien, elles ne pourront qu'être belles.

- Es-tu devenue savante depuis ton mariage ?

- C'est vous, mon Maître, qui avez soufflé l'esprit.

- Non Henriette, c'est maintenant qu'il entre. C'était vrai.

Ce fut le Saint-Esprit.

Cette pénétration était un miracle. Le sexe de l'homme entra en elle, sans heurt, sans secousse. Poussant sa tête lumineuse entre ses parois de « chair pensante ». Oui, c'est à cela qu'elle songea. Le contact entre la soie douce de ce sexe dur et la soie douce de son sexe tendre créait des éclats d'étincelles divines. La rencontre se passait au-delà de la chair. Au-dessus d'eux. Quelque part, bien plus haut qu'eux. Dans leur esprit même.

Alors la plainte qui sortit de la gorge d'Henriette fut un chant. Une mélodie heureuse. Et quand il alla et vint en elle, sans peser, sans froisser, glissant en elle très doucement, le chant monta encore.

Existait-il sensation meilleure que celle-ci ? Aussi raffinée et délicate que celle-ci ? Comment un plaisir de chair pouvait-il procurer une si belle extase ? Il n'était que dans la vie des Saints qu'un tel miracle était possible, et pourtant Henriette était en train de commettre le péché d'adultère ! Que les vieux grigous aillent se faire voir ! Le corps d'Henriette était un sanctuaire, plus sacré que leurs ostensoirs.

- Princesse, tu m'entends ?
- Oui, mon Prince.
- M'entends-tu vraiment ?
- De tous mes sens, je vous entends.
- Ai-je abordé aux rives de votre île ?
- Tout près.
- Là, je berce vos rivages.
- Vous êtes la vague, je suis la plage.

- Henriette, es-tu mon amie ?

- Oui.

- Alors rejoins-moi.

Au creux de son vagin, le sexe de l'homme avait éclairé un recoin de sa chair. À chacune de ses visites, il l'éclairait davantage. La partie lumineuse s'agrandissait. La tache de lumière se faisant de plus en plus fraîche et sensible. Quand il se retirait, elle s'éteignait, quand il revenait, elle se rallumait. Le plaisir montait dans l'espoir de son retour, dans la certitude de son retour. Il allait revenir, là, justement là où elle l'attendait. Là ! Là ! Henriette gémissait de cette attente, de cet espoir. Elle ne le perdrait pas, parce qu'il était là pour ça. Pour revenir inéluctablement à sa rencontre.

Reviens ! Là ! Reviens ! Magicien des lumières ! Là, reviens !

- Oui !... Oui !... soupira-t-elle.

- Viens, Henriette. Viens.

- Oui !...

- Viens !

- J'arrive. J'arrive. Ah !... Ah !... Où êtes-vous ?

- Je suis là. En toi. En toi, ma belle.

- Ah !... Ah ! Ah ! Je viens ! Ooooooh ! Non ! C'est trop fort. Ne me perdez pas. Surtout pas.

- Je ne bouge plus, Henriette. C'est toi qui donnes le mouvement maintenant. Tu es la vague et le rivage, tout à la fois.

- Je vous sens, je vous rejoins. Vous êtes là, mon Maître. Oui ! Encore ! Oui !

- Tu es si belle quand tu jouis.

- Ne me parlez pas, je ne vous entends pas.
Trop de voix. Trop de voix en moi. Ah ! Ah !
Monsieur, je pars. Ça part. Là ! De moi ! A ! A !
Aaa ! Aaaarh ! Aaaarh ! AAAHHH !
AAAAAAHHHHH !

C'était le premier cri dans la nuit d'avant Dieu. Le premier cri de la création. Son cri aussi grand qu'elle-même qui était immense. Infini.

Il se coucha contre elle. Peau contre peau. Nus tous deux comme au premier jour. Elle mit la tête sur son épaule, il passa son bras autour d'elle. Elle s'endormit.

Quand elle se réveilla, il apportait le thé brûlant. Il était encore nu, mais ne bandait plus. Soudain, elle réalisa :

- Oh ! Mon Dieu ! Mais vous n'avez pas joui.

- Non, Belle Dame ! Je ne voudrais pas vous faire un enfant. Ceci est l'apanage de votre mari.

Quand elle quitta la chambre du 25 rue du Gué de la Loge, elle jeta un coup d'œil aux fenêtres du troisième étage. Il était là, soulevant un rideau et la regardant partir.

Elle aurait bien aimé savoir où il irait ensuite. Allait-il courir et errer dans la ville ?

Dans quelle bouche amie, allait-il pouvoir décharger tout ce qu'il avait si douloureusement et merveilleusement su retenir ?

Le Secret de Madame Mercier

Il y eut d'autres rendez-vous.

Henriette s'y appliqua avec gourmandise et passion, comme l'élève qui veut plaire à son maître. Elle découvrit de nouvelles sensations et de nouvelles voies pour éveiller, attiser, combler ses sens. Elle comprit que la satisfaction du corps passait aussi par l'esprit. Une image contemplée, un texte lu ou entendu, une position imitée, un fantôme raconté, étaient parfois plus stimulants qu'une caresse savante.

Son « Maître » lui offrit des livres. Il lui en fit lecture tandis qu'il lui faisait l'amour. Elle-même, tout ensemble caressée, léchée, bousculée, lisait à haute voix des poèmes interdits. Ceux du « très » amoureux Ronsard troussant ses poèmes comme on trousse fillette. Ceux, canailles et chantants, du « céleste » et « putassier » Verlaine. Aux heures calmes, elle lisait les textes secrets et érotiques de Maupassant et autres auteurs « respectables » comme le très grand Victor Hugo...

Ensemble ils se lurent les pages, cachées sous leur couverture muette, du petit roman scandaleux du jeune Guillaume Apollinaire.

- Onze mille verges, ma Mie, c'est un peu trop. Il faudra, aujourd'hui, vous contenter de la mienne.

Ils jouaient et Henriette s'enhardissait. Elle prenait des initiatives, voulant donner à son amant la possibilité de jouir sans risquer de lui faire un enfant. Mais rarement. Le plus souvent, il parvenait à se soustraire à ses propositions.

Chez elle, en de secrètes lectures, elle poursuivait ses découvertes. Elle aima Oscar Wilde, son théâtre, sa liberté et son empathie pour les femmes. Elle aima la vie de George Sand. Celle de Colette, auteur des coquines « Claudine », qui s'étant émancipée de son mentor et butor de mari Willy, s'offrait aujourd'hui au Théâtre Marigny et affichait ses aventures féminines.

Le monde bouge, Belle Henriette. Il t'attend. Il sera à toi, si tu bouges avec lui, avait dit son amant, un jour qu'elle s'était autorisée à le chevaucher, faisant tressauter seins et chevelure.

Ces rares moments de fête rendaient très supportable sa vie conjugale, en dépit de la faueur des étreintes légitimes. Pauvre Charles ! Comment lui faire comprendre ? Comment lui faire connaître ce nouveau monde qui lui restait si obstinément inconnu ? Elle ne pouvait le réveiller sans risquer de l'effrayer ou de le déshonorer. « Une épouse honnête ne peut

avoir d'exigence ! » avait asséné son confesseur quand elle lui avait demandé conseil, sans toutefois lui avouer l'étendue de son nouveau savoir et de ses récentes exigences.

Bien sûr, elle s'était également confiée à son « Maître » qui avait d'abord tempêté sur l'insuffisance des maris et qui, après un silence méditatif, avait seulement dit : « Patience, ma Mie. Patience. »

Ce qu'elle avait trouvé un peu court...

Cependant, les soucis traditionnels d'une jeune mariée occupaient aussi la vie d'Henriette. Il fallait se mettre en ménage. Ils devaient quitter la petite chambre de bonne trop petite pour deux et préparer l'emménagement d'un petit deux pièces à trois rues de là. À mi-chemin entre la boutique de Madame Mercier et l'étude de Maître Loiseau.

À aucun moment, elle n'envisagea de cesser de travailler, malgré son mariage. Mais à la boutique, les choses n'étaient plus aussi simples. Qu'il y ait deux « Madame Mercier » faisait une « Madame Mercier » de trop. Et la plus ancienne semblait en prendre ombrage. Henriette joua donc les modestes employées, respectueuse et empressée de répondre aux ordres, afin de ne jamais déplaire à sa patronne. Charles et elle avaient bien trop besoin d'argent maintenant pour qu'elle courût le risque de perdre sa place. Surtout que la « vieille Madame Mercier », comme les jeunes

employées s'amusaient à l'appeler alors qu'elle avait tout juste dépassé la cinquantaine, faisait montre d'une sévérité accrue. Elle semblait littéralement s'acharner sur la pauvre RoseMarie plus incompétente que jamais et qui se trouvait de plus en plus fréquemment convoquée au bureau.

C'est ainsi, que par un après-midi de février, alors qu'Henriette était de congé et qu'elle venait chercher quelques affaires laissées à la mansarde, elle trouva la boutique étonnamment close. Elle dut passer par la porte de derrière. Elle pénétra dans la boutique qui résonna de son pas sur le parquet ciré. Mais où étaient donc les autres ? Lucie était-elle sortie faire une commission ? C'était souvent elle qu'on envoyait courir. Mais RoseMarie ? Et Madame Mercier ?

Henriette perçut soudain les éclats de voix au-dessus de sa tête. Ils venaient du bureau. Alors, en s'efforçant de faire craquer le moins possible les marches de l'escalier, elle monta à l'étage.

- Petite incapable ! criait Madame Mercier. Vous n'avez que ce que vous méritez ! Vous le faites exprès, n'est-ce pas ? Pour m'exaspérez ! Vous méritez votre correction, méchante fille !

Henriette s'approcha de la porte, percée, à hauteur de visage, d'une vitre que voilait un rideau. Le rideau était mal tiré. Restée dans

l'ombre du couloir, la jeune femme put donc aisément voir ce qui se passait dans la pièce.

Madame Mercier était assise et RoseMarie, couchée en travers de ses genoux, recevait de copieuses fessées. La jeune employée gémissait. Mais Madame Mercier n'en avait cure. La solide femme retroussa même la jupe de la jeune fille et lui découvrit un derrière déjà rougi, qu'elle fessa en le faisant claquer violemment.

Clac ! Clac !

- N'est-ce pas que vous le faites exprès ?

- Non, madame !

- Petite menteuse ! J'ai la paume qui me brûle. Méchante fille !

Clac ! Clac ! faisait la claque sur le cul de RoseMarie.

- Oh ! madame, je vous en prie.

- Petite garce, qui aimez les fessées. Elles vont vous cuire, vos belles fesses de vicieuse !

Clac ! Clac !

- Oh ! non madame.

- Petite vicieuse ! dis-le que tu es une petite vicieuse !

- Ou... Oui madame.

- Dis-le !

CLAC !

- Oui madame !

- Une belle petite vicieuse qui va promettre d'être bien obéissante à sa patronne, n'est-ce pas ?

- Oui madame.

- Alors descends de là, sale petite corrompue, et applique-toi cette fois.

De l'autre côté du rideau, Henriette retenait son souffle. Elle avait la gorge complètement nouée, le feu aux joues, les jambes tremblantes. Elle ne voulait en croire ses yeux. Cela ne ressemblait en rien à ce qu'elle avait pu imaginer. Était-ce bien l'honorable Madame Mercier qui se comportait ainsi ? Plus de doute possible, le monde bougeait effectivement !

Mais que faisait-elle encore ? Oh !

Henriette dut coller sa main à sa bouche pour ne pas crier.

RoseMarie agenouillée devant Madame Mercier était en train de passer sa tête sous les jupes de la patronne qui glissa au bord de la chaise et écarta les jambes.

- On veut se faire pardonner ? C'est bien, ma fille. Oui, c'est bien.

La voix de Madame Mercier, alanguie sur sa chaise, se fit plus douce.

- Lèche-le, mon petit chat. Oui, c'est ça. Fais minette au minou. C'est bien, Rosie.

La forte femme se caressait la poitrine à travers le tissu de sa robe, la tête versée sur le côté.

- Ne t'arrête pas Rosie. Passe la langue. Oui comme ça. Lape, petit chat. Oh ! Rosie ta langue qui frétille ! Oh ! C'est bien ma Rosie. Comme ça.

Madame Mercier se coucha encore davantage sur sa chaise, écartant encore davantage les jambes qu'elle balançait lentement.

Henriette était subjuguée. Son corps tendu était chaud. Elle n'osait bouger de peur de donner l'alerte et que tout s'arrête. Il ne fallait pas que cela s'arrête. Elle sentait son propre sexe répondre aux gémissements de sa patronne, qui suait maintenant, se passant la main dans les cheveux et soupirant comme une grosse bête. Henriette désirait ardemment que rien ne cesse.

- Ton doigt maintenant Rosie. Mets-moi ton doigt. C'est bien Rosie. Oui, comme ça. Oui. Oh ! Oh ! Je respire mal Rosie. Mon corset. Mon corset me serre. Oui ! Bouge ton doigt comme ça. Suce le bouton Rosie. Ah ! Suce Rosie. Ah ! Petite salope ! Sale... Petite... Salope... Rosie... Hum ! Hum !

Madame Mercier avait mis ses propres doigts dans sa bouche et elle les suçait. De l'autre main, elle avait échancré sa robe et se caressait un sein volumineux.

Henriette respirait fort derrière son rideau. La bouche ouverte, elle se passait régulièrement une langue saliveuse sur ses lèvres sèches. Entre ses cuisses c'était l'inondation et son vagin se contractait dans le vide, électrisé par des spasmes de plus en plus fréquents. Elle sentait le danger de sa situation, la gêne de son indiscretion et surtout le plaisir

sauvage qui montait dans le corps de sa patronne.

Madame Mercier ne se contrôlait plus. Elle agitait sa tête et fermait et rouvrait ses cuisses avec frénésie. La pauvre Rosie devait suffoquer là-dessous.

- Hum ! Hum ! Hum ! psalmodiait Madame Mercier en secouant sa tête d'avant en arrière, comme une sorcière possédée.

Soudain elle s'immobilisa, sortit ses doigts de la bouche dans un bruit de succion et poussa une longue plainte rauque. Puis elle s'affaissa complètement, dans un relâchement lascif de son corps gras.

C'était fini. Madame Mercier essuya la bave qui lui coulait de la bouche d'un revers de main. RoseMarie sortit de sa cachette.

Henriette n'attendit pas son reste. Elle se sauva sans faire un bruit.

Quand elle raconta son aventure au 25 rue du Gué de la Loge, on l'écouta avec grand intérêt. Il lui sembla même, que son récit, allumant une flamme vive dans ses yeux, fit germer un « je-ne-sais-quoi » dans l'esprit inventif de son mentor.

- Il est grand temps de lire le Divin Marquis, dit-il.

Il lui offrit « La Philosophie dans le boudoir ».

Diane et le faune (1)

Henriette n'attendit pas longtemps avant de découvrir ce « je-ne-sais-quoi ».

À peine deux semaines plus tard, son « Maître » confia :

- C'est un bien étrange petit animal que cette RoseMarie. Je n'avais jamais senti autant de perversité chez une aussi petite dinde...

Henriette ne fit aucun commentaire. Elle avait, depuis le début de leur surprenante rencontre, choisit de ne poser aucune question. Ne cherchant à connaître ni le nom de ce merveilleux amant, ni quoi que ce soit de sa vie. S'évertuant, principalement, à tout ignorer de ses relations avec d'autres femmes. La jalousie était un tourment qu'elle refusait de ressentir. Par quel miracle la vie avait-elle placé cet homme sur son chemin ? Elle n'en voulait rien savoir. La seule chose qu'elle pressentait c'était son grand respect pour elle, et elle tenait à le lui rendre par sa parfaite discrétion et son entière soumission.

...

Donc, il avait rencontré RoseMarie...

Et bien soit. Grand bien lui fasse.

Il aurait pourtant dû savoir qu'elle aurait préféré l'ignorer. Pourquoi lui en parlait-il ?

- J'aurais besoin de vous, Belle Dame, pour un projet que j'ai. Accepteriez-vous de m'aider à le mener à bien ?

- Tout ce que vous voudrez, mon Seigneur.

- Il faudra me faire une confiance aveugle et être d'une indéfectible obéissance.

- Jusqu'au dessus du précipice.

- Jusqu'à l'abandon de toute pudeur ?

- Jusqu'à la nudité de mon âme.

- Je n'en attendais pas tant, ma Merveilleuse. Je vous demanderais seulement de vous offrir pleinement et sans résistance à mon désir.

- Je suis à vous. Absolument.

- Divine Amie.

- Que dois-je faire ?

- Il faut, que pour votre jour de congé, vous demandiez à « notre brave » Madame Mercier d'autoriser la petite RoseMarie à vous accompagner à Paris. Au chevet d'un vieil oncle mourant, par exemple. Insistez. Expliquez que vous trouvez plus convenable pour une jeune épouse d'être accompagnée. Que l'honneur de votre mari en sera garanti. Que vous tenez à ce que ce soit RoseMarie. La saison n'est pas encore commencée. La boutique pourra bien se priver d'une seconde employée une journée. Je vous fais confiance. RoseMarie est au fait de la chose. Je vous ferai parvenir les billets de train. Une voiture vous attendra à la gare de l'Est et vous conduira jusqu'au lieu de rendez-vous. Je ne souhaite pas vous infliger la fatigue de l'omnibus, du tramway et encore

moins de ce « métropolitain ». Soyez élégantes et parisiennes toutes deux. Nous serons en société.

Le jour dit, Henriette et RoseMarie se rendaient à Paris, par le train de 9h10. Elles rivalisaient d'élégance, portant de belles robes droites, à la taille haute, l'une rayée l'autre pas, d'élégants chapeaux à plume assortis à leur toilette, et de jolis manteaux fourrés aux cols et aux manches, à la dernière mode de Paris.

RoseMarie s'amusait de tout, commentait tout, dans un babillage incessant, si sot et si agaçant qu'Henriette se surprit à rêver de la gifler.

Cependant, elle se contenta de l'observer. Depuis la scène dans le bureau de leur patronne, et surtout depuis le nouvel intérêt du « Maître », son regard sur sa jeune collègue s'était fait plus inquisiteur.

Sans être vraiment jolie, RoseMarie avait une frimousse agréable, malgré de trop petits yeux. Le nez retroussé, les lèvres rouges, les pommettes hautes et étoilées de taches de son. La peau blanche. Elle avait surtout de magnifiques cheveux roux, frisés et lumineux, qu'elle avait bien du mal à faire tenir en chignon tant ils étaient abondants. Elle avait aussi le corps petit et frétilant, la taille fine, les hanches étroites, la poitrine opulente qu'elle mettait en valeur par d'élégants corsages

échancrés et par de jolis pendentifs frémissants à la naissance des seins. Volubile, le geste trop vif et maladroit, elle pouvait aisément irriter son prochain. Aujourd'hui, Henriette comprenait qu'elle savait surtout l'exciter. RoseMarie était bien moins sottise qu'elle ne voulait le faire croire. Rien ne devait l'effrayer vraiment, mais à la moindre sottise, elle feignait une timidité outrancière qui lui donnait l'allure d'une petite bête prise au piège, paralysée et inoffensive entre les griffes de son prédateur. Bien malgré vous, son attitude faisait de vous un prédateur dont elle était la prise.

Petite vicieuse, songea Henriette.

Un taxi Renault AG-1 les attendait devant la gare.

On les conduisit rue de Rennes. Un majordome en livrée les accueillit à la porte d'un bel immeuble du Second Empire. Il les fit entrer dans un vaste hall cossu : tapis épais, panneaux de bois et tapisserie marouflée, lustres de cristal aux lumières électriques, fauteuils et canapés Empire. Un grand silence régnait là, troublé par quelques froissements de papier ou quelques pas feutrés. Des messieurs élégants, installés confortablement, lisaient le journal ou crapotaient le cigare. Des serveurs taciturnes louvoyaient entre les sièges avec leurs petits plateaux où fumaient d'odorantes tasses de café. Aucun ne prêta attention aux

deux jeunes femmes qui suivirent le major-dome dans l'escalier Art Nouveau, tapissé de rouge, menant à la mezzanine courante tout autour du grand hall. Parvenu devant la porte centrale, l'homme s'adressa à Henriette :

- Madame, Monsieur le Baron vous attend au salon de Diane.

- Le Baron ?

- Permettez-moi de vous annoncer.

Il entra, ressortit et s'inclina devant Henriette. Elle se tourna vers RoseMarie, pour l'inviter à la suivre, mais le maître d'hôtel fit un geste :

- Madame, si vous voulez bien vous donner la peine. Je conduirai Mademoiselle à l'anti-chambre.

RoseMarie baissa les yeux d'un air entendu.

Henriette pénétra donc seule dans le salon, laissant RoseMarie aux soins du mystérieux majordome. La lourde porte matelassée se ferma derrière elle.

Son « Maître » était là, venant à sa rencontre et lui baisant la main.

- Bienvenue à mon Club, ma très Chère.

Mais il n'était pas seul. Une demi-douzaine de beaux messieurs étaient assis dans de larges fauteuils, en arc de cercle devant une petite estrade décorée comme un petit théâtre d'inspiration à la fois sylvestre et antique.

- Voilà donc votre charmante complice, dit un homme.

- Venez, mon Amie, que je vous présente ces messieurs.

Ils se levèrent et s'inclinèrent. Certains lui firent le baisemain. Ils étaient tous très élégants, de tous âges, de toutes corpulences, barbus, moustachus ou imberbes, fleurant le cigare ou l'eau de parfum, modestes ou pédants, mais tous courtois.

- Ces messieurs sont des amis. Tous artistes : peintres, sculpteurs, écrivains ou poètes, hommes de théâtre ou musiciens. Je suis le seul, dans cette belle assemblée, qui n'aie pas l'heur d'être élu des Muses.

- Ne l'écoutez pas, madame, dit l'homme le plus âgé. Notre Baron est un grand artiste qui excelle dans son art. Le plus grand de tous. Nous le révérons pour cela.

Notre Baron ? Lui ? Un Baron !

Le Baron, puisque Baron il était, était manifestement le maître de cérémonie. Il fit asseoir Henriette à ses côtés, sur une petite boudeuse, en retrait.

- Je vais veiller à ce qu'on vous porte à boire, lui dit-il, en appuyant sur une sonnette électrique.

Le maître d'hôtel apparut, portant un plateau et des rafraîchissements. Henriette servie, le serviteur offrit les collations aux hommes.

- La demoiselle est-elle prête ? s'enquit le Baron.

- Madame Amélie la prépare, Monsieur. Elle sera là dans un instant.

La conversation avait repris entre les hommes, Henriette les écoutait à peine. Elle examinait la pièce où elle se trouvait. C'était un vaste salon empire, aux murs de lambris doré et marouflés vert et or, aux tentures de même teinte. Le mobilier était également Second Empire. À gauche, une grande toile de maître représentait Diane chasseresse, nue, contemplant la biche qu'elle venait de tuer. À droite, deux portes donnaient sur des pièces mitoyennes. Derrière Henriette, un miroir prenait tout le pan du mur, au-dessus du lambris. Face à elle, les fenêtres voilées étaient hautes, elles encadraient le portique soutenant le ciel du petit théâtre, décoré de draperies sombres, agrémentées de feuillage naturel et de branches dorées. Au fond de la scène, sur une tapisserie sylvestre, des faunes pourchassaient de belles nymphes grasses et nues. Au milieu de l'estrade, deux statues de marbre, l'une représentant Vénus, l'autre Bacchus, semblaient veiller sur un autel placé au centre et recouvert de coussins et de fourrures. Henriette frémit et ne sut pourquoi.

Une porte dérobée, sous le portrait de Diane, s'ouvrit et une petite silhouette drapée de pied en cap s'avança timidement. Les discussions cessèrent. Le Baron se leva et alla au devant de l'intruse qu'il conduisit au centre de la pièce, juste devant les hommes intrigués.

Quand il fit tomber le drap, ils retinrent leur souffle. Henriette crispa ses doigts sur le bras central de la boudeuse.

Une explosion de cheveux roux jaillit soudain, puis le drap glissa sur un corps blanc, allumé en son centre par un feu de poils pubiens. RoseMarie se voila aussitôt le visage de ses deux bras, laissant à ses admirateurs tout loisir de découvrir sa nudité.

Elle avait de gros seins ronds et lourds, un ventre plat et de petites fesses, moins dodues que celle d'Henriette, comme elle put le remarquer.

Le maître de cérémonie souriait en observant les regards de ses amis, satisfait comme un artiste découvrant son œuvre à des connaisseurs. Il alla chercher ce qui ressemblait à une couronne de feuilles de lierre, surmontée de deux oreilles pointues. Il en coiffa la tête de RoseMarie à qui il fit baisser les bras. Elle garda cependant les yeux fixés au sol.

- Mes amis, admirez cette jeune vierge. N'est-elle point le plus joli faune que vous ayez jamais vu ?

- Admirable ! dit l'un.

- Piquant ! dit un autre.

- Terriblement alléchant !

- On en mangerait !

- Une divine surprise !

- Mais il lui manque la queue, fit remarquer le sixième homme, le grand barbu.

- Nous allons y remédier, cher ami. Nous allons y remédier. Henriette ma Mie, auriez-vous l'obligeance d'aller ouvrir le coffret qui se trouve sur la console derrière vous et de m'en apporter son contenu ?

Henriette, trop émue et stupéfaite, mit un certain temps avant d'obtempérer.

Elle se leva, se retourna et découvrit le coffret précieux, laqué et orné d'un dragon chinois. Elle l'ouvrit et crut d'abord reconnaître, couché sur son matelas de soie, une petite défense d'éléphant, en ivoire peint, sculptée semblait-il, et arrondie à chaque extrémité. Mais lorsqu'elle s'en saisit, elle constata qu'elle était plus souple et tiède qu'elle ne l'avait imaginée. Ce n'était pas de l'ivoire. La consistance était plutôt celle de la chair et ce qu'elle avait pris pour des sculptures était des motifs en relief moulés avec le corps de l'objet. En y regardant de plus près, Henriette reconnut deux dragons, l'un incarnat, l'autre noir, enlacés, retenus au milieu, par leurs deux queues. Leur gueule ouverte à chaque bout, semblait tenir un gros fruit qui évoquait... un gland ! Henriette eut chaud soudain, elle sentit son dos et sa nuque se couvrir de sueur. Elle prit l'objet à deux mains et constata alors que la partie qu'elle tenait dans sa main gauche, celle du dragon noir, était plus volumineuse que celle qu'elle serrait dans sa main droite. Le relief des motifs était également plus prononcé à gauche qu'à droite. Elle

songea, totalement troublée, que la partie gauche rappelait le sexe du cocher Edgar, tandis que la partie droite où s'enroulait le dragon rouge, le sexe de son amant, le Baron ici présent à qui elle devait remettre cette réplique en public.

Elle assura son pas, redressa la tête et, sans ciller, lui apporta l'objet singulier.

- C'est du latex, une résine d'arbre, précisa-t-il. C'est un travail que j'ai commandé à un artiste de Fort-Bayard, du territoire de Kouang-Tchéou-Wan, en Chine.

Il se tourna vers le plus âgé et le plus barbu des messieurs et l'invita :

- Cher Sculpteur, c'est à vous que revient la charge d'ajouter, à notre jeune faune, la queue qui lui manque.

- Baron, vous me faites trop d'honneur, répondit l'homme, un éclair concupiscent dans les yeux.

- Je vous confie la « Queue » et le lubrifiant. N'oubliez pas, mon ami, que cette jeune personne est entrée avec son pucelage et qu'elle doit ressortir avec.

- Faites-moi confiance, Baron.

- Je vous laisse faire. Nous allons vous regarder œuvrer, ajouta le Baron en revenant s'asseoir auprès d'Henriette à qui il prit doucement la main.

Le Sculpteur était immense et imposant. Il entreprit de placer RoseMarie à genou sur une chaise, les fesses tournées vers l'assemblée.

Ses gestes étaient autoritaires, mais sans brusquerie. Il manipulait le corps de la jeune femme comme il l'aurait sans doute fait avec un de ses personnages d'argile.

Les hommes ne bougeaient plus. L'un d'entre eux, pourtant, alluma un cigare, cherchant peut-être à se donner une contenance. Un autre porta un verre à ses lèvres, mais suspendit son geste. Le Sculpteur était en train d'enfoncer la partie la plus grosse du double phallus entre les petites fesses blanches de RoseMarie qui geignait et agitait son derrière rebelle. La poigne du Sculpteur était ferme. Et le phallus pénétrait inexorablement l'anus distendu de la jeune femme qui haletait maintenant comme un Marathonien.

Henriette était tétanisée, malgré les caresses du Baron qui lui massait maintenant délicatement la nuque. Tout son corps était en alerte, assailli par des sensations confuses. Sa bouche était sèche, ses joues jusqu'à ses tempes étaient en feu, son sexe se refermait tandis que son anus se contractait par saccades irrégulières. Elle se sentait révoltée par cette atteinte à sa pudeur, mais elle se devinait bien plus excitée qu'elle n'aurait voulu. Elle se pinçait les lèvres dans un geste défensif et, en même temps, elle respirait comme une femme amoureuse qui se donne.

Sa gêne fondit et elle céda à la convoitise quand RoseMarie, le gros dragon enfoncé jusqu'à la queue, se mit à grogner seule sur sa

chaise, le Sculpteur ayant rejoint sa place. Satisfait, l'artiste contemplait son œuvre. À aucun moment, RoseMarie n'avait prononcé un mot, pas un seul mot de refus ou d'inquiétude. Elle s'était contentée de gémir, docile et indécente.

Le Baron prit la parole :

- Rosie, je vous prie de bien vouloir nous servir ces petits gâteaux qui se trouvent sur la desserte là-bas. Surtout ne perdez pas votre belle queue !

RoseMarie s'exécuta, sous les murmures et les soupirs des messieurs. Tous la regardèrent marcher avec difficulté, le gros phallus planté dans l'anus, la partie rouge formant effectivement une queue recourbée qui se balançait à chacun de ses pas. Elle respirait très fort, expirant parfois quelques « Ah ! » involontaires. Ou volontaires ! pensa Henriette, qui était de plus en plus fascinée par la sensualité perverse de sa jeune amie.

RoseMarie servit les gâteaux. Elle en fit tomber, bousculée qu'elle fut par les hommes à qui elle les tendait. Certains se contentaient de lui passer la main entre les jambes en une caresse lente, d'autres plus hardis l'attiraient à eux pour lui embrasser le sexe ou les seins. Un des hommes la saisit par la queue qu'il branla doucement et il l'amena si près de lui qu'il put lui prendre entièrement la vulve dans la bouche et sembla la mâcher avec délectation. RoseMarie se pâmait.

- Notre Poète est aussi un grand gourmet, fit remarquer le Baron.

On rit. Ce fut le signal de la reprise des conversations. RoseMarie circulait, tripotée, sucée, tétée, fessée parfois, toujours gémissante, proposant gâteaux et boissons qu'elle renversait copieusement. Les hommes riaient, commentaient et conversaient. Parlant de choses et d'autres, comme si cette situation extraordinaire était d'une grande banalité.

Henriette ne put rien avaler, les sens exacerbés par l'érotisme hallucinant de cette scène. Elle était hors d'elle-même, comme possédée par une autre. C'est à peine si elle sentit les dents de son amant venir mordre la chair de son cou et de ses épaules. Elle devait avoir le visage rouge, les yeux exorbités, les lèvres ouvertes. Elle finit par prendre conscience de la présence du Baron et elle répondit à son baiser. Il était en train de déboutonner sa robe. Elle réalisa qu'il était le seul à n'avoir pas touché RoseMarie et qu'à aucun moment, il n'avait cessé d'être avec elle. Elle lui en fut d'une très grande reconnaissance et quand il chercha à dénuder son buste, elle l'aida. Sans pudeur, elle le laissa malaxer et lécher ses seins, plus sensibles que jamais à ses caresses lubriques.

Elle fermait les yeux, attentive à tous les bruits et bribes de conversation.

- Comment va Camille ?

- Inquiétante.

- Tous les génies sont inquiétants.
- Je tiens son frère pour un fichu imbécile.
- Les mystiques sont des gens dangereux.
- Rosie, viens-là mon petit faune, viens me montrer ta queue.

(Petits cris étouffés de RoseMarie)

- Je suis passé au Bateau-lavoir, cela ne ressemble plus à rien.

- Bien au contraire, nous entrons dans l'Art même. C'est l'Art primitif recomposé. Le réel réinventé en ses multiples facettes.

- Je savais que vous ne connaissiez rien à la peinture !

(Rires et plaintes répétées de RoseMarie)

- Parce qu'un poète tel que vous y connaît quelque chose ?

- Notre disciple du Marquis, fréquente le Bateau-lavoir depuis plus de cinq ans maintenant.

- El Diabolo !

(« Ah ! » « Ah ! » « Ah ! » de RoseMarie, rires de gorge des hommes)

- Les seins de notre faune sont aussi doux que ceux d'une chèvre. Ce faune femelle pourrait donner à boire à tous les petits Sylvains de la création. J'en ai plein les mains.

(Râles de RoseMarie)

- Avez-vous vu la féline Colette dans sa nouvelle chorégraphie ?

- On dit qu'elle se produira bientôt au Bataclan.

...

Dans l'esprit d'Henriette c'était le bouleversement intégral. Elle jouissait autant de ce qu'elle entendait que des caresses de son amant. Toutes les sensations, toutes les perceptions étaient à leur paroxysme. Elle flottait dans une demi-conscience, à l'écoute permanente de ce qui se passait en elle et autour d'elle, livrée totalement à son « Maître » au vu et au su des autres hommes.

- Henriette, murmura-t-il, je veux que tu sois nue. Maintenant.

Son esprit ne se révolta même pas.

Diane et le faune (2)

Le Baron se leva. Ayant totalement dévêtu Henriette, il la conduisit jusqu'au centre du petit théâtre et l'allongea sur les fourrures.

- Laissez-vous faire, lui murmura-t-il.

Il l'abandonna ainsi, nue et exhibée sur son autel, au milieu du décor végétal. Puis, il se tourna vers RoseMarie.

- Petit Faune ! Cessez votre service ! Votre maîtresse, la Divine Diane, vous réclame. Regardez-la, toute alanguie dans ce bois, n'attendant que vos caresses. Venez, jolie Sylvaine, boire à la source de la Déesse.

Henriette devina qu'on obtempérait. Elle put entendre le Baron chuchoter à l'oreille de la rouquine :

- Je veux que tu la lèches comme il faut. Fais-la jouir bien mieux que ta fichue patronne. Ne ménage pas ta peine, petite gourgandine !

Henriette avait fermé les yeux, gênée encore par les regards tendus et brûlants des autres hommes unis maintenant dans un même silence quasi religieux. Elle sentit les fraîches et délicates mains de RoseMarie, effleurer son corps, son visage, ses seins, son ventre, ses cuisses. Les paumes et les doigts étaient aussi doux que de la soie. Soie contre soie étaient

les peaux des deux jeunes femmes. Cette douceur nouvelle enflamma les sens d'Henriette. Ces caresses l'enveloppaient comme de l'eau, coulaient sur elle, l'enivrant toute. Alors, c'est sans réfléchir qu'elle ouvrit ses jambes à la pression de son amie.

Autour d'elles, était le grand silence.

Henriette gémissait déjà, avant même que la bouche de RoseMarie n'ait trouvé son sexe. Elle sentit d'abord la langue jouer dans ses poils pubiens. Puis, les lèvres de sa jeune collègue rencontrèrent les lèvres de sa vulve. Oh ! La divine bouche enfantine, si fraîche, si légère, si douce. Les joues de RoseMarie effleuraient l'intérieur des cuisses d'Henriette et cette surprise-là n'était pas moins plaisante. Alors Diane, puisque Diane elle était devenue, commença à respirer plus fort, soulevant sa poitrine et cambrant ses reins. Elle percevait la tension des hommes autour d'elles, exacerbant encore son plaisir. Ils étaient la vague sur laquelle elle montait. Ils étaient la force terrestre qui la portait vers le ciel. Tout son corps avide se repaissait de chaque sensation : le désir muet et presque palpable de tous ces messieurs, la douceur agaçante des fourrures sur son dos et ses fesses, celle des cheveux électriques de RoseMarie entre ses cuisses, l'onde tiède des mains féminines, et la bouche délicieuse, et soudain la langue. Oh ! Cette langue. Mais comment fait-elle ? Elle frétille, plus vive qu'une ablette, insaisissable, affo-

lante. Ce n'est pas un, c'est mille bouts ardents de langues magiciennes. Ce n'est pas une bouche, c'est mille et un baisers de fées tous ensembles donnés. Ce n'est pas RoseMarie, c'est un faune revenu des forêts millénaires, accomplissant son rituel sacré. Oh ! Cette langue maléfique ! Si véloce ! Oh ! Salope ! Merveilleuse petite salope ! Oh ! Que je t'aime, toi et ta bouche, ta langue savante et ton nez mignon ! Oh ! Reste ! Reste, que je jouisse longtemps, d'une jouissance lente et raffinée, douce, douce et céleste...

Henriette ondulait maintenant, prise dans une danse lascive, soulevant son corps, arc-boutée comme une ondine qui jouerait dans les vagues, chantant sa complainte incontrôlée... Elle eut, alors, l'envie d'ouvrir les yeux. Elle vit d'abord les regards hallucinés des spectateurs, leurs lèvres humides, leurs corps tendus, leurs souffles suspendus. Et au-dessus d'eux, dans le miroir, elle se vit, rose et languide, ouverte, offerte, image idéale de la femme-déesse, de la Féminité. Et puis, elle vit RoseMarie, plus blanche, plus mince et fine qu'elle. Elle vit le feu de ses cheveux bouclés jaillissant entre ses jambes en gerbes de cidre. Elle vit le corps de RoseMarie agité d'un balancement impudique, la croupe relevée et arrogante, sodomisée par cette queue impossible et écarlate.

La puissance de cette vision eut raison d'Henriette. Elle jouit trop vite, trop violemment.

- Apaise ta Reine, petit faune lubrique. Apaise-la.

Le « faune » se coucha de tout son long contre le corps encore nerveux de « Diane ». Le contact était frais, apaisant et doux. Oh ! Cette douceur d'un corps de femme. Henriette reçut avec reconnaissance le tendre hommage de sa camarade qui posait de délicats baisers sur ses paupières fermées, sur ses tempes et dans ses cheveux.

- Ne dirait-on pas Diane au bain ?

- Baron, vous êtes un génie !

- Ce petit faune roux comme une bête des bois et cette jeune déesse...

- Au corps si souple...

- Noble...

- Et doué...

- Diane ou l'Esprit qui s'est fait Chair.

- Une conscience incarnée.

- Pleine et entière.

- Pour ses victimes, elle sera impitoyable.

- Vous ne croyez pas si bien dire, Monsieur du Théâtre.

- Que nous préparez-vous encore, Baron ?

- Ceci n'était que le premier acte, cher confrère.

- On est loin de Pelléas et Mélisande !

- Ce serait plutôt La Vierge Folle !

- Vous me plagiez !

- Paix ! Mon ami.
- Et vous vous jouez de mots !
- Voyons plutôt ce que nous réserve notre Divin Baron.

- Eh ! bien Messieurs, nous allons justement rendre hommage au Divin Marquis.

Un grand murmure parcourut la petite assemblée. Henriette comprit que chacun avait retrouvé sa position la plus confortable au fond de son fauteuil.

Fin de l'entracte !

Le Baron reprit la parole :

- Belle Diane, relevez-vous, je vous prie. Debout ainsi, avec vos cheveux défaits, vous faites redoutable. Prenez, ma Divine, prenez le petit fouet qui se trouve au pied de votre lit.

Henriette ramassa ce qui en fait était un martinet à lanières de cuir. Un martinet pour enfant désobéissant.

- Ce petit Faune, ma Chasseresse, a failli. Depuis tout à l'heure, il n'a commis que mal-adresses : gâteaux brisés, boissons renversées et votre orgasme qu'il a bâclé. Il mérite punition. Regardez comme il se soumet. Il attend son châtiment. Allez-y, ce ne sera que justice, Ô Déesse implacable.

Henriette hésitait. Elle n'éprouvait aucunement l'envie de fouetter son amie. Elle doutait très fortement du plaisir qu'elle y prendrait. Mais il y avait l'ordre qui lui avait été donné, l'attente de ces messieurs et puis surtout, il y avait RoseMarie qui s'était retournée sur le

ventre, les fesses tendues vers son bourreau, vibrante, soumise et manifestement consentante et qui semblait attendre ou même espérer sa correction. Le jeu était troublant, s'il n'était tentant.

Alors Henriette abattit le martinet sur les fesses blanches qu'empalait encore le gros vit de latex. Le premier coup fut léger et rosit à peine la peau de la rouquine qui émit une faible lamentation où pointait de la déception. Encouragée, Henriette recommença, mais avec plus d'assurance. Cette fois, la réaction fut plus vive. Le petit faune gémit plus fort et ses fesses se contractèrent autour du dragon noir dont on ne pouvait voir que la queue enlacée à celle du dragon rouge né des profondeurs de la chair. Une onde de chaleur parcourut Henriette. Quand elle frappa à nouveau, elle-même exhala une plainte qui se mêla à celle, plus sonore, de sa victime. Les deux lobes rougissants du petit derrière se resserrèrent encore plus violemment sur le pal de résine. Henriette, de plus ne plus troublée, recommença. À chaque coup, le petit cul se refermait davantage sur le gros vit en une secousse presque électrique. Il se détendait ensuite dans l'espoir d'une prochaine décharge, qui revenait alors, plus forte et plus sûre. Henriette était fascinée. Elle pouvait voir apparaître sur la peau frissonnante de la martyre les traces rouges et gonflées laissées par les petites lanières. Surtout, elle sursautait

elle-même à chaque spasme du petit cul de sa partenaire, qui semblait à chaque fois vouloir recracher le volumineux sexe de résine qu'Henriette devait replacer dans sa cavité étroite. Elle devinait l'impact de chaque contraction de l'anus autour du dragon noir, se figurait la perception de plus en plus aigue des chairs enserrant le relief des moulures, imaginait la violence de la connaissance de plus ne plus parfaite de l'objet qui violait l'intimité de RoseMarie. Henriette était en train de perdre le contrôle, d'autant plus que les plaintes voluptueuses de sa soumise étaient maintenant des cris perçants, envahissants, qui l'hypnotisaient.

Alors, les cris des deux jeunes femmes résonnèrent ensemble. Le corps d'Henriette s'accordait avec celui de sa victime qui semblait jouir puissamment. Leurs visages étaient noyés dans leur chevelure. Celle de RoseMarie flamboyait, agitée de flammes nouvelles à chaque coup de fouet. Leurs corps secoués lui-saient de sueur. Et dans le ventre de « Diane » un même écho répondait à celui du ventre du « faune ».

Les spectateurs n'étaient plus silencieux. Henriette pouvait les entendre souffler, sursauter et grogner. Certains tenaient leur main devant leur bouche, se mordant parfois le poing, d'autres frottaient leurs cuisses frénétiquement. L'assemblée de beaux messieurs avait perdu la maîtrise d'elle-même.

- Arrêtez-vous, arrêtez ! Ô Diane, fille de Jupiter. Il est temps pour vous maintenant de chevaucher votre esclave. Montez sur elle, Ô implacable Déesse, et jouissez d'elle autant qu'il vous plaira. Prenez cette queue qu'elle vous offre et faites-en cadeau à votre si joli con.

Henriette, trempée et haletante, obéit, presque sans hésiter. Elle était bien trop excitée par ce qu'elle venait de vivre pour tergiverser. Son sexe était prêt, humide et souple. Elle posa un genou de chaque côté de Rose-Marie, enserrant entre ses cuisses les douces et brûlantes fesses de son amante. Le dragon rouge pénétra aisément dans son vagin réceptif. Elle put ainsi s'asseoir sur le coussin de chair frémissante. RoseMarie poussa un long râle qui troubla énormément Henriette. Elle se releva légèrement pour retomber encore et RoseMarie laissa échapper un gémissement plus rauque.

Comme elle était grisante cette sensation à la fois féminine et virile. Le dragon rouge pénétrait Diane avec volupté tandis que le dragon noir fouillait les entrailles du petit faune femelle. Henriette aima aussitôt le plaisir de cette pénétration partagée. Oh ! Sentir son nouveau pouvoir : celui de percer, d'entrer, d'envahir le corps de l'autre, parler à sa chair et la faire hurler, connaître sa force et sentir qu'on lui résiste, jouir enfin du plaisir violent d'être dans l'autre, au fond de lui et d'aller à sa rencontre.

Henriette percevait la tension des hommes qui les contemplaient, leur folie animale, la violence de leur désir, le feu dévorant de leur regard. Il émanait d'eux la force des grands fauves, la puissance destructrice des prédateurs quand ils s'apprêtent à bondir sur leur proie. Ils avaient perdu toute retenue, défait leur cravate, dégrafé leur col, certains étaient en chemise et avaient même remonté leurs manches. Ils avaient chaud, s'épongeaient le front ou ne respiraient plus qu'avec la bouche grande ouverte. Beaucoup s'agrippaient à leur fauteuil. Henriette remarqua même que celui qu'elle avait pris pour le plus réservé, un barbichu, le musicien sans doute, avait passé sa main droite dans son pantalon entrouvert et se caressait le sexe en une sorte de transe.

Diane Chasseresse, dominant la petite femelle Sylvaine, ressentait la force de ce demi-cercle de mâles soupirant autour d'elle. Elle partageait leur virilité, s'identifiant à l'un d'eux ou à tous, portant, unis en elle-même, tous leurs désirs de mâles bêtes.

Sous elle, RoseMarie répondait par de longs brames de plus en plus sonores à chaque nouvel à-coup. Henriette comprit que sa petite femelle hurlait plus fort quand elle restait collée à elle et qu'elle faisait mouvoir son bassin, donnant aux vits qui les pénétraient un mouvement plus doux et ample. C'était si bon !

Oui ! Rosie ! Vas-y crie ! Arhh ! là encore ! Arhhh ! Hurle plus fort !

Oh ! La clameur de la petite femelle à la merci de la Déesse androgyne. La sensation dans le vagin de Diane se perdait dans cette luxurieuse confusion.

Maintenant, Henriette semblait faire un véritable rodéo sur sa jument hurlante. La cavalière se cabrait en arrière, prenant appui sur les jambes de sa monture. Les femmes faisaient tant de bruit, il y avait tant de sang aux tempes d'Henriette que c'est à peine si elle entendit le nouvel ordre de son « maître ».

- Henriette, caresse-toi. Henriette !
Écoute-moi ! Caresse-toi !

Elle avait presque oublié son corps de femme. Quand elle toucha son clitoris ce fut comme si elle retournait en elle-même. Recentrée sur son propre plaisir. Un plaisir puissant et sauvage, qui lui arracha une plainte animale. Le dragon rouge avait trouvé la lumière au fond de son ventre. Il avait allumé un grand feu sacré qui irradiait son corps. Une source profonde et intarissable semblait avoir trouvé la voie entre les méandres de ses chairs enflammées. Elle coulait, inondait son ventre et noyait son âme de Déesse qui rejoignit ses pairs dans le vaste éther.

Oh ! Le bleu du ciel !

Oh ! Les démons s'emparant de son corps possédé, suffoqué, tendu, suspendu au-dessus du vide.

Oh ! Ce silence.

... !

!

Elle s'éloigna de son amante agonisante et crut défaillir, mais le Baron était près d'elle, la couvrant d'un long châle et l'enveloppant dans ses bras tendres.

- Merci ma Divine. Merci ma Reine, murmurait-il.

Elle se retenait à lui, les bras autour de son cou, et reprenait son souffle, la tête contre sa poitrine. Quand sa vue s'éclaircit, elle regarda autour d'elle.

Des hommes étaient déjà debout, d'autres se levaient. Et quand le Baron se tourna vers eux, ils applaudirent à tout rompre. Ils criaient :

- Grandiose !
- Époustouflant !
- Vive le Baron !
- Vous êtes le meilleur de nous tous.
- Bravo ! Bravo !

Et le Sculpteur tonitrua :

- Vous êtes le Diable ! Vous nous avez mis hors de nous. Qu'allons-nous devenir, Baron de l'Enfer ?

- Mon cher ami, lui répondit calmement le Baron, j'aimerais que vous redonniez forme humaine à la petite RoseMarie et que vous la conduisiez vous-même au petit salon.

- Ce sera avec grande joie, répliqua le grand barbu avec appétit.

- Et n'oubliez jamais que cette demoiselle est vierge et doit le rester jusqu'à ce qu'on lui trouve un mari.

- Ne vous inquiétez pas, Baron, je sais me tenir. Venez petite damoiselle, j'ai quelques petites choses à vous dire en privé...

- Vous trouverez de l'eau parfumée et des serviettes de l'autre côté, précisa le Baron.

Le Sculpteur entraîna une RoseMarie vacillante mais toujours consentante, dans la pièce de gauche attenante au grand salon. Henriette vit qu'un autre homme les suivait... Ce devait être le petit musicien dans ses habits quelque peu défaits, la barbiche en bataille et les lorgnons de travers. Les autres hommes se retirèrent tant bien que mal dans la pièce voisine où Henriette crut reconnaître un billard. Les deux portes restèrent ouvertes, laissant échapper les sons de voix et le choc des boules de jeu.

Henriette, à moitié revêtue, était maintenant amollie sur les genoux de son « Maître », la tête dans son cou. Il lui embrassait le front en lui caressant les cheveux de sa main gauche. Il avait posé l'autre sur sa cuisse, au plus près du pubis qu'aucun tissu ne voilait.

Elle somnolait. Il parlait doucement.

- Il est vrai qu'il faudra rapidement marier cette petite coquine, avant que sa lubricité ne l'entraîne vers l'irréparable.

- Vous pensez à quelqu'un ? demanda Henriette dans son demi-sommeil.

- J'ai, dans mes relations, un monsieur qui conviendrait parfaitement.

- Alors faites vite, souffla Henriette.

Puis elle se tut.

Ils écoutaient les bruits venus des deux pièces contiguës au grand salon.

Les joueurs de billard s'animaient, parlant fort, comme pour évacuer leur trop plein d'énergie. Dans le petit salon, on entendait la voix du Sculpteur.

- Elle a le trou brûlant la petite garce ! Ouch ! Que c'est bon ! J'ai bien cru devenir fou, assis sans bouger sur ce fauteuil. Ah ! Allez Rosie bouge un peu le cul ! C'est ça ! Belle garce ! Mais oui, mon ami, n'hésitez pas, si vous en avez envie. Allez-y, mon garçon ! Mettez-le-lui dans la bouche. Rosie est une brave fille. Regardez, elle a les seins comme des melons. Prenez-en un, je garderai l'autre.

On pouvait entendre le Sculpteur grogner comme un ours, et le musicien chanter comme une fille. On ne percevait que les gémissements étouffés de RoseMarie.

Machinalement, les doigts du Baron effleuraient le clitoris d'Henriette. C'était une caresse douce, un plaisir presque inconscient.

Dans le petit salon, il y eut de grandes exclamations. Un des joueurs de billard quitta le jeu pour y entrer à son tour, bientôt rejoint par un autre compagnon, tandis que sortaient le

Sculpteur manifestement satisfait, suivi du musicien un peu gêné mais souriant.

- Vous avez un bien joli Fragonard dans les bras ! dit le Sculpteur en revenant dans le salon de Diane.

- J'en ai bien conscience, mon ami.

- Cette belle personne me fait aussi songer à ce Courbet...

- L'Origine du Monde.

- C'est cela même. Saviez-vous que cette œuvre magnifique est partie en Hongrie ? Et Dieu seul sait quand il reviendra en France ! Un Baron hongrois en est l'heureux propriétaire. Si ce n'est pas malheureux !

- J'en suis un peu responsable.

- Qu'entendez-vous par là, Baron ?

- Eh bien, c'est moi qui l'ai remis en vente, à la Galerie Bernheim-Jeune où ce baron François de Quelque Chose a pu l'acquérir.

- Quoi ! s'exclama le barbu. Vous avez possédé l'Origine du Monde ?

- J'en avais fait l'acquisition chez un antiquaire de l'Impasse Sandrié.

- Et bien, vous êtes un criminel de vous en être débarrassé !

- J'avais de bonnes raisons à cela. Et n'ai-je pas maintenant, ce merveilleux original ?

- Je vous le concède, je vous le concède, mon ami.

Le Sculpteur se retourna et tempêta encore :

- Ah ! Ces Barons !

Puis prenant son petit camarade par l'épaule, il ajouta, en entrant dans la salle de billard :

- Venez, monsieur le musicien, allons nous consoler avec nos queues de bois.

Henriette et son Baron étaient à nouveau seuls. Il lui susurrait de douces choses. Plus belle qu'un Fragonard, qu'un Courbet, qu'un Renoir ou qu'un Monet... Plus sensuelle qu'un Déjeuner sur l'herbe. Plus lumineuse qu'une Berthe au Théâtre de l'Œuvre... Plus vivante et plus puissante que les déesses de l'Olympe...

On perçut l'écho d'une peau claquée à pleines paumes et les cris répétés de RoseMarie. Quelqu'un s'amusait à fesser la demoiselle qui poussait sa plainte avec de plus en plus de conviction, sous les rires gras de ses compagnons de jeu. Puis, on ne discerna plus qu'une plainte sourde, la bouche devant s'être remplie. Par contre, la fessée continua encore. Puis, il n'y eut plus que des halètements virils, suivis de grognements gutturaux et rapprochés.

Ces sons et la caresse pourtant imperceptible des doigts de son amant sur son sexe, suffirent à donner à Henriette un orgasme infiniment doux et subtil. Elle se raidit insensiblement, lovée contre son bienfaiteur et s'apaisa tout aussi calmement dans ses bras, dans un soupir lent et profond.

- Avez-vous lu « Philosophie au Boudoir » ?
demanda-t-il tout bas.

- Je viens de le terminer, répondit-elle de même.

Il rit et appliqua sur sa joue un baiser appuyé.

- Comme je vous aimerais Madame, si je le pouvais, dit-il.

Henriette qui pensait à Charles, répliqua :

- Je vous ai connu avant mon mariage. Et c'est à cause de vous, si je suis mariée.

- Ce n'est pas pour cette raison.

- Qu'est-ce alors ?

- Une promesse.

- Faite à une femme ?

- Une Dame. C'est elle qui fixa ma ligne de conduite.

- Laquelle ?

- Celle d'honorer et servir les femmes, tout en protégeant leur honneur.

- Et de ne pas jouir d'elles.

- Dans la mesure du possible.

- Et de ne point les aimer.

- Et de me garder de tout amour.

Silence.

- Cette Dame... ?

- Elle est morte...

Henriette ne répliqua rien. Elle se contenta de serrer contre son cœur la large poitrine où battait le cœur de cet homme-là.

La Maison du bord de l'eau

Au retour, RoseMarie n'avait pas cessé son caquetage de petite poule rousse. Elle racontait le décor de la salle de bain où elle avait été conduite après les derniers ébats durant lesquels Henriette avait cru comprendre que trois hommes s'étaient occupé d'elle, l'un lui léchant le sexe, les deux autres baisant bouche et rectum.

- Vous auriez dû voir ces moulures, et les pieds dorés de la baignoire ! Ils ont l'eau courante ! Vous vous rendez compte ? Et de l'eau chaude qui plus est ! Et les serviettes ! Douces, épaisses, moelleuses ! Et cette madame Amélie ! Une fée. La mousse de son bain et ses onguents ! Regardez comme je suis ressuscitée.

Si on pouvait dire... RoseMarie avait encore les lèvres gonflées et les yeux fiévreux. Pour aller jusqu'au train, Henriette avait dû lui donner le bras et marcher au rythme de ses petits pas chancelants.

- Et vous avez vu comme ces messieurs étaient bien mis ! On ne trouve pas des habits comme ceux-là chez n'importe quel tailleur. Ça c'est sûr ! Et les tapis et les rideaux, une fortune ! Oh ! Quelle belle journée ! N'est-ce pas Madame Henriette ?

Mais qu'elle se taise ou je l'étouffe ! pensait Henriette. Comment pouvait-on être aussi futile après une telle expérience ? Décidément cette RoseMarie était une petite dinde... perverse...

- Vous connaissez monsieur le Baron depuis longtemps ? reprenait la rouquine. Moi je le trouve tout à fait comme il faut.

Mais comme Henriette s'obstinait à garder le silence, RoseMarie prit son plus charmant sourire et, papillonnant des cils, susurra malicieusement :

- Vous m'avez fait bien mal, tout à l'heure, Madame Henriette.

Le Baron avait raison : il fallait la marier au plus vite !

Un mois plus tard, on célébrait les noces de RoseMarie avec un riche et autoritaire bonnetier troyen, aux mâchoires de bouledogue et aux mains larges comme des battoirs, propres à fesser le petit cul de sa jeune épouse et contenir ses deux gros seins lourds.

RoseMarie pétillait, rose de bonheur, accrochée au bras de son époux qui gardait sur elle un œil de propriétaire.

- Imaginez-vous que chez nous il y aura l'eau courante et l'électricité ! souffla la jeune épouse à l'oreille d'Henriette.

La vieille Madame Mercier, de Mercier & Mercier, Modes et Chapeaux, pleura plusieurs

jours la perte de son employée partie à la Préfecture du département.

Mais bientôt, on vit arriver à la boutique, une jeune fille pâle, aux cheveux filasse, aux yeux baissés, maladroite à faire peur et qui ne tarda pas à se faire convoquer au bureau de la patronne courroucée...

Pendant ce temps, le mariage d'Henriette, sans être malheureux, manquait singulièrement de piquant.

Charles restait charmant, enjoué et, en dehors de l'amour, plein de ressources. Avec le retour du printemps, il emmena sa femme canoter sur la Seine, danser et manger des grillades de poisson et boire du vin blanc dans les ginguettes du bord de l'eau. Les jeunes mariés étaient tendres et Henriette se faisant câline, il leur arrivait de s'isoler sur une île. Si les caresses et les baisers empressés de son mari étaient prometteurs, l'acte demeurait toujours trop rapide et sans saveur. Charles poussait un léger gémissement et retombait sur l'herbe aux côtés de son épouse insatisfaite. Souvent, il s'endormait, la laissant rêveuse, attendrie pourtant par la douceur de son visage, le jeu du soleil dans les boucles de ses cheveux, la respiration calme de sa belle poitrine, la virilité de ses mains abandonnées sur son ventre, toute la saine naïveté de son insouciance de petit mari endormi.

Cet homme est le mien, aimait à se répéter Henriette, et je l'aime bien. Mais comment lui apprendre à m'aimer comme il convient ? Suis-je devenue trop exigeante ? N'ai-je pas été changée en monstre bien trop effrayant pour la jolie vie qu'il construit ? J'ai si peur de bouger, de briser notre rêve pour une futilité. Parce que c'est, en fin de compte, bien peu de chose, au regard d'une vie toute entière. Quelques instants de plaisirs, qu'est-ce ? Mon petit Charles mérite tellement d'être heureux. Qu'ai-je besoin de vouloir le changer ?

Elle décida donc de renoncer à la complicité sexuelle avec son mari. Elle voulait l'harmonie dans son couple, même au prix de sa propre frustration. Il fallait une femme honnête à Charles pour qu'il puisse avancer sereinement dans la vie. Il avait besoin de force et de paix. Il avait besoin d'elle. Et elle l'avait choisi pour époux. Et c'était pour la vie.

Alors, elle l'embrassait doucement et lui tenait la main, contente malgré tout. Oui, contente tout de même. Parce que le sexe ne fait pas tout !

Souvent, en canotant, ils passaient devant des maisons du bord de l'eau. Charles contemplait les façades satisfaites sous leur glycine et leur toit de tuile, les jardins, les barrières et leur petite porte de bois donnant sur un ponton auquel s'accrochait, impatient de se libérer, un canot fraîchement repeint.

C'était un rêve inaccessible. Ils n'avaient, tous deux, pas d'autres moyens que de louer leur petit deux-pièces, dans ce petit immeuble de la rue Monlogis, où on promettait pour bientôt le gaz à tous les étages. En mettant de côté, peut-être pouvaient-ils espérer, un jour, acquérir un petit quelque chose à eux, mais certainement pas une demeure des bords de Seine. À cela aussi, il fallait renoncer.

Ainsi, s'écoulait la vie paisible et aigre-douce d'Henriette, épouse de Charles Mercier. Depuis l'orgie de Paris, elle n'avait pas eu d'autre rendez-vous galant, et elle décida que ce serait sans importance. Pour consolation, n'avait-elle pas toujours son gant de soie ? Et au secret de la nuit, auprès de son époux endormi, ne pouvait-elle pas retrouver son fidèle ami Clitoris qu'elle caressait imperceptiblement en se berçant d'adorables histoires impudiques... ?

Pourtant, cette tranquille existence se trouva bousculée.

Un soir, Charles rentra tard. Il semblait bouleversé. Henriette crut qu'un drame était arrivé à l'étude, que maître Loiseau avait licencié son nouvel employé. Non, ce n'était pas ça. Au contraire, maître Loiseau était très satisfait de lui. Il lui avait même dit que s'il en avait eu la possibilité matérielle, Charles aurait pu reprendre des études de droit et devenir notaire. Il en avait les capacités et l'étoffe...

Alors, que s'était-il passé ? À cela, Charles ne put répondre que par des larmes. Il pleura dans les bras de sa femme, toute une partie de la nuit, murmurant sans fin son prénom Henriette et s'agrippant à elle comme un naufrager à sa bouée.

Les jours et les semaines qui suivirent, Charles changea. Il avait, dans le regard, une fièvre nouvelle qui le rendait troublant, à la fois dangereux et attirant. Son corps se modifia aussi, il se redressait plus souvent, bombant le torse, mouvant ses épaules, ses bras, de manière plus déliée, plus sensuelle. Mais quand, il percevait le regard trop insistant d'Henriette, il se courbait soudain, devenait maladroit. Il lui arriva même de briser des objets, lui, d'ordinaire si habile.

Puis, il devint nerveux, pressé, agacé d'un rien, insatisfait de tout. Cet appartement était trop petit ! Il étouffait ici ! Les choses n'allaient pas comme il fallait !

Alors il allait canoter ou pédaler jusqu'à épuisement. Il rentrait trempé de sueur, apaisé apparemment. Mais s'il croisait le regard de sa femme, il s'énervait à nouveau.

Un jour qu'il se croyait seul, Henriette le surprit, frappant sur le mur d'un poing et se caressant la poitrine de l'autre, se cognant la tête. Il répétait : « Je suis un monstre ! Je suis un monstre ! »

Mon Dieu ! Quel crime avait-il pu commettre ? Dans quel piège, dans quel adultère, quelle complicité sordide, avait-il pu se laisser emporter ? Comment peut-on aider un homme qui se noie ?

Quand Henriette s'était manifestée, il s'était enfui en criant. Le soir, il était revenu. Au lit, il avait refusé qu'elle le touche. Cela faisait d'ailleurs des semaines qu'il ne l'avait plus « honorée ». Henriette sentait que le sol se dérobaient sous leurs pieds, qu'ils couraient à la catastrophe. Alors, elle dit :

- Écoute-moi Charles. Il faut que tu saches que quoi que tu aies fait, quoi qu'il t'arrive, je suis ta femme pour la vie. Je ne te jugerai jamais. Je serai toujours à tes côtés pour t'aider à affronter les pires épreuves. Quoi que tu décides, je suis avec toi, Charles. Je suis ton amie. Ta meilleure amie. Tu ne seras jamais un monstre à mes yeux. Jamais ! Tu dois me faire confiance !

Il la regarda intensément, dans la pénombre de la chambre. Il la serra très fort et ne la lâcha pas de toute la nuit.

Au petit matin, il l'entraîna à travers la ville, au pas de course. Ils rejoignirent les berges du fleuve encore voilées de brume et continuèrent sur le chemin de halage.

Trempés et essoufflés, ils s'arrêtèrent enfin devant la barrière d'un jardin fleuri. Charles était resté silencieux tout ce temps-là. Sans parler davantage, il lui désigna la maison en

brique et pierre de taille qu'on apercevait entre les branches d'un saule. Il ouvrit la porte du jardin, et gardant toujours la main d'Henriette dans la sienne, il la conduisit le long de la petite allée bordée de rosiers. Ils traversèrent la végétation où chantait déjà une myriade d'oiseaux, affolant devant eux des essaims de papillons et d'insectes dorés. À gauche, était le verger de pommiers blancs de fleurs, de pruniers et de cerisiers roses, à droite, le potager attendait son jardinier. Devant la maison flanquée d'un bouquet de bouleaux et d'un magnifique tilleul et sa tonnelle, fleurissaient des buissons et des parterres joliment agencés. Une magnifique véranda blanche donnait sur le jardin et, regardait, plus loin, le cours du fleuve.

Charles prit une clé sous un pot de fleur, ouvrit et, sans rien dire, poussa sa femme à l'intérieur de la véranda. Puis, ils pénétrèrent dans la maison. Un vaste corridor distribuait quatre grandes pièces et donnait sur la porte d'entrée, à l'autre bout. Au fond, à gauche, montaient les marches d'un escalier ciré. Charles ouvrit toutes les portes. Cette maison était inhabitée. Des housses recouvraient les meubles et les sièges, la cuisine était vide, le fourneau et la fontaine au-dessus de sa pierre restaient silencieux. À l'étage, le palier donnait sur trois chambres lumineuses et spacieuses. Un petit escalier dérobé menait aux

appartements des domestiques dans les combles.

Charles fit entrer Henriette dans la chambre du milieu. Sa fenêtre donnait sur le devant de la maison, au-dessus d'un perron de pierre. Une belle grille blanche courait devant une haie de buis ombrageant des parterres de rosiers. Henriette contemplait le paysage au-delà de la rue, une clôture de bois, des buissons d'églantine, et plus loin, un ondoie-ment de prairies lumineuses et le vert renaissant des touffes de bosquets.

J'aime ce paysage, se disait-elle, doux comme une femme alanguie. Abandonnée au ciel qui la caresse. Comme une promesse.

Elle sentit son mari venir derrière elle, presque à la toucher. Il parla enfin :

- Veux-tu cette maison, Henriette ?

Cela n'avait aucun sens.

- Elle te plaît, n'est-ce pas ?

- Bien évidemment, elle est magnifique. Là n'est pas la question Charles...

- Avec une petite bonne pour t'aider à l'intérieur et moi pour m'occuper du jardin...

- Je ne doute pas que tu puisses t'occuper d'un tel jardin, mon chéri, et que nos revenus suffisent à payer une domestique, à condition de n'avoir pas d'autres frais. Mais, Charles ! Ils ne nous permettront jamais d'acheter une telle merveille ! Même pas la cabane du jardin ! Serais-tu devenu fou ?

- On me la donne...

- Que veux-tu dire ?

Henriette se retourna vivement vers son mari. Il s'était reculé et s'affaissait sur lui-même.

- On me la donne, si j'accepte... quelque chose...

Il recula encore et s'assit sur le lit recouvert d'un drap un peu gris. Il la regarda enfin, mais son regard était celui d'un damné. Quand il ouvrit la bouche, il hurla presque.

- Mais je ne peux pas, Henriette ! Je ne peux pas te demander ça ! C'est impossible ! Impossible !

Elle l'avait rejoint. Agrippé à sa jupe, il pleurerait dans son ventre.

- Henriette ! Henriette ! Je ne peux pas ! On ne peut pas me demander ça. Le reste, oui. Tout le reste ! Mais pas ça !

- Le reste ?

- Ne m'écoute pas, Henriette ! Ne m'écoute pas !

- Dis-moi ce que c'est.

- Oh ! Je ne pourrais jamais. Jamais je ne pourrais te dire une chose pareille.

- Est-ce criminel ?

- Non.

- Illégal ?

- Non. Non.

- Est-ce que cela peut nuire à quelqu'un ?

- À personne Henriette ! Mais à toi si. À toi oui !

- Rien ne peut me nuire, Charles, si cela vient de toi.

- Oh ! Mon amour ! Ma petite femme. Quel époux suis-je si, au lieu de te protéger, je te mène au danger ?

- Est-ce que cela peut me tuer ?

- Non.

- Me blesser ?

- Non plus.

- Alors, Charles ?

- C'est ton honneur !

- Mon honneur n'intéresse que toi. Quelqu'un d'autre saura-t-il ?

- Personne que celui qui me propose ce... Ce marchandage. Ce pacte...

- Avec le diable ?

- Oui, Henriette. C'est cela ! C'est le Diable ! Oh ! Sauve-moi, ma chérie, sauve-moi de lui !

Il la regardait maintenant accroché à elle comme un possédé.

- Calme-toi, lui dit-elle en lui prenant le visage dans les mains. Cette maison, tu en rêves depuis toujours n'est-ce pas ?

- Tu as senti cette odeur, dans tout le jardin ?

- Oui, Charles.

- C'est l'odeur du fleuve.

- Le limon de la Seine et l'odeur épaisse des herbes qu'elle caresse.

- Tais-toi !

- J'ai aperçu un ponton.

- Deux canots dans la remise...

- Que tu pourrais peindre en jaune et en bleu.

- Non, non ! Je suis odieux. Ne me regarde plus.

- Charles, n'oublie pas ce que je t'ai dit hier. Où que tu ailles, je te suivrai. Tu le sais.

- Mais je ne vais pas là où il faut.

- Tu vas là où ton instinct te guide. J'ai confiance en ton instinct, Charles.

- Tu es la plus délicieuse des épouses et je suis le plus indigne des époux.

- Je te prends tel que tu es. Prends-moi telle que je suis. Ce que tu veux, je le veux aussi. Si ce que je dois faire, ne nuit à personne, ne déshonore personne d'autre que moi dans le plus grand secret, si je ne risque pas ma vie, si tu es avec moi, Charles, si tu en as envie, je veux le faire. Je ne veux plus que tu souffres et que tu te comportes comme un fou. Tu es à la torture depuis des jours et je suis en train de te perdre. Il faut que cela cesse. Commande-moi, et j'obéirai. Et je te jure que jamais je ne te reprocherai quoi que ce soit.

- Qui es-tu, Henriette ?

- Je suis ta femme.

Les yeux affolés de Charles la dévisagèrent longuement.

- J'ai si peur, finit-il par dire.

Elle s'assit à côté de lui et lui caressa la joue et les cheveux.

- Charles, embrasse-moi.

Il l'embrassa. Ce fut un baiser violent où plus un ne respire, où tous se dévorent, où tout se mêle, lèvres, dents, langues, salives, où tout fait mal, mais où tout enivre. Charles gémissait et Henriette surprise par cette nouvelle ardeur gémit avec lui. Il la coucha sur le lit inconnu, fourragea dans ses habits, dénudant une épaule, un sein, qu'il mangea comme un affamé, un mendiant perdu, pleurant d'angoisse ou de plaisir, ou des deux. Il lui avait soulevé les jupes, lui palpait douloureusement les cuisses, massant ses fesses qu'il semblait découvrir pour la première fois. Sans hésitation, il se déboutonna et se coucha sur elle. Il la pénétra. Son sexe n'avait jamais été aussi dur, aussi sûr. Il allait et venait en elle, à grands mouvements du bassin, sortant et revenant profondément, et poussait de furieux grognements. C'était tellement surprenant, il y avait tant de passion, qu'Henriette commença à perdre le contrôle d'elle-même. Était-ce son mari, cet amant fougueux ? Était-ce de lui, ce désir qui emportait le sien ? Il criait son nom maintenant, la bouche dans ses cheveux défaits. Il pleurait. Il pleurait et jouissait. Quand il éjacula, il rugit. Henriette ne jouit pas, mais elle avait senti en elle, un appel nouveau, un réveil de sa chair répondant à celui de son époux.

Oh ! Charles, est-ce bien toi ?

Il était resté sur elle. Les yeux clos, il se laissa embrasser. Elle lécha ses larmes, doucement, comme une mère apaise son enfant.

- Dis-moi, Charles, ce que je dois faire.

- Il faudra venir avec moi dimanche. Je ne peux pas t'en dire davantage maintenant.

- Dimanche. Je serai avec toi et je te suivrai. N'aies plus peur, maintenant. Rentrons et allons travailler.

Henriette attendit le dimanche avec impatience. Charles semblait, au contraire, très angoissé, voulant sans cesse annuler leur accord, mais se laissant fléchir par la détermination de sa femme. Ce qu'il ignorait, c'est que son épouse était capable du pire et que ce qu'il prenait pour un dévouement sans borne était, en fait, une indécente curiosité.

Retour au Pavillon de chasse

Le dimanche matin, ils se rendirent devant le parvis de Saint-Laurent. Mais au lieu de conduire sa femme à l'église, Charles lui désigna un fiacre garé en contrebas. Henriette le reconnut aussitôt : même cheval, même cocher : le géant Edgar!

C'était donc cela ! Si le Baron n'avait pas donné de nouvelles, tout ce temps, il n'en avait pas pour autant oublié Henriette... Qu'avait-il encore manigancé ? La jeune femme était bien plus excitée, mais aussi bien plus rassurée qu'auparavant, quoi qu'elle en ait dit.

Charles la fit monter, comme clandestinement, dans la voiture et s'installa en face d'elle. Ils étaient seuls. Dès qu'ils furent assis, le cocher fit claquer son fouet. Charles, tremblait un peu, penché en avant, les coudes sur les genoux, il tenait sa tête dans ses mains et n'osait plus regarder sa femme. Henriette souleva les rideaux et regarda défiler les rues de la ville. On sortit rapidement des faubourgs, on longea la Seine, puis on prit par les bois. Elle sut très vite où on se rendait. Elle osa poser une question à son mari, qui respirait maintenant péniblement.

- Connais-tu l'endroit où nous allons ?

- J'y suis allé une ou deux fois.

- !!!?

Henriette garda le silence, éberluée. Charles ! Son Charles ! Au pavillon de chasse du Baron ! Que signifiait... ?

Mais ils entraient déjà sous la ramure des grands arbres. Il flottait dans l'air un parfum frais de printemps, les branches étaient couvertes d'un duvet vert tendre qui donnait à la lumière une couleur presque fluorescente. Les oiseaux faisaient un beau ramage.

J'aime cette forêt, se dit Henriette. J'aime son automne et j'aime son printemps.

Edgar stoppa son cheval et vint ouvrir la portière. Monsieur le Baron, très élégant, attendait devant la porte du pavillon de chasse. Il s'avança à la rencontre du jeune couple. Charles hésita, voulant retenir son épouse, mais Henriette continua sa marche. Le Baron s'inclina et comme s'il ne l'avait jamais vue, lui dit en lui baisant la main :

- Madame Charles Mercier, je suppose. Je suis enchanté, Madame.

- Moi de même, Monsieur, répondit-elle, jouant le même jeu et faisant une légère génuflexion.

- Votre épouse est bien plus charmante que je ne croyais, reprit le Baron, s'adressant à Charles, qui refusa de lui serrer la main.

Nullement offusqué, le Baron sourit et les invita :

- Je vous en prie, Madame, Monsieur, entrez.

Ils entrèrent.

La décoration était changée. Rien ne rappelait l'Orient, tout, au contraire, évoquait la chasse occidentale : têtes de cerfs et de chevreuils aux murs, tapis de peau d'ours brun et de loup gris, meubles rustiques, gros chandeliers, tentures lourdes, tapisseries moyen-âgeuses évoquant scènes de chasse à courre ou à l'épervier. Par contre, au fond à droite le même grand miroir, et à gauche, la même petite estrade et son siège surélevé. Le Baron y prit place, laissant le couple debout au centre de la pièce où s'amoncelaient matelas et coussins de velours rouge et vert ou de fourrure.

De sa place dominante, le « Maître » prit la parole. Sa voix était forte et chaude :

- Si vous êtes ici, Madame et Monsieur, c'est que vous avez consenti aux termes du contrat que Monsieur Mercier a bien voulu négocier avec moi. Vous pouvez encore changer d'avis et vous en retourner maintenant...

À ce moment, Henriette sentit que Charles allait se rétracter, elle lui prit la main et s'exprima avant lui :

- Monsieur, mon mari ne sera pas parjure. Nous sommes prêts, tous deux, à honorer ce contrat, quel qu'il soit.

- Vous avez là, une épouse qui n'a pas froid aux yeux, cher Monsieur.

Charles avait gardé la tête baissée et ne répondit pas. Henriette lui serra plus fortement la main. Le Baron reprit :

- Les termes de l'accord sont les suivants : vous m'obéissez en tout, ici et maintenant, et vous serez propriétaires, demain, de cette maison au bord de l'eau, dont vous jouirez entièrement et sans restriction jusqu'à la fin de vos jours, et que vous léguerez à votre descendance. À chacun de mes ordres, au moindre refus de votre part, que cela vienne de vous Madame, ou de votre mari, le contrat devient caduc. Est-ce clair ?

- Tout à fait clair, Monsieur, répondit Henriette qui n'avait pas lâché la main du pauvre Charles, et qui s'amusait follement, sans en laisser rien paraître.

- C'est parfait ! Alors commençons. Tout d'abord, Monsieur Mercier, je vous demanderais de bien vouloir tirer les rideaux et allumer les candélabres et le brûleur d'encens.

Charles s'exécuta et revint rapidement auprès de son épouse qui attendait sagement.

- Maintenant allongez votre femme. Le plus confortablement possible, Monsieur !

Charles regarda longuement Henriette dans les yeux. Les lumières des bougies se reflétaient dans leurs pupilles. Une odeur de musc et de benjoin s'enroulait autour d'eux. La présence animale des fourrures et des trophées de chasse donnait à l'atmosphère une chaleur fauve et troublante.

Henriette perçut toute la détresse et la fièvre de son mari. Elle lui sourit pour l'encourager. Il la coucha donc.

- Pardonne-moi, murmura-t-il en lui posant délicatement la tête sur les coussins.

Pour le rassurer, elle l'embrassa.

- Déshabillez-là, ordonna le Baron.

Charles ferma les yeux et inspira abondamment, puis commença à déboutonner sa femme. Elle l'aida comme elle put. Les mains du jeune homme tremblaient, il avait des larmes dans les yeux. Elle lui caressait le visage et l'embrassait souvent. Quand elle fut nue, la voix reprit :

- Charles, je veux que vous caressiez votre femme. Sur tout le corps, mon ami. Non ! Pas comme cela. De beaux gestes lents. Imaginez-vous que sa chair soit de l'argile, que vous façonniez son beau corps à force de longues caresses, vos mains enduites de barbotine. Voilà ! Voyez comme son corps se détend. Elle est le chat, vous êtes son maître. Doucement Charles. Nourrissez vos mains de la chaleur, de la douceur de sa peau. Elle est à vous, Charles. Toute la vie est en elle. Elle vous éclaire. C'est bien ! Voyez comme elle s'offre à vous.

Sous le regard de son mentor et les doigts de plus en plus agiles de son mari, Henriette s'épanouissait. Elle avait fermé les yeux pour mieux ressentir la douceur et la chaleur des caresses. Elle frissonnait sous le contact. Ja-

mais Charles ne l'avait touchée ainsi, avec tant d'impudeur et de conviction. Quand elle ouvrit les yeux, elle le découvrit : il était comme hypnotisé par ce qu'il faisait, fasciné par un désir nouveau. Ce Charles-là lui plut infiniment. Elle s'étendit plus encore, lui offrant sa bouche, ses seins, son ventre, ouvrant ses jambes à ses caresses plus osées. C'était si bon, ils étaient si proches l'un de l'autre à cet instant qu'Henriette en oublia presque le Baron.

- Embrassez-la, dit alors ce dernier, comme pour se rappeler à elle. Embrassez sa bouche. Longtemps. Buvez. Oui, Charles, mangez-la. À en oublier le reste du monde. Plus doucement maintenant. Donnez-lui envie d'un autre baiser. Que sa bouche vous appelle. Du bout des lèvres. Faites-vous promesse. Effleurez son visage, ses oreilles, son cou. Qu'elle gémissse, qu'elle vous réclame. Revenez à sa bouche, ouvrez-la de vos lèvres d'homme qui savent. Lèche sa langue. Surprenez-la dans son sommeil. Oui, Charles. Entendez comme elle gémit. Son souffle est à vous. Son souffle et son désir de vous. C'est bien, mon garçon. Maintenant je veux que vous léchiez et suciez sa peau, celle de son menton, de son cou, de ses épaules, de ses bras. Plus lentement, Charles. Ne soyez pas brouillon. Prenez votre temps. Goûtez-là. Faites-lui savoir qu'elle est votre proie, livrée à vous parcelle après parcelle. Ses seins maintenant, Charles. Soyez délicat, mais

ferme. Cette nourriture est la vôtre. À pleine bouche. Oui, vous avez compris.

Oh ! Oui ! Il avait compris. Oh ! Charles ! Mon homme, mon enfant, mon maître. Mange-moi et donne-moi la vie. Je suis le pain. La chair donnée pour toi, pour la multitude. Mon corps du Christ. Je suis l'eucharistie. Et ta bouche est divine. Oh ! Charles quelle communion ! Maintenant, je t'en prie, viens boire le vin de ma coupe.

Comme si le Baron savait, c'est lui qui le dit :

- Charles, venez embrassez les genoux de votre Belle. Remontez maintenant entre ses cuisses. Lentement Charles, qu'elle s'exaspère. Encore ! Remontez encore. Doucement ! Ecoutez comme elle respire. Comme elle espère. Léchez les aines. Doux ! Doux, Charles, comme une bête douce vient fouir sa tête dans le duvet de sa mère. Maintenant, faites une pose, Charles. Arrêtez-vous, mon garçon. Je veux que vous regardiez le sexe de votre femme. Je suis certain que vous ne l'avez jamais vraiment regardé. Ne soyez pas gêné mon ami, je n'irai pas voir. C'est vous que je veux voir la regarder. Prenez votre temps. Si vous avez besoin de lumière, prenez un chandelier. Attention à la cire ! Ne la brûlez pas. Nous ne sommes pas chez Sade ! Que Diable !

Henriette se pliait totalement à ce jeu. Elle avait ouvert en grand ses cuisses, que son époux puisse jouir de la vue. C'était d'une indécence excessive, exquise à souhait. Oui !

Qu'il la voie ! Qu'il sache enfin qui était la femme qu'il avait prise. Qu'elle soit toute à lui, définitivement.

Charles ressemblait à une marionnette à qui on est en train d'insuffler la vie. De jouet manipulé, il devenait conscience. Henriette aussi le regardait la regarder. Elle avait l'impression que le Baron et elle étaient les deux maîtres observant les progrès de leur élève. Mais elle se sentait troublée, plus qu'elle ne l'aurait cru, non pas à cause de la situation scandaleuse dans laquelle elle se trouvait, observée par ces deux hommes, mais parce que Charles était justement son mari. Son regard sur elle était plus brûlant qu'aucun autre. Parce qu'elle était à lui, le don qu'elle faisait de son intimité était bien plus total. Elle mouillait. Son sexe devait luire sous la flamme tremblotante.

Charles était captivé. Il respirait avec difficulté. Il ne pouvait plus détacher son regard. Henriette sentit les lèvres de son sexe s'ouvrir. Son mari devait maintenant avoir une vue sur l'entrée de son vagin. Elle ne put réprimer un spasme. Charles n'en perdit pas une miette. Il semblait à Henriette que son con parlait à son époux. Ils paraissaient s'être compris tous deux.

- Posez cette chandelle, Charles. Et venez goûter à votre femme.

Manifestement, le jeune homme n'attendait que cela.

- Sans précipitation. Ne fanez pas la fleur. Goûtez chaque pétale, tendrement, entre vos lèvres. Léchez la fleur, léchez son cœur. Mettez la langue où bon vous semble, mais en douceur. Voyez comme elle s'ouvre. Maintenant Charles, écoutez-moi bien. Je veux que vous honoriez comme il se doit le « Dieu des Bijoux » comme le nommait Verlaine. Il l'appelait aussi le « Rubis qui rit » ou le « Clitoris boule-de-gomme ». Vous avez vu tout à l'heure, cette petite excroissance au sommet de la vulve. Toutes les femmes en ont une, la vôtre ne doit pas faire exception, je présume. Cette petite merveille sait faire chanter les femmes. Elle est plus puissante que votre pine, plus délicate, plus subtile, mais bien plus sensible. C'est l'origine des tempêtes, des cataclysmes et des tremblements de terre, du chant des sirènes, de la pluie des déserts, des neiges éternelles du Kilimandjaro et de l'Annapurna, le maître des volcans d'Islande. Il est votre Dieu, vous devez être son esclave, son prêtre, son plus fidèle dévot. Prenez-le entre vos lèvres, doucement, espèce de petit ignorant, petit imbécile de mari, triple buse, cocu potentiel ! Maintenant ténez cette petite boule de chair, ce téton de déesse, ce vit minuscule. Et faites chanter votre femme, sacré bougre d'âne !

Charles était d'une grande délicatesse, soit par timidité, soit parce qu'il était trop impressionné, mais le résultat était délicieux. Pour

l'encourager, Henriette redoublait sa plainte. Bouche ouverte, elle expirait sa chanson douce, caressant les cheveux de son mari, roulant ses doigts dans les boucles soyeuses, jouissant de lui comme d'un présent précieux, un don charmant que lui offrait son merveilleux amant.

D'ailleurs, elle se tourna vers lui. Le Baron lui souriait, complice. Il lui envoya un baiser en soufflant sur ses doigts, elle le rattrapa discrètement au creux de sa main qu'elle embrassa et avec laquelle elle caressa doucement ses seins. Elle lui sourit encore. Il lui rendit un clin d'œil.

Alors, elle contempla à nouveau son mari occupé à faire rouler, entre ses lèvres et sa langue, le clitoris gonflé de son épouse. Il était de plus en plus expert. À l'écoute de toutes ses réactions, du rythme de sa respiration, des spasmes de son périnée. Il avait prit ses fesses dans ses mains et semblait boire en elle comme un pèlerin à la source. Il était doux, il était beau, pailleté d'or, nouveau, des larmes au bord des cils. Adam au pays d'Eden. Il était le fils qu'elle aurait eu avec le Baron. Il était leur créature. Le plus bel enfant. Mais il devenait l'homme qu'il lui avait donné. Son mari pour la vie. Merci ! Merci ! Ô divin Baron ! Merci, Ami puissant !

Le plaisir monta en elle comme une vague irrépressible. Elle se cabra et cria. Et Charles la regarda, stupéfié par ce qu'il venait de faire. Il

ne l'avait jamais vu jouir. Il devait se sentir comme l'enfant qui joue aux allumettes et regarde le feu embrasé les rideaux. Mais il était aussi le maître et il prit l'initiative de venir l'embrasser sur la bouche pour recueillir le dernier souffle de sa jouissance.

- Oh ! Charles ! Mon bien-aimé ! murmura-t-elle à son oreille.

- Je t'aime, lui répondit-il.

Mais le Baron était encore le chef d'orchestre. Il ne leur laissa qu'un court moment de répit.

- Charles, dévêtez-vous à votre tour. Venez-lui en aide, Madame, il a une fâcheuse tendance à s'embrouiller... Mais vous bandez, mon cher, comme un taurillon de Camargue. Je veux que vous acheviez votre besogne, bel étalon. Non, pas ainsi. Vous les maris, vous avez la déplorable habitude de pratiquer exclusivement la position du missionnaire. Triste et pathétique manie de notaire. Vous n'êtes encore que clerc, mon petit, alors soyez plus hardi. En levrette. Dieu nous bénisse ! Ce garçon manque vraiment d'imagination. Madame, aidez ce stupide animal ! Retournez-vous et mettez-vous à quatre pattes. Voilà qui est mieux ! Et maintenant jeune jouvenceau, dirigez votre queue là où il faut. Fourrez-la au coin de votre légitime. Allez garnement et jusques aux couilles, proprement.

Henriette poussa un cri de surprise ravie.

- Mais non ! Imbécile ! Vous ne lui avez pas fait mal. Vous avez fait votre travail de mari. Un mari s'il ne fait pas crier sa femme est un jean-foutre et un cocu cornu ! Tenez-la fermement par le moelleux des fesses, voilà ! Et faites-là aller et venir autour de votre pine. Écoutez comme elle chante encore. Ne faites pas l'étonné, comme ça. Vous m'agacez ! À la bonne heure ! Voyez comme cela vous plaît. C'est tout de même plus agréable que vos petites gesticulations ridicules entre les cuisses froides de votre pauvre endormie. Sentez comme elle brûle. Comme son sexe vous aspire, vous tâte, vous enserre et vous relâche. Oui, Charles. Trouvez le rythme. Lentement d'abord. C'est bien ! Accélérez un peu, maintenant. Secouez-là ! Plus vivement. Encore ! Encore un peu ! Stop ! Ralentissez ! Voilà ! Entendez comme son chant devient plus puissant. Doucement Charles. Charles ! Attention ! Sale petit butor ! N'allez pas jouir avant elle ! Si vous éjaculez avant qu'elle ait eu son orgasme, j'annule notre contrat ! Laissez-là venir. Attendez-la, aussi longtemps qu'il faudra. Concentrez-vous, comme je vous ai appris à le faire.

- Appris à le faire ?

Le plaisir qu'Henriette sentait fortifier en elle, s'affaiblit soudain.

Appris à le faire ? Que diantre a bien pu faire « mon » Baron à « mon » pauvre mari ?

- Et pour corser l'épreuve, reprit le « Maître », mon petit Charlie, nous allons faire entrer le cocher !

- Oh ! Non ! Pas Edgar ! s'écria Charles.

Pas Edgar ?!

Charles connaît Edgar !

Charles et Edgar !

Cette fois, Henriette était complètement déconcentrée. Et d'ailleurs, dans son vagin, le phallus de Charles perdait aussi de sa superbe. Il s'amollissait dangereusement.

- Serait-ce un refus ? Charles ! Répondez-moi ! Est-ce un refus ? demanda le Baron d'une voix autoritaire.

- Ce n'est pas un refus, parvint à articuler Henriette, la bouche envahie de cheveux. Dis-le lui, Charles.

La voix étouffée d'Henriette s'était faite suppliante.

- Dis-lui que tu acceptes. Je t'en prie. Pas maintenant. Pas après tout ça, Charles...

- Ce... n'est pas... un refus, finit par dire Charles.

Il semblait avoir abdiqué toute volonté. Soumis. Agrippé aux hanches de sa femme. Courbé sur elle. Pleurant peut-être. Il ne bandait plus, mais son sexe restait lové dans celui de sa femme, petit mammifère terré dans son terrier, tremblant de peur à l'approche du chasseur. Henriette retenait son souffle.

Le géant entra.

Sans aucune hésitation, il vint se placer derrière Charles. Henriette perçut une secousse. Puis elle sentit son mari se raidir, enfoncer plus fortement ses doigts dans sa chair, se coucher davantage sur elle. Il semblait suffoquer derrière elle. Enfin, il libéra son cri. Un long râle d'agonisant. Il appuyait de tout son poids sur le corps de sa femme. Elle n'en croyait ni ses oreilles, ni le reste de ses sens. Cette situation était par trop extraordinaire ! Inimaginable ! Charles, son petit Charles, si innocent, si ingénu, était en train de se faire sodomiser par ce monstre d'Edgar !

Charles était maintenant secoué, incapable de retenir ses cris. Il bramait comme un cerf, ne sachant plus à quel endroit du corps d'Henriette se retenir.

Enfin, elle sentit le sexe de son mari durcir à nouveau, grandir en elle, se déployer comme jamais il n'avait su le faire. Aussitôt, dans le creux de son ventre, les chairs réagirent. Répondant instantanément à chaque mouvement du gland ardent qui fouillait en elle.

- Trouvez le rythme tous trois, disait le « Maître ». Edgar, ayez plus d'égards. Il y a une Dame dans cette histoire, ne l'oubliez pas. Soyez plus généreux. Donnez aux deux à la fois. Plus de souplesse pour ces tout petits. Voilà ! C'est cela ! Avec douceur, sans brusquerie. C'est parfait, mes amis. Quelle chorale !

C'était, en effet, un véritable tumulte. Charles répondait aux coups de reins du géant par un long hurlement qui changeait chaque fois de tonalité, parfois grave à faire trembler, d'autres fois aigu comme l'appel d'une fille. Derrière lui, résonnaient les sourds grognements du cocher. Et de la gorge d'Henriette venait une douce rumeur, une berceuse envoûtante.

La jeune femme ne savait plus d'où lui venait ce plaisir immense qui l'envahissait. Était-ce de sentir le corps trempé de son mari, moite et collant contre le sien ? De reconnaître plus subtilement à chaque poussée, le sexe de son homme venu froter ses muqueuses éblouies ? De savoir que son « Maître » était cause de tout ceci ? Ou bien, plus encore, d'entendre Charles rugir de plaisir ?

Les cris de son mari avaient sur elle un effet incroyable. Elle aurait voulu que jamais ils ne s'arrêtent. Elle voulait se glisser, s'enrouler dans ses cris. Prendre naissance dans cette clameur orgasmique. S'y noyer, s'y oublier, et naître et mourir et revenir. N'exister que par elle. La voix de Charles ! Cette voix nouvelle. Indécente. Impudique. Dominée par une jouissance affranchie de toute contrainte, de toute pensée, de toute maîtrise. C'était avec cette voix qu'Henriette voulait vivre. Qu'il crie et soupire et supplie et appelle ! Qu'il lui dise sa peine et son plaisir ! Qu'il soit nu ! Purifié dans

son cri primitif et qu'il l'emmenne, loin, aussi loin qu'il soit possible à un être humain.

Charles ! Charles, je t'aime ! Je t'aime ! Je t'aime !

Cette chanson roulait et tournait dans le cœur, la tête, l'âme toute entière d'Henriette. Je t'aime !

- Charles ! hurla le Baron, par-dessus la clameur. Caressez le clitoris de votre femme ! Vite, Charles ! Maintenant !

Oh ! Il n'en était plus besoin. Le feu était parti ! Déjà la flamme était immense ! Déjà la jouissance, plus haute qu'Henriette, allait au-delà d'elle-même. Parce qu'il y avait tout son amour vivant enroulé autour, comme le drap enflammé entoure la torche vive.

Un amour grand comme la terre sous les arbres centenaires, puissant comme leurs racines, céleste comme leurs cimes.

Un plaisir où se mêle l'amour est la plus parfaite félicité.

- Oui ! Oui ! Oui ! criait Henriette, dans son corps incendié.

Et son vagin s'anima de spasmes violents.

- Maintenant, oui Charles, vous pouvez jouir en elle, commanda le Baron.

Charles libéra sa semence si longtemps retenue. Henriette la sentit jaillir en elle. Elle sentit les spasmes du sexe de son mari répondant aux siens. Il y eut encore une étincelle au fond d'elle. Elle ne sentait plus que ce coin d'elle-même. Elle était devenue sourde,

aveugle et muette. Tout son corps tournait autour de ce point où elle et son mari venaient de se rencontrer pour la première fois. L'univers entier devait tourner autour d'elle. Le pavillon, les grands arbres autour, le ciel au-dessus, le cocher, le cheval et son fiacre, le Baron veillant sur elle comme une figure tutélaire, déployant sa cape comme le ciel étend ses nuages et fait souffler le vent, Charles couché sur elle maintenant, soufflant dans ses cheveux et murmurant son prénom. Tous tournaient autour d'elle. Et elle désira dormir.

Mais elle se réveilla pour se retourner et tenir dans ses bras ce nouvel époux qu'on venait de lui donner, ce grand amour révélé.

- Charles, dit-elle. Charles, je t'aime. Je t'aime, mon amour. Comme jamais je n'aurais cru pouvoir t'aimer un jour.

- Henriette, pardon. Pardon, je ne savais pas. Pardonne-moi.

- Nous ne nous quitterons jamais. Je suis à toi, pour toujours.

- Je serai ton serviteur.

- Tu seras mon amant, mon seigneur, mon maître et mon ami.

Ils se contemplaient, se caressant visages et cheveux, éblouis tous deux. Ils entendirent à peine le Baron dire :

- Venez Edgar ! Laissons ces petits dormir. Je crois qu'aujourd'hui, nous avons bien travaillé. Nous leur porterons, tout à l'heure, de quoi boire et manger.

Le récit de Charles ou « l'école des maris »

Le lendemain, Henriette et son mari étaient convoqués chez un notaire de Paris. Maître Lévy, rue des Rosiers, Paris 4^{ème}, leur fit signer un acte de donation dont ils étaient les bénéficiaires, à parts égales. Le donateur restait anonyme.

Le jeune couple se trouva donc propriétaire légitime d'une maison de maître, avec jardins et dépendances, touchant aux rives du fleuve, sise au lieu dit « Beau Soleil », à Bernière près Nogent-sur-Seine.

Pour éviter les commérages, le « vieil oncle mourant » de Paris était maintenant sensé, après son décès, avoir légué à sa petite nièce ce bien nouvellement et secrètement acquis. Pour ses parents, Henriette inventerait autre chose. Une affaire notariale quelconque, complexe et plausible...

Dans le train du retour, Henriette fit promettre à son mari de tout lui raconter. Il ne fallait en aucun cas qu'elle ignore quoi que ce soit.

- Tu dois tout me dire, Charles. Il faut que nous entrions dans cette maison, unis l'un à l'autre, plus fort que jamais.

Charles promit. Puis il se carra au fond de sa banquette, silencieux. Il devait chercher, le pauvre chéri, comment tourner son récit sans trop heurter son épouse.

- Je peux tout entendre, maintenant, mon Amour. Après tout ce que nous venons de vivre, argua-t-elle.

Charles eut un sourire emprunté et retomba dans son silence gêné.

Henriette en profita pour raviver ses propres souvenirs. Ceux qu'elle ne partagerait peut-être jamais avec son mari. Qu'elle garderait toujours, comme datant d'avant leur naissance à tous deux. Qu'elle enfouirait dans la mémoire de son corps qu'elle scellerait pour le restant de ses jours, pour que vive son nouvel amour.

Cependant, un dernier souvenir la hantait douloureusement : la scène des adieux, la veille, sous l'émeraude des arbres, devant le pavillon de chasse, juste avant qu'elle ne rejoigne son mari au fiacre.

Charles l'attendait alors pour monter avec elle et ne pouvait entendre ce qui se disait. Le Baron, après son baisemain, avait retenu la main d'Henriette.

- Je vais vous regretter, Madame.

- Nous ne nous reverrons plus, Monsieur ?

- Il n'y aurait plus de raison à cela. Vous volerez de vos propres ailes maintenant. Et je vous ai donné pour en jouir, un bien joli compagnon de vol.

- Soit, Monsieur. Mais permettez que je sollicite auprès de vous, une dernière faveur.

- Je suis votre serviteur.

- Accordez-moi un dernier rendez-vous.

- Comme il vous plaira.

- Je veux en être la maîtresse. J'en fixe la date et le lieu. Et j'aurai toutes les initiatives.

- Dites, on vous obéira.

- Le premier mercredi du mois prochain. Je serai seule à la boutique. Je vous y attendrai pour trois heures, après midi.

- J'y serai. Mes hommages, Madame.

Il s'était incliné encore et l'avait laissée partir.

Dans le fiacre, elle était restée blottie dans les bras de Charles tout au long de la route, bercée par les cahots du chemin, avec au cœur, une étrange envie de pleurer.

De bonheur ou de désarroi ?

Elle n'aurait su dire. Elle se sentait terriblement seule. Lâchée dans le vide. Elle savait qu'il s'agissait maintenant pour elle d'assumer sa propre liberté et de devenir maîtresse de sa propre vie. Elle éprouvait à la fois cette fierté et cette angoisse qui étirent le petit enfant lâché des bras de sa mère et qui doit faire ses premiers pas. Le Baron l'avait choisie, mise au monde, donnée à elle-même, lui avait donné un mari qui serait son amant, et maintenant il l'avait laissée partir... Cela faisait à peine un an que ce bel inconnu était entré dans la boutique de Madame Mercier, de Mercier & Mer-

cier, Modes et Chapeaux. Il avait fait dans le ciel sa course comme un astre sa révolution.

A-t-on le droit de faire cela aux gens ?

A-t-on le droit de les abandonner après les avoir si bien apprivoisés ?

Sans doute. Puisque c'était ainsi. Qu'il le fallait.

Qu'il le fallait pour elle.

Parce qu'il l'avait éveillée. Qu'il l'avait élue entre mille... avec quelques autres, sans doute... et d'autres qui viendraient encore, sûrement...

Et s'il l'avait aimée d'amour ?

...

Non, on ne posait pas de telles questions !

Charles était l'amour. Charles était la vie qu'il fallait accomplir.

Alors, chut ! Tais-toi ma peine ! Tu reverras ton « Inconnu » une fois encore et tu le laisseras partir, comme il se doit. Tu dois le laisser partir ! Et prendre ta place, ici, maintenant, au centre de toi. Je suis à Charles et Charles est à moi. Il me fera des enfants. Et nous serons vieux et laids un jour. Et ce jour-là, nous ne ferons plus l'amour. Et nous mourrons parce que nous nous serons trop aimés. Alors, Adieu mon Inconnu. Mon Maître. Mon Seigneur. Mon cher Baron... Adieu mon enfance. Je suis femme, à partir de ce jour. Et la femme d'un seul homme.

Il fallut beaucoup de temps à Charles, avant de faire son récit.

Il le fit enfin, un matin qu'ils étaient venus en canot jusqu'à la maison du bord de l'eau. Quelques jours avant leur emménagement. Ils avaient fait l'amour doucement sur le grand lit de la chambre du milieu et maintenant serrés l'un contre l'autre, ils écoutaient les martinets crier dans le cadre bleu de la fenêtre ouverte.

Charles parla avec hésitation d'abord, puis il s'enhardit, et lui conta enfin l'aventure qui l'avait mené jusqu'à elle :

- Il est arrivé un matin. Il a demandé à voir Maître Loiseau. Il voulait acquérir une maison dans la région et souhaitait connaître les propriétés que nous avons en vente à l'étude. Il voulait visiter. Il avait un fiacre et pouvait conduire le jeune clerc qu'on mettrait à sa disposition. Quand Maître Loiseau nous a présentés, il m'a choisi aussitôt. Tu comprends, je ne pouvais pas me douter.

- Te douter de quoi ?

- De ce qui arriverait.

- Que s'est-il passé ?

- Au début tout se passait normalement. J'avais les clés des trois ou quatre maisons à visiter. Nous en avons visitées deux. Il était très aimable, très intéressé. Il semblait très riche, parlait de rénovations, d'aménagements. Il me posait des questions. D'abord, elles ne concernaient que les ventes, et petit à

petit elles devenaient personnelles. Mon métier, mes ambitions, mes loisirs, ma vie. Marié ? Heureux ? Il avait un regard si intense, si... comment te dire ?

- Hypnotisant ?

- Oui, c'est tout à fait cela. J'étais pris dans son regard. Je me suis mis à parler, parler. Le canotage, la Seine, la lumière. Et l'odeur. Pas la même au milieu du fleuve que sur les bords. Tu sais ? Quand tu es au milieu, comme sur le dos d'un gros poisson d'eau douce. Une baignoire d'eau épaisse et lisse qui te porte et t'entraîne, et qui sent les graviers, la mousse et les grosses pierres. Que tu sens la force de l'eau et que tu lui résistes. Que tu pénètres la chair de l'eau, que tu la blesses et qu'elle te répond par un grand coup dans la rame, qu'elle fait comme une caresse mais avec de la menace. Tu vois ? C'est comme un corps, mais tu ne sais pas si c'est doux ou si c'est trop puissant pour toi. C'est amusant. C'est peut-être une femme et elle t'aime, ou c'est peut-être un homme qui t'aime aussi mais qui va te prendre et te serrer trop fort, t'écraser et que tu aimes aussi.

- Charles, tu lui as dit tout cela ?

- Ou pire ! J'étais envoûté, je te dis.

- Et alors ?

- Alors, il a voulu voir les bords de Seine. Il a dit que nous pouvions louer un canot. J'ai dit quand même... Maître Loiseau... Il a répondu c'est moi le client. Nous sommes montés dans

le canot, j'ai pris les rames et lui, il m'a laissé ramer. Il m'a regardé tout ce temps. Au début, je n'ai guère voulu penser, mais après j'ai commencé à me sentir gêné. Son regard m'aspirait et en même temps c'était très doux. Je ne sais pas expliquer.

- Je comprends.

- Soudain, j'ai pensé : il faut rentrer ! J'ai remonté le courant à toute vitesse et nous sommes revenus au ponton des locations. J'avais senti un danger de je ne sais quoi. Pourtant, il me restait comme un regret. Nous sommes remontés dans le fiacre et c'est là que ça n'a plus été.

- C'est-à-dire ?

- C'est là qu'il m'a...

- Quoi ? Il t'a... quoi ?

- Il est venu se placer à côté de moi. Tous ses gestes étaient fluides et sûrs comme de l'eau, maîtrisés comme ceux d'un chat. Et beaux...

- Oh ! (un « Oh ! » suspendu qui n'avoue pas : « Ô combien, je m'en souviens ! »)

- Vifs et calmes. Tu vois ?

- Très bien.

- Il s'est mis tout contre moi. À me toucher. J'étais dans ses yeux. Je n'avais plus de force. J'avais voulu ramer trop vite et maintenant je n'avais plus rien de reste. Ou bien c'était sa force à lui qui était trop grande. Ou alors il m'avait jeté un sort. Il avait un parfum que j'aimais. C'était cela, ou alors c'était sa voix. Je ne sais pas, Henriette. Il s'est approché et je

n'ai pas bougé. Pas d'un millimètre. J'avais même envie qu'il s'approche. Je me disais : je lui casse la figure, et en même temps je ne faisais rien. Il a mis sa main gantée dans mes cheveux, derrière la nuque. Il en a pris une poignée et il m'a attiré à lui. Et moi je ne respirais plus. Et... et... pourtant je savais ce qu'il allait faire... et je l'ai laissé faire... Il m'a embrassé sur la bouche. Et j'en avais envie. Il a pris ma bouche et il y a mis la langue. Et c'était comme l'eau de la Seine. Dangereux et vraiment bon. Je n'ai même pas pensé à toi à ce moment-là. Je n'ai même pas pensé à penser à toi. Peut-être que si j'y avais pensé, il ne se serait rien passé. Mais c'était trop tard. Il a dit : je vous raccompagne à l'étude, nous continuerons les visites plus tard. C'est quand il m'a déposé, que j'ai commencé à trembler. Je ne comprenais même plus ce que me disait le notaire. À la fin de la journée, je n'ai pas osé rentrer. Je suis resté à marcher, marcher je ne sais pas où. Je suis rentré tard. Je devais avoir l'air d'un fou.

- Je me souviens très bien. Tu as pleuré dans mes bras. J'ai eu très peur.

- Pardonne-moi. Pardonne-moi.

- Ce n'est même pas la peine de le demander. Je te pardonne tout ce que tu as fait. Tout ! N'oublie pas que c'est grâce à tout cela, qu'aujourd'hui je t'aime si fort.

- Oh ! Henriette ! Tu ne pourras jamais m'aimer aussi fort que je t'aime.

- Continue. Que s'est-il passé ensuite ?
- Il est revenu deux jours plus tard. Il m'a demandé. Maître Loiseau m'a laissé partir avec lui. J'aurais voulu dire non. Et comment aurais-je pu ? Il avait l'air d'un monsieur si bien comme il faut. Le Notaire en était mordu. Je suis remonté dans le fiacre. Nous avons visité une maison. Mais moi, j'étais tout étourdi. Je bafouillais. Je ne savais plus ni ma droite ni ma gauche. Cela n'a pas duré longtemps. Il a dit que celle-ci ne convenait pas. Qu'il fallait réfléchir. Et puis dans le fiacre, il m'a regardé dans les yeux et il a dit : C'est tout réfléchi, viens-là mon petit. Je n'ai pas compris. Mais lui, il m'a dit : Il faut me faire confiance... Pourquoi tu souris, Henriette ?
- Pour rien. Continue.
- Il m'a embrassé encore, mais en même temps, il passait ses mains partout. Il m'a caressé la poitrine, le ventre, les cuisses et...
- Sur le tissu ou sur la peau ?
- Les deux. Je crois. De toute façon, il a fini par prendre mon sexe dans sa main. Et moi comme un imbécile, je bandais comme un âne. J'avais ma bouche prise dans la sienne et mon sexe dans sa main. C'était à devenir dément ! Je devais rouler de ces yeux ! Et je respirais comme une locomotive. Je me suis senti perdu, tout petit, ridicule. Mais mon Dieu ! Comme j'en avais envie. Une envie à hurler. Il me caressait. Cela faisait un bruit fou dans ma tête. C'était doux. Nouveau. Ce n'était pas moi

et ce n'était pas toi. Cela n'avait rien à voir. C'était comme la Seine quand le courant est trop fort. Que tu te laisses porter et que le courant t'entraîne. Que tu regardes le fil de l'eau et le ciel défiler, et la lumière faire des auréoles sur la peau de serpent de l'eau. Tu voudrais crier ta joie aux arbres qui te regardent passer, à pleins poumons. Tu comprends ?

- Oh ! Oui !

- Et j'ai senti que cela montait. Ce n'était jamais monté ainsi. C'est monté comme si c'était lui qui l'avait décidé. Comme s'il avait commandé à mon corps de s'allumer d'un coup. Tout tendu, j'étais. C'est venu des couilles, du ventre, c'est passé en dedans comme la lave d'un volcan et tout a explosé plus que tout. J'ai crié, vraiment, sans contrôler. J'ai seulement entendu que je criais et mon cri m'a fait crier plus fort encore. Il m'a donné un mouchoir pour que je m'essuie. J'avais envie de pleurer. Il y avait comme des sanglots à l'intérieur, mais je n'osais plus faire un bruit. Et imagine-toi ? Quand il m'a tendu son mouchoir, j'ai dit : Merci. Et lui, m'a répondu : Pas de quoi, tout le plaisir était pour moi. Il avait l'air si élégant, si aristocrate, si raffiné, j'ai cru que j'avais rêvé. Il m'a demandé quand je retournerai canoter. J'ai dit : Demain. Je n'étais pas obligé de dire demain. Mais je l'ai dit. Il m'a dit qu'il viendrait avec moi, il avait

quelque chose à me montrer. J'ai dit : D'accord.

- Tu lui as donné rendez-vous ?

- C'est incroyable, non ?

- Il était devenu... ton « Maître ».

- Oui, mon Maître. Et moi j'étais heureux. Et complètement fou d'angoisse. Je n'osais plus te regarder. Je ne voulais plus que tu me regardes.

- Tu souffrais ?

- Je devenais fou. Je ne savais plus qui j'étais. Une chose pareille ne m'était jamais arrivée. J'avais une peur bleue. Et j'étais tellement pressé de le retrouver. Cet homme m'avait ensorcelé. J'étais fichu.

- Alors, et ce rendez-vous ?

- Il avait changé de tenue. Il était habillé comme les canotiers : pantalon de toile, maillot rayé et le chapeau qui va avec. J'ai pensé, il est beau. Tu sais qu'il est presque plus musclé que moi, mais en plus allongé ?

- Ah ! Bon ? (Un « Ah ! Bon ? » qui ne veut pas dire : « Je sais. »)

- Cette fois, nous avons ramé à deux. Je me sentais bien avec lui. J'avais l'impression qu'à nous deux, nous pourrions aller loin, jusqu'à Paris, au-delà même. Imbattables ! Forts comme des Dieux. Nous allions dominer le fleuve de la source au Havre ! Quelque chose de ce genre. C'est là qu'il m'a montré la maison. Notre maison. Il m'a dit : Venez que je vous la montre. Je demande : Elle est à vous ?

Pas pour longtemps, qu'il dit avec un sourire que je n'ai pas compris. Alors pourquoi est-ce que vous en cherchez une autre ? Justement, il répond, il fallait bien trouver quelque chose. Et moi, je ne comprends plus rien. Il m'a tout montré. Cette fois, c'est lui qui faisait la visite. J'ai adoré cette maison ! Tout de suite ! J'étais amoureux fou de cette maison ! De son jardin ! Du fleuve qu'on sentait partout ! Ce n'était pas fleuri comme maintenant, mais c'était déjà tellement beau ! J'ai rêvé tout de suite ! Sais-tu que je me sentais invincible ? J'étais le roi du monde avec ce bonhomme avec moi, qui me parlait comme un prince, qui était beau comme un astre et qui commandait comme un chef ! Nous avons tout vu, de la cave au grenier, et puis il m'a montré, au bout du jardin, la remise que je n'avais pas vue en arrivant. Dedans, il y avait deux canots ! J'ai dit : Mince alors ! Là, je m'y croyais vraiment. C'est à ce moment-là, qu'il m'a poussé violemment contre la paroi du cabanon, dans les toiles d'araignée et les bouts de choses accrochées. Il m'a regardé droit dedans. Je voyais ses yeux qui brillaient dans l'ombre. Il a juste dit : Laisse-toi faire. Ça suffisait. Nom de nom ! Ça suffisait ! Et moi je n'étais plus moi-même. J'étais un autre et je me regardais me laisser faire ! Il m'a baissé le pantalon, il s'est accroupi devant moi. Et là...

- Et là... ?

- Je ne peux pas te le dire.

- Dis.
- Non.
- Dis-le ou je te griffe !
- Il...
- Charles ! Il a fait quoi ?
- Il a mis... mon sexe dans sa bouche.
- Ha !
- Tu vois, que je n'aurais pas dû te le dire.
- Non, au contraire, raconte ! Mais attends...
Lui ?! Il a mis... « Ton » sexe... dans « Sa »
bouche ?!
- Oui.
- Incroyable !
- Pourquoi tu dis ça ?
- Pour rien, continue.
- C'était...
- Oui ?
- Je ne pourrais pas expliquer.
- Tu as gémi ?
- Plus que cela. D'abord, j'ai eu le souffle
coupé et après je ne savais plus m'arrêter. Les
oiseaux avaient cessé de chanter, je n'enten-
dais même plus l'eau couler, il y avait une
tempête du tonnerre dans ma tête. J'avais
mon sexe qui gonflait comme la Seine en crue.
Aspiré, sucé, du sang plein le gland, et cha-
touillé. Plus il y allait, plus c'était dément.
J'étais tendu comme une corde de halage. Il
m'avait pris en entier. J'étais pris tout entier
dans sa bouche, sur sa langue, dans sa gorge.
Il avait pris mes fesses dans ses mains et il me
faisait coulisser comme un essieu. Cela sifflait

dans ma tête. J'ai cru que j'allais exploser. On me brûlait dans le corps et surtout dans ma pine. J'avais le gland en feu, qui devait hurler lui aussi, c'est certain ! Parce qu'il n'avait jamais été aussi affolé. Ah ! Cela faisait mal tellement c'était bon. Et alors, j'ai explosé. C'était comme des écluses qui lâchent. Pchou ! Avec un bruit qui fracasse ! Pchou ! Les unes après les autres, comme des cascades ! Pchou ! Sais-tu que je ne savais même plus comment je m'appelais, ni où j'étais, ni si le ciel était dessous et la terre dessus, ou l'inverse ? !

- J'adore t'écouter raconter. Je ne savais pas que tu savais raconter aussi bien, Charlie, mon chéri. Un véritable poète. Tu m'expliqueras comment il a fait.

- Je te l'ai dit.

- Alors tu me monteras.

- Comment ça ?

- Tu me montreras, que je fasse pareil.

- Henriette !

- Oui ! Henriette ! Henriette veut aussi faire exploser les écluses de son mari, en épouse tout à fait légitime. Alors quoi ? Un inconnu en aurait le droit et pas moi ?

- Mais ?

- Tu ne pourras plus jamais rien me refuser avec des aveux pareils, mon petit ami ! Tu es cuit !

- Qu'ai-je fait de toi, ma tendre épouse ?

- La plus parfaite des épouses du plus libertin des époux. Et qu'est-ce qui durcit là, entre vos cuisses, monsieur mon époux ? Il y a quelqu'un qui nous écoute, je crois. Et celui-là, je saurai bien lui dire ce que je pense de ceux qui espionnent les gens ! Veux-tu que je le suce maintenant, ce garnement ?

- Non, attends que j'aie terminé mon histoire.

- Comme il vous plaira, mais il ne perdra rien pour attendre... Alors, mon très vicieux mari, la suite de vos aventures ?

- Oh ! Mais la suite vient très vite. Après que toute la remise me soit tombée sur la tête, le bonhomme dit : Y a-t-il un endroit que vous aimez et que vous voudriez me montrer ?

- Moi je reprenais mon souffle et mes esprits. Il y a une île, pas loin d'ici, je dis. C'est là que j'ai embrassé ma femme pour la première fois et que je l'ai même demandée en mariage. Mais c'est parfait ! qu'il s'écrie. Allons voir ça !

- Tu l'as emmené voir « notre » île ?

- Je n'aurais pas dû. Je le regrette à un point que tu ne peux même pas imaginer. Cela m'a rendu malade ! Encore maintenant ce souvenir me donne des frissons. Je voudrais pouvoir tout effacer.

- Pourquoi ? Que s'est-il passé sur cette île ?

- Nous avons accosté. J'étais encore tout tremblant, mes jambes flageolaient. Je n'avais même pas réussi à ramer comme il faut. Il me dit : Descendons, je veux voir. Nous marchions

dans les grandes herbes, entre les roseaux, les iris et l'aubépine. On ne voyait plus la Seine. Là, il me fait un croche-pied. Je tombe. Il me tombe dessus. Et nous voilà partis à rouler, à nous débattre comme des lutteurs. Cette fois, j'avais envie de lui montrer ma force. Je me démenais comme un beau diable. Et j'avais le dessus parfois. Je serrais les dents et j'y mettais toute ma force, mais j'avais l'impression qu'il était plus fort que moi. Ou plutôt qu'il avait plus envie de gagner que moi. Personne ne disait rien, nous luttions en silence, et puis nous avons commencé à grogner et à rire. Nous avons joué comme cela longtemps, comme de jeunes félins, comme deux vieux camarades amusés, enchantés d'être ensemble. J'étais heureux comme un gosse, même quand je recevais des coups, même sur le nez. Je riais. Il riait. Copains comme cochons. À un moment, il m'a vraiment retourné sur le ventre, les bras dans le dos, je ne pouvais plus bouger. Il m'a tenu ainsi longuement, immobilisé sous lui. Je ne résistais plus et je sentais son souffle content contre mon oreille. Maintenant Charlie, il a dit, je vais t'enculer.

- Il a dit quoi ?

- T'enculer. C'est le mot qu'il a dit. Cela m'a fait tout drôle venant d'un homme comme lui, un aristo, un gars de la haute, bien élevé et tout. Mais c'est parce qu'il l'a dit comme cela, que j'ai été paralysé. Il n'aurait rien dit, je me

serais débattu, c'est sûr ! Mais comme il me l'a dit. Qu'il a dit ce mot précis, et qu'il ne s'est pas arrêté là, j'ai été tétanisé. Comme un lapin qu'on attrape par la peau du dos. Tu vois ?

- Qu'est-ce qu'il t'a dit d'autre ?

- Tu vas me donner ton joli petit cul que je le dépucelle. Je suis le loup, mon agneau, et je vais te foutre mieux que dans les fables de La Fontaine ! Je vais si bien te défoncer le trou que tu réclamera ta mère ! Des phrases invraisemblables ! Des paroles dont tu ignores même comment elles t'arrivent dans l'oreille. Qui te font croire à des hallucinations. Des mots qui te chatouillent, tu ne sais où. Des prêches que tu ne comprends pas mais que ton cul a parfaitement saisi, et qu'il accepte le traître, le salopard ! Parce qu'il est en train de se laisser déculotter. Et tu gémiss, tu dis non, non, mais tu as déjà le cul tendu, qui bâille aux corneilles. Tu vis une terreur bleue et ton cul tremble de désir. Et tu râles comme un condamné, avant même que quelqu'un ait sonné. Je ne sais pas ce qu'il avait mis, mais s'est entré tout seul. Comme la rame dans l'eau qui résiste mais qui s'ouvre. Ça m'a brûlé ! J'ai cru qu'il avait tout déchiré avec un fer rouge. J'ai beuglé à m'érafler la gorge. Les oiseaux se sont envolés comme des âmes damnées. Ils m'ont laissé tout seul, avec ce braquemart dans le cul. Et c'est vrai que j'avais envie d'appeler ma mère. J'arrachais les

herbes sous mes poings, je mordais les feuilles, j'avais mal et en même temps, Henriette, en même temps...

- Quelque chose s'ouvrait dans ta tête.

- Comment tu sais ?

- Je devine.

- Tout le long de moi, jusque dans mon cerveau, il y avait un long tunnel. Avec de la lumière. Je sentais mes couilles toutes recroquevillées et mon sexe qui commençait à se réveiller. Le salaud ! Lui aussi était de mèche. Allez, mon taureau ! Danse ! a dit le Picador derrière moi. Tu parles d'une danse ! Le toréador donnait le rythme. Il me secouait comme une baratte. Sous moi, l'île faisait des vagues. Elle flottait et tanguait et chavirait. Il a pris ma pine dans sa main. Il me branlait et m'enculait au même rythme. Je ne comprenais pas pourquoi je n'étais pas encore mort. Je saignais encore du nez, souvenir de notre joute. Je bavais, je chialais, j'appelais tous les saints, les dieux de la terre et ma mère. Et toi, Henriette, tu m'avais abandonné. J'étais livré au diable et plus rien ne pouvait me sauver. J'ai joui comme un salaud ! Le plus beau, le plus magnifique des plus grands salauds de l'univers. J'en avais jusque sur le front... Qu'est-ce qui t'arrives, Henriette ? Pourquoi gémis-tu ainsi ?

- Je crois que j'ai un peu joui aussi.

- Là, comme ça. Sans moi !

- Si, avec toi, en t'écoutant parler. J'ai joui avec toi, justement Charles. Tu ne crois pas

qu'on devrait arrêter et passer à autre chose ? On pourrait peut-être passer de la théorie à la pratique.

- Mon Dieu ! Nous sommes devenus monstrueux.

- Les deux plus grands salauds de l'univers !

- Cet homme est le Diable n'est-ce pas ?

- Le plus merveilleux Diable que la terre ait porté. Il est le Dieu Créateur et le Serpent tout ensemble. Nous sommes Adam et Eve et nous venons de goûter à la pomme, mon chéri. Nous sommes à l'origine du monde et demain nous est offert.

- Et le péché !

- Pas de péché, mon Âme ! Nous sommes mariés.

- Tu es une drôle de sirène.

- Et toi, mon roi Triton. Raconte la suite. Comment t'es-tu retrouvé au Pavillon de chasse ?

- Avant, je dois te dire une chose importante. Quand j'ai joui sur l'île à m'en faire péter les tympans, le Matador m'a dit : Vous éjaculez trop vite, mon petit ! Il va falloir s'en occuper ! Et il m'a fichu une grande claque sur les fesses.

- Ah ! Ah !

- Et ça te fait rire !

- Dans quelle histoire t'étais-tu fourré, mon pauvre ami !

- Une histoire de fous ! Parce qu'à partir de ce moment, je ne pouvais plus me regarder en

peinture. Je me suis demandé si je n'allais pas me jeter dans la Seine. Et il y avait cette maison qui m'obsédait, bien plus encore que la hantise d'être devenu sodomite. Elle me tournait dans la tête. Je suis revenu la voir je ne sais combien de fois. J'étais devenu son fantôme. Quand je partais canoter ou pédaler, je me retrouvais toujours devant. J'errais dans le jardin, dans les pièces de la maison, je reniflais partout. Elle m'appelait. Mais moi, je n'étais qu'un pauvre hère. Je ne supportais plus rien. Surtout pas moi. Et toi qui me regardais sans cesse. J'avais honte ! Et pourtant, souvent, je repensais aux plaisirs incroyables que j'avais éprouvés avec cet homme. C'était plus fort que tout ce que j'avais vécu. L'amour avec toi ce n'était pas pareil, c'était tout doux, tout calme, réconfortant, rassurant. Avec lui c'était violent, brutal, immense, dangereux. C'était comme si à l'intérieur de moi, il y avait eu un mauvais garçon qui n'attendait que son heure pour mettre toute ma vie en l'air. Un mauvais garçon vicieux, jouisseur dépravé, dévoreur de chair, de foutre, un gueulard, un incendiaire, un salopard !

- Mon salopard à moi. Oh ! Viens-là que je t'embrasse. Et fais-moi penser à te demander d'allumer un nouvel incendie quelque part.

- Si tu m'interromps tout le temps, je n'aurai plus la force d'aller jusqu'au bout de ma confession.

- Le Pavillon de chasse, donc.

- Comment s'était-il débrouillé ? Je ne sais pas. Toujours est-il qu'un jour, maître Loiseau me dit qu'il faut que j'accompagne ce « rupon » si intéressant dont personne ne connaît le nom, qu'un contrat pourrait être signé et qu'il a besoin de moi à Paris ou je ne sais où. Du grand n'importe quoi, j'en étais certain. Mais, me voilà, embarqué encore une fois dans ce fichu fiacre, conduit par une espèce de brute immense avec des poings à assommer des bœufs. Un suppôt de « Satan »... « Satan » - c'est le nom que je donnais à mon nouveau... « Maître » -, me dit : Aujourd'hui, Charles, nous allons faire votre éducation ! Je n'en menais pas large. J'ai pensé sauter en route. Mais non, « Satan » me tenait corps et âme. Et, étrangement, tu vois, j'avais envie d'être à la hauteur. Je ne voulais pas le décevoir. J'avais l'esprit en charpie, j'avais l'impression d'avoir été totalement démoli, et pourtant, je voulais prouver que j'étais encore quelqu'un. J'étais certain d'avoir tout perdu : ta confiance, mon honneur, ma conscience... Mais là, avec lui qui me regardait, je me sentais... comment dire ?... beau, nouveau comme un poussin sorti de l'œuf. Prêt à tout faire pour lui montrer ma reconnaissance. C'était idiot, n'est-ce pas ?

- C'était normal. Tu étais en train de naître.

- Oui, mais je ne le savais pas à l'époque. J'ignorais où il voulait en venir. Je croyais que j'étais perdu, souillé, dominé par un être dé-

moniaque qui avait fait de moi sa chose consentante et reconnaissante, et qui m'avait donné de la lumière juste avant que je meure. Parce que ce que je veux que tu saches, Henriette, c'est que je t'aimais. C'est toi que je désirais. Toi que je voulais tenir dans mes bras. Toi. Avec ton corps de femme, ta gorge, tes hanches, ta fraîcheur, ta douceur, ton parfum, ton rire, ta démarche, tes toilettes élégantes, ton chapeau du dimanche, tes petites bottines, tes mains douces, et tes cheveux que tu brosses le soir. Toi. Je savais pertinemment que je n'étais pas devenu pédéraste. Que les hommes ne m'intéressaient pas. Que c'était les femmes et toi, surtout toi. Et pourtant, avec cet homme-là, j'étais attiré par... l'inconnu.

- C'était toi, l'inconnu.

- Oui, je ne le comprends que maintenant. Mais tu conçois que j'ai cru devenir fou.

- Je l'avais compris et c'est pourquoi j'étais prête à tout pour te sauver.

- Et tu m'as sauvé ! Oh ! Ma chérie ! Comme je t'aime.

- Attends ! Qu'est-il arrivé au Pavillon de chasse ?

- Le pire. Je t'épargne les détails, parce que là, c'est trop...

- Pornographique ?

- Voilà ! D'abord, il m'a fait me masturber pour que je contrôle ma jouissance. Puis il a fait venir Edgar...

- Mon pauvre mari !
- Non, ne te moque pas de moi. C'était horrible !
- Je n'en doute pas.
- J'ai cru que j'allais être handicapé à vie. Et en même temps, il fallait que je me contrôle encore. Et pour corser le tout, ils s'y sont mis ensemble. Le gourdin du cyclope dans mon cul et ma pauvre pine extasiée dans la bouche de « Satan ». Je ne savais plus rien maîtriser et je me faisais engueuler comme le dernier des misérables ! Alors, le « Démon » en personne a dit : On arrête pour aujourd'hui, on reprendra la leçon une prochaine fois. Et cette fois, je veux une conduite irréprochable ! J'étais une loque quand ils m'ont ramené chez moi. En même temps, j'avais été tellement bien mâté que j'étais presque en paix avec moi-même. Mais aussitôt que tu m'as regardé avec tes yeux d'épouse fidèle et irréprochable, je crois que j'ai eu presque envie de te gifler.
- Je préférerais qu'on essaie la fessée.
- Henriette !
- Et bien alors, pourquoi pas !
- Il y a une mauvaise fille en toi, ma femme !
- Oui, mais elle ne pourra plus jamais faire peur au méchant garçon qui est en toi, mon homme !
- Tu as raison. Nous punirons donc bientôt cette méchante fille-là.
- À la bonne heure ! Bon ! Et la seconde fois, avais-tu fait des progrès ?

- Beaucoup ! Mais je m'étais entraîné. Quand tu me croyais en canot ou à bicyclette, c'est qu'en fait, j'allais me fourrer dans un coin, pour muscler un endroit qu'il est interdit de nommer devant les honnêtes dames.

- Et devant les coquines ?

- À celles-là on ne leur en parle pas, on le leur montre.

- Oh ! Monsieur. Cachez-le vite ! Tenez, il y a ici, juste là, une cachette appropriée.

- Je crois que je ne vais plus pouvoir résister.

- Une dernière question, auparavant, mon galant ami. À quel moment, ton « Satan » t'a-t-il proposé « son contrat » ?

- La deuxième fois, au Pavillon de chasse. Quand il a pu constater mes progrès, il a dit : Bon, je crois que vous êtes prêt à parfaire votre apprentissage, dimanche prochain, vous amènerez votre femme ici... Je lui ai mis un coup de poing dans le ventre.

- Quoi ?

- Mon poing dans le ventre.

- Tu as frappé mon... ton « Satan », ton Maître, cet homme-là ? Charles ! Oh ! Charles !

- Mais je n'ai pas pu continuer, Edgar m'avait ceinturé. Sinon, je crois que je l'aurais tué. Il a repris son souffle tranquillement et, calmement, avec sa belle voix grave, il a répété : Vous accompagnerez votre épouse ici. Vous n'avez pas le choix, Charles. Ce sera la dernière étape de votre enseignement. Après ce

sera fini. Et si vous êtes bien sage et bien obéissant, et si votre épouse se tient correctement, alors vous aurez cette maison du bord de l'eau que vous aimez tant... J'étais anéanti. Je n'avais plus aucune réaction. J'étais sonné comme un boxeur. Cette maison c'était mon rêve. Je n'avais plus qu'elle dans la tête. Cette maison avec toi dedans. J'étais tellement malade qu'ils ont tenu à me raccompagner juste devant chez nous. Ils ont même attendu que je monte. Quand tu m'as surpris en train de me taper la tête contre les murs, j'ai vraiment décidé de mettre fin à mes jours. J'ai pris un canot. J'ai emporté une grosse pierre avec moi, j'ai préparé la corde. Et je me suis retrouvé au milieu du fleuve, là où le bras est le plus large et où le courant est le plus traître. Mais quelque chose m'a retenu. Toi peut-être. Sûrement toi. Maintenant j'en suis certain, c'était toi. Je suis revenu ici, à la maison du bord de l'eau et j'ai pleuré comme une fontaine. J'ai attendu la nuit. Et quand je suis rentré me coucher près de toi, tu m'as dit ce que je n'aurais jamais espéré entendre. Tu as dit les mots. Les vrais mots. Et j'ai pensé : je ne suis pas encore mort.

- Non, parce que ce dimanche-là, allait être le jour de notre naissance, mon Amour.

Le Dernier Rendez-vous

Quand il eut achevé son récit, Charles voulut refaire l'amour. Henriette avait les sens et tout le corps en éveil. Elle était troublée, prête à tout et n'avait qu'une envie : se soumettre à toutes les perversités que proposerait son nouvel époux.

Mais, elle résista. Elle avait quelque chose en tête, qu'elle ne voulait pas repousser.

- Viens ! dit-elle.
- Où allons-nous ?
- En pèlerinage !
- Mais !
- Pas un mot ! Fais-moi confiance.
- J'ai déjà entendu cela quelque part.
- Et bien justement. Alors, ne discute plus.

Elle l'entraîna à travers la maison, jusque dans le jardin... jusque dans la remise.

- Laisse-toi faire ! ordonna-t-elle.
- Henriette ! Non !
- C'est la seule solution.
- Pour ?
- Tout effacer et tout recommencer.

Et c'est ainsi qu'officiellement, Henriette, prit pour la première fois, un sexe d'homme dans sa bouche. Elle s'appliqua d'ailleurs bien plus qu'elle ne le fit autrefois avec son « Maître ». Elle voulait parfaire son apprentissage.

Charles ne s'en plaignit pas. Du moins, pas de mauvaise manière. Il répéta son prénom tout au long de l'opération qui fut menée avec grand succès. Henriette en fut très fière. Sur-tout, elle éprouva le plaisir réel de posséder entièrement son mari. Dorénavant, il était à elle et pour toujours.

Mais la journée des baptêmes n'était pas terminée.

- Reboutonne-toi, Charlie ! Nous devons reprendre le canot.

- Déjà ?

- Fais ce que je te dis.

Ils ramèrent et, à la demande d'Henriette, accostèrent sur « l'Île de la Dépravation », comme elle la nomma alors.

Aujourd'hui, je brise tous les tabous, pensa la jeune femme.

De toute façon, tout ce qu'elle proposerait ne saurait être pire que ce que son mari lui avait avoué. La porte de la cage était ouverte, les oiseaux pouvaient s'envoler. Elle ne risquait plus de le choquer par ses hardiesses. Et s'il trouvait à redire, il n'avait qu'à s'en prendre à lui-même. Elle était déchargée de toute mauvaise conscience. C'est lui qui était sensé l'avoir déniaisée... Après tout, il ne récoltait que ce qu'il avait apparemment semé. Et la récolte promettait d'être fructueuse !

Elle était heureuse. Pleinement. Ce qui était arrivé à Charles était ce qui avait pu leur arriver de meilleur. Il avait connu les mêmes

hommes qu'elle. Elle n'avait donc pas lieu d'être envieuse ou insatisfaite. Au contraire, ayant partagé la même expérience, ils ne pouvaient qu'être plus proches l'un de l'autre, même s'il ignorait tout de la secrète éducation de son épouse. Et puis surtout, le « Maître » n'avait pas permis à Charles de connaître une autre femme qu'elle. Et pour cela, elle lui était d'une infinie reconnaissance. Ce vil sentiment qu'était la jalousie, n'avait donc aucune place dans cette belle histoire. Son Charles lui avait été rendu dans sa plus belle intégrité. Préparé, mâté, formé, ouvert, pour être enfin lâché dans les airs, libre et entier, exactement comme elle l'avait été. C'était du grand art ! Décidément, Monsieur le Baron était un artiste remarquable.

Henriette conduisit son mari jusqu'au milieu de l'île déserte, envahie comme jamais d'une végétation extravagante. Au creux du nid, elle s'agenouilla, les mains au sol.

- Charles, c'est à toi de jouer. Soulève ma robe. Mets mes fesses au soleil. Lèche-les et prépare-les.

Il restait interdit.

- Fais ce que je te dis, Charles. Il faut tout effacer. C'est toi qui le demandais tout à l'heure. Tu regrettais ce qui s'était passé ici. Tu ne regretteras plus rien tout à l'heure.

Il s'accroupit derrière elle et commença à la dénuder, la palper, l'embrasser...

- Oui, c'est ça. Aïe ! Mais tu me mords ! Oui ! Écarte-les ! Comme ça. Ah ! C'est quoi ? Ton nez ? Ta langue ? Les deux à la fois ! Charles ! Ah ! Oui ! Oui ! Non ! Attends ! Attends ! « Encule-moi », maintenant !

- Qu'est-ce que tu dis ?

- Fourre-moi ta grosse pine dans le cul, Charles !

- Henriette !

- Arrête de faire ta pucelle. Baise-moi le cul, s'il te plait. Et ce n'est pas la peine de faire le signe de croix avant.

- Ne te moque pas de moi non plus, bougonna-t-il en se re-déboutonnant...

- Alors viens ! Viens mon Amour ! Viens, entre et prends ta place.

- J'ai peur de te faire mal.

- Je suis prête. Je t'attends, mon mâle. Viens !

- Je... j'arrive. Là. Je... rentre.

- Aaahhh !

- Je suis entré. Oh ! Henriette ! Je suis entré.

- Oui ! Oui ! Charles. Oh ! Charlie !

- Rhhan !

- Ha !

- Rhhhhann !

Et ce ne fut plus que clameur et bruit de vase, et tohu-bohu, bousculade, bruissement de feuillage, nuage d'insectes au soleil couchant. Et Henriette se roula encore dans le cri de son mari, engloutie dans sa voix, n'émergea que lorsqu'il songea à son clitoris et

qu'elle put jouir avec lui, en même temps que lui, sous lui et la morsure dans son cou.

Cette île, dorénavant s'appellerait « l'île d'Henriette ».

- Merci Chéri !

- Tout le plaisir était pour moi, mon Amour !

Puis vint le premier mercredi du mois de mai.

Pour Henriette le grand nettoyage allait bientôt prendre fin.

Elle était redevable au Baron. Charles l'était également. Aujourd'hui, elle s'acquitterait de leurs dettes à tous deux. Elle le ferait seule, parce qu'il était hors de question que Charles y participe ou même qu'il le sache.

Et si elle voulait clore cette histoire, elle devait célébrer symboliquement, à sa manière, la cérémonie des adieux.

Elle avait bien grandi depuis un an. Elle était devenue femme et épouse, et bientôt elle serait maîtresse de maison. Elle avait découvert beaucoup d'elle-même, de ses désirs et de ses capacités. Initiée, elle avait appris à libérer sa féminité et sa propre virilité. Elle était bien plus forte et heureuse qu'elle aurait pu l'espérer. Plus libre et hardie que toutes les héroïnes des romans du siècle dernier, aussi gourmande de la vie que toutes ces femmes artistes du tout Paris, plus secrète qu'elles et, de ce fait, peut-être plus affranchie. Elle se sen-

tait aussi beaucoup plus belle et épanouie que l'année passée.

Alors, c'est avec une grande sérénité qu'elle attendit son « Inconnu », tout en dégustant les quelques fraises de la coupelle cachée sous le comptoir...

À trois heures, il passait la porte de la boutique.

Elle sourit en constatant qu'il portait les mêmes souliers que l'an dernier. Le même pantalon tiré, la même redingote, la même cravate. Il avait cette même élégance, cette même assurance envoûtante. La moustache prometteuse. Le beau regard chaud et calme, enveloppant, brillant, complice et souriant, qui disait si sûrement : « Tu es la femme, je suis l'homme, entendons-nous. » et auquel on croyait, avant même d'avoir compris. Quel âge avait-il ? Pas encore quarante ? Un peu plus ? Un homme dans toute sa puissance, sa maîtrise et sa connaissance. Un beau spécimen d'homme. Un grand sage aussi. Le « Maître » ! qui aujourd'hui serait l'esclave consentant, parce qu'elle en avait décidé ainsi.

Il ne dit rien. Attendant qu'elle s'exprime. Il avait juste retiré son chapeau. Il se laissa contempler en silence. Livré déjà ?

- Veuillez refermer la porte derrière vous, Monsieur, et retourner l'écriteau. Vous tournerez la clé et tirerez les rideaux des vitrines. Le

soleil donne un peu trop et risquerait de gâter les chapeaux.

Il obéit, posément.

- Auriez-vous l'obligeance de bien vouloir m'aider maintenant ? Je profite de ce jour tranquille pour mettre de l'ordre dans la boutique. Mais voyez-vous, les étagères derrière ce comptoir sont un peu hautes pour moi. Vous monterez sur cet escabeau et je vous passerai ces boîtes que vous aurez l'amabilité de ranger pour moi.

Il se prêta au jeu, sans hésitation, mais avec un grand calme.

- Non, Monsieur ! Pas si haut ! Et retournez-vous cela sera plus aisé.

Il lui faisait face, légèrement plus au-dessus d'elle. Elle lui tendit quelques boîtes de bas et de gants, qu'il rangea avec application. Puis elle ne lui tendit plus rien. Elle caressait ses mollets et l'arrière de ses genoux, les ongles griffant le tissu du pantalon.

- Tenez-vous, Monsieur. Vous pourriez tomber.

Il avait cessé de respirer. Il la regardait faire.

Elle lui caressa les cuisses et remonta ses mains jusqu'à son sexe qu'on sentait durcir sous la toile. Ses doigts jouèrent avec les boutons qu'elle commença à défaire. Il voulut parler.

- Chut ! fit-elle.

Elle le déboutonna, fit glisser le pantalon jusqu'aux chevilles. Il y avait dans la pièce

obscurcie, un grand silence. On n'entendait que le crissement des ongles d'Henriette sur le tissu, le chuintement de la toile frottée sur la peau, le bruissement des doigts sur les poils des jambes, et du pubis, et du ventre. Et une légère plainte.

Il frissonnait. La peau de son ventre ondulait nerveusement. Henriette le griffait doucement, palpait sa peau si douce, ses poils soyeux sous le nombril. Surtout elle observait son sexe se tendre vers son visage, comme une bête aveugle chercherait sa mère, la tête gonflée, le cou tremblotant, de plus en plus seul au monde malgré son arrogance. Mais Henriette se contentait de passer sur lui son souffle chaud, attisant son désir de contact.

Mon beau Baron commence à gémir. Que c'est bon ! songea-t-elle.

Alors, elle commença à le caresser entre les cuisses, là où la peau est si fine, si sensible. Il se mit à trembler légèrement. Maintenant, il respirait, de plus en plus fort. Mais il s'arrêta soudain. Henriette venait de saisir ses testicules. Elle les faisait rouler sensuellement entre ses doigts. Deux belles figues à la peau fripée, légèrement velue, gonflées de chair, de pépins et de jus. Deux fruits tièdes, à l'odeur douce-amère. Elle y mit les lèvres, et la langue, et les dents délicatement. Elle les aspira, les lécha, les prit dans sa bouche pour les goûter tout à fait.

- Ah ! faisait le Baron perché, agrippé aux montants de son escabeau.

Puis Henriette, lui embrassa et lécha les aines, les cuisses et le ventre, enroulant sa langue dans les boucles de ses poils. Ses mains caressaient ses fesses, son dos, sa poitrine, traçant des chemins creux et lisses sur son corps de chair. Elle lui griffa subtilement le bas du dos et passa ses doigts dans la moiteur de son beau cul ferme, qui se détendit et se tendit à son approche nouvelle.

- Hum ! faisait le Baron, les yeux fermés.

- Regarde, lui dit-elle.

Il se pencha vers elle et ouvrit des yeux déjà voilés, où la pupille se noyait dans l'iris, où les cils jetaient une ombre indécise sur l'eau trouble. Elle fixait son regard, quand elle saisit son vit à la base, gardant une main sur ses fesses. Elle ne cilla pas non plus quand elle plaça ses lèvres en corolle autour de son fruit mûr.

Il ouvrit plus grand les yeux et grand la bouche. Ne fit aucun son. Aspira seulement.

Le regard toujours rivé au sien, elle commença une lente inspection avec la langue. Par petites touches. Insistant sur la petite bouche rose et délicate qu'il avait au bout du gland, ces petites lèvres minuscules et humides bavant une liqueur salée. Titilla la base du gland, le frein, décalottant encore davantage ce sexe turgescant. Suça doucement et puis se retira.

- Ha ! fit le Baron tétanisé.

Dans ses yeux, il y avait maintenant la supplique des saints extasiés.

- Chut !

Que tu es beau, mon Baron adoré ! Oui, supplie-moi ! Prie, espère. Regarde comme ma bouche est proche, si proche de toi. Là ma langue, te touche te touchera pas. Oh ! Comme ton regard se perd quand tu crois que je vais te reprendre. Comme il s'inquiète quand je tarde trop. Comme tu es charmant, mon supplicié. Mais je ne serai pas trop longtemps cruelle... Allez viens ! Que je t'aspire tout entier !

- Arh ! fit le Baron émerveillé.

Henriette avait fait glisser son vit lentement jusqu'au fond de sa gorge, ses lèvres gourmandes l'englobant complètement. Elle se recula en l'aspirant. Quand elle fut prête de le lâcher, sa langue s'enfonça un peu dans le petit orifice du gland. Puis elle fit encore entrer son sexe tout entier au fond de sa gorge. Pom-pant toujours. Elle écoutait le Baron se récrier, haleter. Maintenant elle avait pris ses fesses à deux mains, elle les massait, chatouillant de deux doigts l'entrée de son anus. Il avait fléchi, pliant et écartant mieux les jambes. Il évoquait un christ en croix, agonisant et se raccrochant encore éperdument à la vie. Non ! Mon Fils, je ne t'ai pas abandonné.

Elle avait accéléré le mouvement. Faisant aller et venir, de plus en plus vite, le sexe tendu à éclater entre ses joues, sa langue et son pa-

lais. Puis elle fit une pose, gardant seulement le bout du gland entre ses lèvres douces.

- Non ! dit le Baron.

- Chut !

Ce n'était plus que coups de langue le long de la longue veine et sur les couilles en alerte, et caresses prolongées sur tout le corps brûlant et moite du bel amant.

- Ah ! gémit le Baron torturé, ne me laisse pas Henriette. Henriette...

- Patience, mon ami.

Elle le remit dans sa bouche et le suçà à nouveau comme le veau le pis de sa mère. Vite. Puis lentement. Et encore rapidement. Et infiniment lentement. Quand elle le sentait prêt à céder, elle arrêta le mouvement. L'agaçant seulement de la langue. Contemplant ses yeux affolés, incendiés.

- Henriette... Henriette...

- Non ! Pas encore.

Elle avait fait entrer un doigt dans l'anus resserré et humide du Baron et elle le faisait lentement tourner. Son autre main malaxait fesses et cuisses, griffait le dos, peignait les poils et revenait jouer avec les testicules de plus en plus contractés. Elle lécha encore un peu le gland excédé et le reprit enfin dans sa bouche avide.

Alors, elle imprima à ses allées et venues une cadence soutenue et régulière qui fit chanter le Baron, de plus en plus fort, de plus en plus haut.

Oui ! Chantez mon « Maître » ! Aujourd'hui je suis le chef d'orchestre et vous êtes mon soliste.

Elle ne l'avait jamais entendu crier ainsi, aussi librement, aussi passionnément. Il s'était lâché d'une main pour venir fourrager dans les cheveux d'Henriette, qui devait le soutenir de son mieux tant il semblait prêt à tomber.

- Ha...! Ha...! Ha...!

Il était en train de devenir fou, sans doute. Henriette sentait qu'il retenait sa jouissance, la maîtrisait encore, faisait durer sa venue. Elle prit ses couilles dans sa main, appuyant son pouce sur l'urètre gonflée. Elle garda son sexe bien enfoncé dans sa gorge à laquelle elle donna le mouvement de la déglutition.

C'en était fait de lui ! Tout son corps se suspendit, pareil à la nature silencieuse avant un tremblement de terre. Tout se tait. Tout retient son souffle. Plus rien ne bouge. Tout s'arrête et guette. Et des entrailles de la terre, se prépare le cataclysme. Lentement, imperceptiblement, l'écho d'un choc sourd se propage. La lave bout, le magma gronde, chacun cherche son chemin entre les roches qui fondent ou se fissurent. À la surface c'est le grand frisson. L'air fibre. Et le sang, le sperme, les larmes, le flux nerveux, tout remonte, afflue, se précipite. Peut-on encore retenir quelque chose ? Faire le chemin plus étroit pour que le passage soit plus puissant ? Et le cri, de quelle profondeur

vient-il ? De quel abysse prend-il sa naissance ?

Et tout vint ensemble ! Volcan de foudre, de tonnerre, de roches incandescentes.

Il la tenait si fort par les cheveux qu'il dut lui en arracher une poignée. Il éjacula à grands flots qu'elle avala, suffoquée par le manque d'air et la violence des jets.

Il se détendit petit à petit. Retrouva son équilibre. Reprit son souffle. Se calma doucement, agité parfois par des spasmes involontaires qui le faisaient encore râler. Elle garda son sexe dans sa bouche jusqu'à ce qu'il soit entièrement rétracté. Alors elle le libéra.

Elle l'aïda à descendre et toucher terre, appuyé contre l'escabeau qui le soutenait toujours. Il avait gardé les yeux clos. De la sueur perlait sur son front, imbibait quelques mèches de cheveux rebelles. Les ailes de son nez étaient encore contractées par l'effort qu'il venait de faire. Il laissait sa tête abandonnée pencher sur le côté. Une larme coulait sur sa joue gauche.

Il serra Henriette contre lui. Elle pouvait entendre le battement de son cœur et les mouvements de sa poitrine reprendre petit à petit leur tempo. Quand il fut enfin apaisé, elle s'écarta de lui et l'aïda à se revêtir, sans rien dire. Ils étaient tous deux dans un silence recueilli, comme si chaque instant comptait, chaque seconde qui les séparait de l'adieu.

Il se redressa. Il la regardait maintenant avec un mélange de satisfaction et de tristesse.

Ils se regardèrent très longtemps, respirant au même rythme, dans le silence de la boutique encore vibrante des derniers événements de l'après-midi.

Après une éternité, il dit enfin :

- L'élève a dépassé le maître. Vous m'avez vaincu, Madame.

Elle fit une légère révérence. Et levant son visage vers lui, elle le contempla une dernière fois, avant de dire :

- Adieu, Monsieur.

À quoi il répondit :

- Tous mes vœux de bonheur, à vous et à votre mari.

Il lui baisa la main, s'inclina encore. Reprit son chapeau. Elle lui ouvrit la porte. Il sortit.

Quand elle referma derrière lui, elle souriait. Radieuse. Mais elle sentait qu'elle aurait tout aussi bien pu s'effondrer sur le sol et pleurer comme la veuve d'un marin à jamais perdu en mer.

Ce n'est que bien plus tard, qu'elle trouva le gant droit sur le comptoir de bois.

Jardin et Potager

La vie s'organisa à la maison du bord de l'eau.

Aussitôt installé, Charles prit le jardin en main : occupations potagères et fruitières, taille, tuteurage, binage, désherbage et plantation. Henriette l'aida dans la taille des rosiers, mais elle s'occupa surtout de son intérieur.

Il allait falloir être patient. L'argent manquait pour parfaire la décoration, le coût de leur ancien loyer étant maintenant réservé aux gages des domestiques. L'aménagement se ferait pièce après pièce. Heureusement, la maison était par avance très convenablement meublée. On pouvait y vivre. Mais, Henriette préférerait y apporter sa touche personnelle... Une modiste ne manquait pas d'idées et de goût... Charles se fiait totalement à son épouse, elle allait donc pouvoir exprimer librement ses talents. Elle commencerait par le salon qu'elle souhaitait d'inspiration Art Nouveau. Plus tard, elle aménagerait le petit salon qu'elle voyait oriental. La salle à manger garderait son aspect Second Empire, et la chambre du milieu, à l'étage, son style Louis Philippe. Les deux autres chambres à la décoration plus hétéroclite et campagnarde resteraient en l'état,

tant qu'il n'y aurait pas d'enfant. La vaste cuisine était tout à fait fonctionnelle, lumineuse, aux murs blancs et au sol de tomettes sang de bœuf. À part le rafraîchissement des peintures, il n'y avait rien à refaire.

Henriette se chargea donc également du choix des domestiques : une bonne à demeure devrait se charger de la cuisine et de l'entretien journalier de la maison, une femme de ménage et une lingère viendraient une fois par semaine.

Chez ses parents, Henriette avait connu une domestique qui avait fait aussi office de nourrice et était restée dans la famille jusqu'à aujourd'hui, malgré un âge avancé. Elle savait ce qu'il fallait attendre d'une employée de maison et elle souhaitait contrôler entièrement la situation, jusque dans les moindres détails. Même si elle était adepte du libertinage conjugal, elle ne l'était pas moins de la fidélité conjugale : elle ne ferait pas entrer chez elle une autre « femelle en chaleur ».

Elle employa donc une bonne femme entre deux âges, plutôt laide, les mains rouges et la poitrine sèche, mais joyeuse et courageuse, efficace et maternelle, sage surtout, discrète et sans malice. La femme de ménage, quant à elle, était une vieille voisine fripée. Seule la lingère, prénommée Lisette, semblait coquine, encore jeunette et propre à se faire retrousser la jupe derrière quelques lavoirs ou talus. Mais Henriette se promettait de la surveiller.

Avec les beaux jours, on repeignit les deux bons canots de la remise. Le jardin s'épanouit, le verger et le potager donnèrent généreusement. On mit quelques poules derrière un grillage dont on récolta les bons œufs. La vie s'écoulait au rythme radieux du cours de l'eau. Le soleil s'attardant plus longtemps, une journée de plaisir commençait souvent après celle du labeur.

Henriette était restée très sensible à la voix de son époux. Il suffisait qu'il soupire ou se récrie, à cause d'une fatigue, d'une douleur ou d'une simple émotion, pour qu'aussitôt tous les sens de son épouse se mettent en alerte. Cela faisait comme une décharge dans sa nuque qui lui donnait chaud dans tout le dos.

Elle aimait surprendre Charles au jardin et l'écouter gémir en retournant la terre ou ahâner en plantant un piquet ou fendant du bois. Alors elle sentait son vagin se mouiller et se contracter. Oh ! Charles. Elle frissonnait.

Parfois, il la découvrait ainsi, un doigt dans la bouche, le regard perdu dans la contemplation des muscles de son homme en sueur. Elle respirait étrangement. Charles percevait alors le trouble de son épouse. Il ignorait d'où lui était venu ce désir, mais il le partageait aussitôt. Il souriait, lâchait tout, venait à elle, attrapait sa femme aux cheveux, renversait sa tête et mordait sa bouche à pleines dents. C'était

contre un arbre ou couchés derrière un buisson, jupe relevée et pantalon baissé pour jeu de bassins, ou seulement fesses et cuisses à l'air pour jeux de langues et sucions diverses.

D'autres fois, c'était dans la cuisine quand la bonne était sortie. Charles venu se désaltérer à la pompe, reposait son verre avec une grande expiration, laissant échapper un râle de contentement. Henriette se sentait fondre, gémissante presque. Charles la considérait, lui-même alerté par un impérieux appel. Il la couchait sur la table, ou la retournait contre un meuble, ou l'asseyait sur ses genoux, la bousculait ou la manipulait avec lenteur, s'amusant de ses surprises ou de son impatience. Elle s'offrait avec délectation, murmurait des mots amoureux ou obscènes, partageait ses grognements ou ses cris de jouissance.

Finalement, ils s'aimaient moins au lit que partout ailleurs. Les îles du fleuve, les autres pièces de la maison, les communs, le jardin, les dépendances, tout était terrain de jeux libertins.

Un jour férié de grande chaleur, Charles était au sellier et rangeait sa récolte de légumes dans de plats paniers d'osier : carottes, haricots, pâtissons et autres cucurbitacées. Henriette en chemise et jupon retroussé vint le regarder faire, une prune juteuse entre les lèvres.

- Veux-tu m'aider, ma Chérie ? demanda Charles. J'ai lavé les courgettes, mais je ne voudrais pas risquer de perdre les carottes. Sans les passer à l'eau, il faudrait peut-être tout de même les frotter pour enlever la terre.

- Que je frotte les carottes ? N'aurais-tu rien d'autre à me faire astiquer ?

- Ma Mie, vous êtes bien courageuse par le chaud qu'il fait dehors ! Et engageante, avec toute votre chair dénudée... C'est à peine si ce caraco vous cache la mamelle. Est-ce un genou que l'on voit ici ? Si la bonne vous voyait en cet état, elle vous gourmanderait ! Est-ce un fruit que vous mangez ?

- En auriez-vous un autre à me proposer ?

- Vous m'échauffez les sangs, madame ma femme. Comment t'y prends-tu pour m'inspirer autant, Henriette ? Viens ! Viens-là ma belle épouse, que je te tâte, que je te tète, que je me repaisse de tout ce qui m'exaspère.

Il la coucha sur les pommes de terre, ayant pris soin de les couvrir d'un tas de sacs de toile. Il écarta les genoux de sa femme, lui mordit l'intérieur des cuisses et le ventre, dénudant ses seins, les palpant sans ménagement, mordillant et pinçant ses mamelons. Ainsi tripotée et les jambes ouvertes, Henriette commençait à voir des étoiles. De ses doigts, elle fourrageait dans les cheveux de son mari, ronronnant déjà une plainte ravie. Il lui mit la langue au con, l'agita profondément, ce qui fit ouvrir si grande la bouche d'Hen-

riette qu'elle crut s'asphyxier de trop d'air inspiré. Elle aurait voulu s'ouvrir plus encore, se soulever, s'offrir, se donner, que cette langue fasse plus de dégâts, qu'elle allume plus de chair, qu'elle ouvre un chemin plus vaste... Elle aurait voulu étouffer, se noyer, se pâmer davantage. Elle balançait sa tête d'un côté et de l'autre pour mieux s'étourdir, étirant ses bras comme pour agrandir l'espace et donner plus de place à son plaisir. Soudain, il retira sa langue et vint téter son clitoris « Boule de Gomme ». Hhha ! Pchiii ! Ffff ! La violence d'un bouchon de Champagne qui saute et toute la mousse qui pétille.

Oui ! C'est bien ! Mais le trou, le palais d'Orient, la vallée trempée ?

Vide !

Au secours ! Quelqu'un pour la remplir !

La sensation au clitoris était de plus en plus aiguë et puissante, mais dessous, l'insatisfaction se faisait plus grande. Une bouche affamée criait famine.

Inconsciemment, la main d'Henriette chercha du secours dans les corbeilles posées autour d'elle. Elle saisit une courgette, ni petite ni grosse, tout à fait adaptée à son poing, tout à fait proportionnée à...

- Tiens, dit-elle en présentant son butin, mets ça !

Charles interrompit sa succion et regarda éberlué sa femme en transe brandissant une courge luisante.

- Ça ?... Où ?

- Là ! À la place de la langue, articula Henriette dans son essoufflement. Vite !

Il obtempéra, d'abord avec hésitation, puis avec grande lubricité.

C'était frais, plus dur qu'un sexe d'homme, mais c'était lisse et cela rentrait merveilleusement, se logeait parfaitement dans son étui. Et cela faisait faire de jolis O ! Oo ! Ooo ! avec la bouche arrondie. Et de longs Oui ! Ouui ! Ouuuuuuu ! glissant sur la langue.

Continue ! Qu'elle vienne et revienne ! Qu'elle coulisse et huile la place !

Charles ? Charles où es-tu ?

C'est ta langue là, qui chatouille mon bouton des miracles ? Ahhh ! Les deux tout ensemble ! C'est... C'est... À... À mourir ! Charles ! Mon Amour !

Henriette en appui sur les talons, incapable de contrôler un seul geste, entièrement gouvernée par des démons frénétiques, agitait fesses et bassin.

Son orgasme explosa comme un feu de Bengale !

La voûte du sellier faillit être soufflée par la déflagration, et la peau du crâne de Charles arrachée avec tous ses cheveux.

Mais tout n'eut pas le temps de reprendre sa place autour d'Henriette. Charles l'embrassait déjà sur la bouche. Il lui dit :

- Je n'ai pas joui, moi !

- Charles...

- Retourne-toi.
- Mais la courgette ?
- Laisse-là où elle est !
- Charles !

Et bien, en voilà une histoire ! Ce petit mari qui prenait d'incroyables initiatives ! Qui lui avait appris tout cela ? Était-il devenu un génial autodidacte ? Mais comme c'était bon d'être l'objet de ses expériences, le jouet de ses nouveaux désirs ! Ho ! Comme c'était troublant pour le cerveau transporté d'une jeune épicurienne.

Oui ! Je vais me retourner et donner mon cul à baiser. Et que personne ne s'avise de m'en empêcher. Je suis l'épouse de cet homme effronté et je lui dois obéissance. Fais de moi ce que voudras, Charles, mon mari, mon époux, mon Prince ! Oui.

Charles cracha, saisit Henriette par la hanche, appliqua son vit humide et impatient à l'entrée humide de l'orifice anal et força. Les chairs surprises et déjà distendues résistèrent un instant. Puis comme cèderait un bouchon... Pof ! la tête entra enfin, suivie de son long cou. De l'autre côté de la paroi, Henriette sentit son vagin encombré réagir immédiatement. La peau, là, était si fine qu'elle donnait l'impression d'être pincée. Mais surtout, tout le périnée semblait vouloir exploser, pressé, gorgé, envahi, empli jusqu'à la gueule. Jamais pénétration n'avait été aussi évidente.

Henriette était pénétrée par Charles.

Vraiment. Complètement. Entièrement.

Il était en elle qui était toute petite, étroite, résumée à ce seul endroit d'elle-même où on pouvait la remplir. Charles était là, présent comme jamais, emplissant son corps, emplissant sa tête. Il avait pris possession de son esprit qu'il pouvait fouir à sa guise.

Il l'avait empoignée par la taille et la faisait maintenant aller et venir autour de sa pine chaude et ferme. Il l'avait envidée, envoûtée dans sa plainte, pelotonnée dans son rugissement de fauve victorieux. Elle choisit elle-même de pincer son clitoris entre son pouce et son index. Puis elle se laissa porter par les mouvements tyranniques de son envahisseur.

Toutes ses sensations et ses sentiments mêlés étaient presque plus forts que la jouissance qui vint ensuite. Celle-ci se diffusa imperceptiblement dans tout son corps, les perceptions de son vagin et de son anus étant déjà bien trop exacerbées. Il y eut une grande tension dans tout son corps qui put enfin se relâcher et soupirer.

Charles, lui, cria et son cri résonna dans toute la cave et dut faire trembler la maison.

- Sacre bleu ! Foutre Dieu ! La Vache ! Nom d'un Chien ! Fichtre ! Henriette ! C'était extraordinaire ! jurait Charles (mon cher et tendre Charles !?) en se retirant et en libérant la courgette presque cuite, chaude et molle.

Maintenant, il frottait les fesses de sa femme du plat de la main, comme pour effacer un méfait. Mais elle avait mal aux genoux et dut se relever.

Alors il la prit par la main, l'aspergea un peu en passant près du bassin d'eau de pluie et l'entraîna jusqu'à leur chambre. Il l'allongea sur le lit avec lui.

Et ils s'y endormirent, l'un contre l'autre, dans un bonheur consommé.

Henriette ne voulut pas demeurer en reste. Charles ne serait pas le seul à prendre des initiatives érotiques...

Quelques jours plus tard, elle remonta, dans la chambre, une belle courge qu'elle prit soin de lubrifier au beurre. Quand vint le soir, à la lumière de la lampe à pétrole, dans la maison silencieuse, Henriette fit mugir son mari.

- Non ! Pas ça Henriette ! s'était-il exclamé.

Mais elle avait tenu bon. Et c'est sodomisé par sa courgette récoltée la veille que Charles jouit dans le vagin de sa « maîtresse » et non moins épouse enchantée de la clameur et de la vigueur de son époux.

Ensuite, on rivalisa d'orgies potagères. Ce ne fut plus une, mais deux, puis trois cucurbitacées ou coloquintes colorées et complices qui se mêlèrent aux ébats licencieux. On bouchait les trous et libérait les bouches qui n'avaient bientôt plus non plus de place pour crier. La

chair exaspérée se faisait de plus en plus sensible, les sens exacerbés raffolaient d'eux-mêmes, les têtes bourdonnaient, les corps sortaient vaincus de ses combats lubriques, écrasés par tant de luttes, de frottements et de brûlures.

La plus mémorable de ces soirées de fin de juillet fut celle où Henriette goûta enfin à la fessée. Qu'avait-elle pu tenter pour énerver son mari ravi de pouvoir la corriger ? La cause était oubliée, mais l'effet considérable. Charles n'étant pas un adepte inconditionnel de Sade, ses claques n'étaient pas douloureuses, ou si elles l'étaient c'était une douleur délicieuse et stimulante. La chair surprise, au début, voulait se révolter, mais chauffée échauffée, elle s'attendrissait, soudain plus attentive, plus impatiente. Ça claquait sur la fesse, l'entrecuisse et même sur la vulve et ça claquait dans la tête, bouchait les oreilles, aveuglait les yeux. Et l'air expulsé avec violence allumait des étoiles, enivrait le cerveau. C'était plaisir redoublé, parce que toute la chair fouettée s'extasiait, sensibilisée comme jamais. Quand ensuite Charles chatouillait délicatement la peau rougie, celle-ci répondait furieusement aux agacements, incroyablement réceptive. Même la pénétration de l'air dans les poumons était une satisfaction nouvelle et toujours meilleure.

Alors quand on-ne-sait-quoi commença à pénétrer les orifices survoltés d'Henriette, elle

crut que la folie l'emportait. Elle haleta, poussant des cris de bête, agitant son corps comme un poisson électrique, griffant, arrachant draps et oreillers, suffoquée de plaisir insoutenable. Et lorsque remplie de toute part, elle croyait que son corps ne pourrait jouir davantage, on la fessa encore. Les muscles violemment se contractèrent violemment autour des phallus envahissants. Alors le souvenir de RoseMarie jaillit à la mémoire d'Henriette, comme la foudre éclaire soudain un paysage dans la nuit. Les petites fesses de RoseMarie fouettées, tressautant, se trémoussant et se contractant autour du Phallus des dragons... Ho ! Rosie comme tu as dû jouir, petite salope ! Rosie ma garce, ma sœur, ma putain de cœur !

Henriette criait tant qu'elle s'en écorchait la gorge, désirant à la fois échapper à son tortionnaire et se soumettre plus encore à sa punition.

Finalemment :

- Charles ! Charles ! Non ! Arrête ! Mon cœur va éclater. Je n'en peux plus. Charles ! Arrête !

- Encore un peu !

- Non ! Ah ! Je deviens folle ! Charles, je t'en prie.

- J'arrête. Mais alors, tu me prends dans ta bouche pendant que je lèche ton clitoris. Viens au-dessus de moi, victime complice. Je veux jouir encore de la vue de ce beau cul fessé et si vertement et doublement baisé.

La Promesse

Occupés à leur bonheur insouciant, les deux époux ne virent pas s'accumuler les nuages autour d'eux.

Au début du mois d'août, ce fut la guerre.

Au petit matin du trois août, Charles avait fait l'amour à Henriette. Doucement. Comme un époux à son épouse.

Puis il était parti.

Il avait dit : « Je reviendrai bientôt. »

« Bientôt » signifia « dans très longtemps. »

On rangea les canots dans la remise. On condamna deux pièces du rez-de-chaussée et deux chambres à l'étage, et finalement la chambre du milieu. On congédia la vieille voisine. La bonne voulut rester, on diminua ses gages.

Le travail à la boutique augmenta. Lucie était retournée auprès de sa mère pour l'aider à la ferme. La vieille Madame Mercier s'inquiétait pour son neveu, le fils unique de son frère. Elle n'avait pas d'enfant et toute son affection s'était reportée sur celui-là. Elle ne dormait plus. Elle renvoya également la jeune fille pâle qui ne lui était plus d'aucun réconfort.

Les moulins de la ville devaient fournir plus de farine pour alimenter les troupes. On tripla

les effectifs constitués presque uniquement de femmes. Henriette se rendit à la minoterie la plus proche de chez elle, deux fois la semaine, après son travail ordinaire. Elle se présenta aussi à l'hospice où les premiers blessés arrivaient, proposant ses services de novice. Mais elle eut des nausées.

Au jardin, elle s'épuisait, tourmentée par cette envie de vomir qu'elle prenait pour un trop grand chagrin...

C'est la bonne qui lui dit, un matin qu'elle avait encore refusé de manger :

- Il faut manger, dans votre état !

- Quel état ?

- Mais vous attendez un bébé, ma choupinette. L'aviez don' pas compris ?

Enceinte ?!... C'est vrai qu'elle ne saignait plus. Elle croyait que son corps malade de la séparation s'était refermé sur lui-même, refusant tout échange avec le reste du monde. Elle n'avait su déchiffrer ce qui lui paraissait impossible. La vie ne peut pas s'imposer ainsi quand la mort menace. Son corps n'aurait pas dû avoir le temps de s'occuper d'autre chose que de survivre. La solitude ne pouvait s'encombrer de cette présence envahissante et muette.

Charles n'était pas là ! Et ce qui aurait dû être leur bonheur à tous deux, était une peur supplémentaire.

Un enfant ! Un enfant venait grossir en elle, lui prendre son souffle, sa force, ses res-

sources. Son corps sonnait creux, creusé en son milieu, déplacé de son centre vital.

Elle se sentit abandonnée. Désespérée. Sa mère vint la voir, mais ne resta pas longtemps, occupée qu'elle était elle-même par la survie de son village vidé de ses hommes et par son aide aux cousines déjà chargées de nombreux enfants.

Vint enfin la première permission de Charles.
Charles ?

...

Était-ce Charles, cet être émacié au regard de fièvre, au teint gris et au sourire triste ? Orphée revenu des Enfers devait avoir ces yeux-là, et ces mains-là.

Que lui avait-on fait ?

Toute la nuit, il pleura, palpant sa femme comme un chat affamé sa mère. Puis, il passa les jours suivants à caresser, de ses mains tremblantes, le ventre arrondi d'Henriette, en murmurant ce qui ressemblait à des prières inaudibles. Enfin, il se réfugia au jardin, retournant la terre ou coupant du bois jusqu'à épuisement.

Où était son mari, son bel amant insouciant ?
Où était son ami, son merveilleux compagnon de jeu ?
Où était l'envie, le désir, l'espérance ?

Ils marchaient aussi longuement au bord de l'eau, au bras l'un de l'autre, silencieux. Parfois il disait quelques mots, comme sorti d'un rêve sombre.

- On n'avance à rien, terrés comme des taupes, avec toute l'eau sale qui dégouline dans le cou et les godillots. À chaque offensive on en perd la moitié. Ils explosent ou se font enterrer vivants. Tout ça pour revenir au point de départ. On est déjà tous morts de toute façon. Et toi, comment fais-tu pour être aussi vivante ?

Elle ne faisait rien justement. Étonnée toujours de respirer encore. Étonnée surtout de voir son corps s'épanouir malgré elle, se gorger de vie malgré tout. C'est à Charles maintenant qu'elle aurait voulu donner cette vie qu'il avait placée en elle. Si elle pouvait mettre son mari à sa place dans son ventre, le garder au chaud jusqu'à ce que cette étrange guerre finisse, et le mettre au monde au printemps fleuri. Si Charles pouvait revenir en elle, encore, la rejoindre au creux de sa chair, l'éclairer à nouveau et lui porter sa chaleur. Si, dans ses yeux, elle pouvait enfin lire la gourmandise et la lubricité et non plus cette vague terreur et cet appel de noyé. S'il pouvait s'apaiser pour dormir enfin. Si elle pouvait le sauver !

Mais comment ?

Un matin, la veille de repartir, il était assis dans la cuisine et la regardait pétrir la pâte à pain sur la lourde table.

Elle manipulait la pâte molle et blanche enduite de farine, la tournant et retournant et lui

mettant de belles claques comme à de grosses fesses rebondies.

Il rompit le silence :

- Le Lieutenant-colonel me fait des avances...

Elle ne le regarda pas, mais suspendit ses gestes. Elle garda le silence, lui marquant ainsi qu'elle voulait qu'il continue sa confidence.

- Il dit que si j'acceptais, il me ferait retirer du front. Je servirais à l'arrière, à l'intendance.

Henriette sentit un espoir fou monter en elle. Charles pourrait ne pas mourir. L'enfant pourrait avoir un père. Quelqu'un peut sauver Charles !

Elle passa le dos de sa main sur son front pour relever une mèche. Elle ne le regardait toujours pas. Elle dit :

- Il faut accepter, Charles.

- Je ne suis pas un lâche.

- Est lâche celui qui abandonne femme et enfant.

- Je me suis déjà prostitué pour cette maison et...

Clac !

Henriette venait de gifler Charles. Elle en eut mal à la paume. Interdit, il la regarda, la main sur sa joue enfarinée.

Henriette le toisait maintenant. Elle hurla :

- Ce n'était pas de la prostitution ! Ne salis pas ce que nous avons fait. Ne salis pas cet homme ! Ne le salis jamais ! Ne vois-tu pas ce qu'il a fait pour nous ? Il nous a mariés,

Charles ! Mieux qu'aucun monsieur le maire ou monsieur le curé ! Il nous a mariés et pour protéger notre amour il nous a donné cette maison ! Qui te parle de prostitution quand on parle d'amour ? Qui le fait ? Qui parle de prostitution quand je te parle de la vie ? Si on nous a mariés, Charles, ce n'était pas pour que tu meures juste après ! C'était pour que tu vives ! Tu comprends ça ? Tu le comprends ou tu ne le comprends pas ? Je veux que tu vives ! Le bébé avec moi ! Je veux que tu vives ou bien je meurs avec toi ! Si tu n'acceptes pas la proposition du lieutenant-colonel, alors sortons tout de suite d'ici ! Et allons nous jeter dans la Seine. Si tu ne me promets pas maintenant d'accepter alors il faudra aller me repêcher dans le fleuve cette nuit-même. Si tu ne te sors pas de cet enfer, Charles, alors tu n'as plus ni femme ni enfant. Parce que plus rien n'aura plus de sens. Je n'ai pas appris à t'aimer pour devenir ta veuve. Dans cent ans peut-être, mais pas maintenant. Je veux que tu sortes vivant de cette guerre ! Je veux que tu vives ! Que tu me refasses l'amour ! Que tu...

Il s'était levé. Il posa ses doigts sur les lèvres d'Henriette. Elle se tut et le laissa faire. Il essuya les larmes qui coulaient sur les joues de sa femme encore rouge de colère. Puis il la prit dans ses bras et l'embrassa. Comme avant, d'un baiser tendre d'abord et de plus en plus gourmand. Elle l'enlaçait, goûtant à

nouveau à sa bouche d'homme, se blessant à sa barbe mal rasée, buvant sa salive, respirant son souffle, s'imprégnant de sa vie, mêlant sa vie à la sienne. Encore tremblante de rage, elle se laissa petit à petit emporter par le plaisir de les savoir en vie tous deux et unis à nouveau.

Ils repoussèrent la pâte à pain et, sur la table couverte de farine, Charles fit l'amour à sa femme. Doucement.

La surprise de son vagin fut presque douloureuse. Avait-il été trop longtemps fermé et oublié ? Ou était-ce la lourdeur de son ventre qui rendait la sensation plus violente ? En tout cas, Henriette se crut redevenue vierge. Toutes les perceptions semblaient nouvelles. Les jambes relevées sur les épaules de son homme, elle le sentait, appuyer sur son ventre, aller et venir en elle, lui brûler le vagin, battre ses fesses de ses testicules doux et tièdes. Elle respirait par la bouche qu'elle gardait entrouverte. Étrangement silencieux, ils ne se quittaient pas des yeux, ne voulant pas rompre ce fil tendu entre eux.

Charles lui faisait l'amour en silence, les yeux rougis de larmes. Charles revenait en elle, lentement, son regard planté dans le sien, intensément, répondant à son appel impérieux. Je veux que tu vives, Charles ! disait-elle en silence. Je vivrais si tu le veux, répondaient les yeux de Charles. Promets-le-moi ! Je te le promets, promettaient

les larmes dans les yeux de Charles. Je t'aime ! Je t'aime, disaient leurs regards et leurs bouches muettes.

Il n'y eut pas d'orgasme. Charles éjacula sans jouir. Pour tous deux ce fut un plaisir doux, simple, un plaisir qui console comme une caresse, comme le chant d'une berceuse.

Charles promet.

Il sauverait sa vie à tout prix.

Quand elle l'accompagna au train, le lendemain, elle lui souffla à l'oreille :

- Je veux que tu cries, Charles. Comme tu criais avec Edgar. Je veux t'entendre crier pour jouir avec toi, même à trois cents kilomètres de distance.

Il l'embrassa, troublé. Mais elle perçut dans son regard une lumière qui ressemblait à celle de la vie.

Il crierait, elle en était sûre, et il serait sauvé !

Elle avec lui.

La Tétée

Alors, commença l'attente remplie d'espoir.

Un jour, Henriette reçut une lettre de son mari :

« *J'ai fait ce que tu m'as dit. Tout ce que tu m'as dit.* »

Ce soir-là, Henriette se fit jouir. D'abord avec les doigts, puis avec une douce chandelle de cire. Quand elle se contracta, elle sentit son bébé réagir. Il s'agita dans son ventre, comme un cœur qui bat de joie. Ils étaient heureux tous deux.

Charles fut détaché de son régiment et affecté à Reims, au Train : Services des Équipements.

Il eut davantage de permissions, et aussi d'autres rendez-vous avec son ancien lieutenant-colonel. Il en rapportait quelques détails à sa femme friande et aussitôt émoustillée.

Le lieutenant-colonel Gilbert était marié, mais sa femme, dévote, n'avait jamais accepté d'excentricités. Depuis quelque temps, ce pauvre Gilbert avait trouvé du réconfort auprès de quelques-uns de ses hommes compa-tissants. Mais depuis le début de la guerre, il avait un peu perdu la tête. Il voyait des culs

partout, des phallus en érection dans toutes les tranchées, dans les no man's land, s'affo-
lait souvent, intimant l'ordre à ses soldats de
cesser de se masturber et de se concentrer
sur le prochain assaut qui ne venait pas. Parce
qu'on allait les enculer les Teutons ! Gare à
leurs fesses ! On allait les ramoner, ces
Boches ! Et pas qu'avec leurs casques à
pointe ! Par contre, il était juste et apprécié de
ses soldats. Quand il commandait une bataille,
il était parfaitement à la hauteur, maître de lui
et meneur d'hommes. Mais aussitôt que ces-
sait le bruit de la mitraille et des obus, il avait
de nouveau ces surprenantes visions. Il s'était
mis à confondre les vivants et les morts. Dans
son égarement, il avait besoin de confiance,
d'écoute, de compréhension et de douceur. Il
avait trouvé en la personne de Charles Mercier
un allié idéal qu'il ménageait le mieux qu'il
pouvait. Quand ils discutaient ensemble, il
avait l'air apaisé et calme. Mais quand il faisait
crier le soldat Mercier sous ses coups de bé-
lier, le lieutenant-colonel Gilbert se mettait à
pleurer comme un veau. Jamais Charles ne sut
si c'était de joie ou de chagrin ou d'autre
chose... De son côté, Charles sodomisé par
son excentrique « sauveur » parvenait à jouir,
se figurant en se masturbant qu'il pénétrait sa
femme et qu'elle l'entendait crier.

Le récit de ces étranges rendez-vous avait
l'heur de rendre Henriette très disposée à la
volupté.

Mais faire l'amour devenait plus délicat, le ventre de la jeune femme se faisant de plus en plus encombrant. Charles attentionné et tendre, non moins entreprenant et fier, prenait alors sa femme, le plus souvent par derrière. Le bébé, dans le ventre de sa mère, semblait s'amuser avec eux, ce qui augmentait encore le plaisir d'Henriette.

Quand arriva le neuvième mois, elle alla se confesser.

Même si elle ne croyait que très peu au malheur, elle voulait s'arranger avec le Bon Dieu avant de courir le risque de mourir en couches.

Mais elle ne s'appesantit pas. Elle ne s'était jamais sentie adultère, au contraire, et ne percevait pas comme véritable péché son goût pour la lubricité conjugale.

Elle dit seulement :

- Mon Père, je crois que j'ai trop aimé mon mari.

- On n'aime jamais assez, mon enfant, avait rétorqué le curé. Surtout par ces temps de guerre. Allez en paix, ma fille.

Il fit le signe de croix. Elle se signa et alla en paix, tout à fait rassérénée.

Charlotte naquit le deuxième jour de mai.

Le joli mois des fraises et des coupelles cachées sous les comptoirs.

Le mois des naissances !

Moi aussi, je suis née au mois de mai, pensa Henriette.

Et l'image lumineuse du cher Baron qui l'avait mise au monde, veilla sur elle, tout le jour des contractions, jusqu'à la délivrance.

Elle accoucha dans la salle à manger contiguë à la cuisine, transformée depuis l'automne dernier en chambre à coucher, la cuisinière en fonte suffisant à chauffer les deux uniques pièces à vivre de la trop vaste demeure. La bonne et une solide sage-femme assistèrent l'accouchée. Le travail dura plus de dix heures, mais Henriette se sentait plus forte que jamais. Elle prit patience, s'apaisant entre les contractions de plus en plus rapprochées et violentes. À l'heure de l'expulsion, elle poussa, broyant les doigts de sa bonne, refusant de crier, écrasant la douleur et la brûlure insoutenable.

On recueillit la petite fille qu'on lava à l'eau tiède, emmaillota et plaça au sein de sa mère encore suante et ravie. Henriette tomba instantanément éperdument amoureuse de cette enfant magnifique. La plus belle du monde ! Avec ses grands yeux ouverts et sa petite bouche déjà si sûre ! Henriette avait cru connaître le sentiment d'amour... Mais cet amour-là était neuf, Immense. Incomparable. Une plénitude. Un amour empruntant au divin, transcendant tout. Si pleinement charnel, pourtant.

Oh ! Charles, si tu étais là !... Notre petite Charlotte est si belle !

C'est au moment de la délivrance que la sage-femme s'extasia qu'il n'y ait pas eu de déchirure.

- Vous avez les chairs souples, ma fille, lui dit-elle. C'est une chance.

Oui, Henriette en était certaine : elle avait beaucoup de chance !

Elle en avait tant, que pour nourrir la petite Charlotte, elle eut même trop de lait. Elle en produisit pour trois nourrissons au moins.

La bonne se mit en quête d'un nouveau-né à qui ce surplus profiterait. Dans une prochaine maison des bords de Seine, une jeune mère avait quasiment perdu son lait à l'annonce de la mort de son mari sur le front de la Somme. On porta donc l'enfant au sein abondant d'Henriette. C'était un petit garçon de déjà trois mois, Jules de son prénom, qui téta goulûment et apaisa ainsi les douleurs des trop fortes montées de lait de sa nourrice.

C'était plaisir de nourrir ces deux enfants. Ils étaient la vie. Roses, dodus, affamés, de véritables cadeaux du Ciel. Malgré l'absence de Charles, Henriette était presque heureuse. Elle avait retrouvé la foi dans l'avenir, malgré la guerre et la mort qui planait autour de chaque maison de France, malgré la détresse de tous ces hommes enterrés dans les tranchées, malgré l'horreur et les mutilations, malgré la

peine de toutes ces veuves, ces mères et ces sœurs, malgré la fatigue, malgré le travail multiplié de toutes ces femmes, malgré les privations, malgré la solitude. Henriette savait qu'elle serait heureuse, parce qu'elle l'avait choisi, qu'elle avait pris son destin en main et qu'elle suivrait son chemin au milieu de n'importe quelle tempête. Elle croyait à nouveau au bonheur.

Son corps, avec le retour de l'été avait de nouvelles impatiences. Elle attendait les permissions de Charles avec de plus en plus d'appétit.

Il fut longtemps sans revenir.

Un jour, le petit Jules ne vint pas. Sa mère avait dû faire une visite à ses parents et avait emmené l'enfant. Il avait fait chaud et Henriette avait trop bu. Elle sentit une montée de lait plus forte que les autres. Elle avait la sensation que son sein gauche allait éclater, écrasé et broyé sous la pression du lait. Elle eut peur d'attraper la fièvre. La douleur était insupportable. Charlotte dormait, elle avait déjà bien pris et n'aurait pas soif avant longtemps. La bonne était sortie. Henriette était seule. Soudain, elle se souvint que c'était le jour de Lisette, la petite lingère qui revenait une fois par semaine depuis la naissance du bébé.

Lisette arriva enfin, du soleil plein les cheveux, les joues roses, le sourire toujours aussi espiègle. Elle aussi paraissait ne pas vouloir

céder au désespoir. Elle était vive et caillette. Henriette songea que la jeune fille, malgré sa jeunesse, n'avait certainement pas su préserver sa virginité. Son fiancé était au front, mais il y avait un jeune simplet qui traînait souvent le long des berges et qui ne semblait pas effrayer la petite lingère. Henriette devinait que cette gamine était faite de la même pâte qu'elle, en plus étourdie et naïve sans doute, mais bien aussi gourmande des plaisirs de la vie. Surtout, elle n'avait pas froid aux yeux et ne s'étonnait de rien.

C'est donc sans ambages, qu'Henriette la pria de lui téter le sein.

Lisette s'exécuta aussitôt. Après le soulagement, Henriette perçut une sensation nouvelle. Ce n'était pas la même impression que d'allaiter un petit enfant. Ce n'était pas cette petite bouche minuscule et vorace que la faim et l'instinct gouvernent. Ce n'était plus ces petites mains qui s'attardent inconscientes d'elles-mêmes. Ni cet amour, ni cette confiance paisible de l'enfant innocent. C'était bien autre chose...

C'est bien ce que je pensais, se dit Henriette, cette gamine n'a peur de rien !

Après avoir désengorgé le sein trop opprimé, Lisette s'appliquait à un autre jeu. Elle tétouillait. Avalait par petites gorgées le lait généreux. Puis n'avalait plus, léchait seulement le mamelon, caressait imperceptiblement le sein gauche, et... oui ! aussi le sein droit. Hen-

riette ne donnait pas le sein à une jeune fille serviable, mais à une gourgandine !

Elle ferma les yeux et se laissa faire, si bien tétée et tripotée qu'elle mouilla sa chemise de lait coulant tout seul, si bien excitée qu'elle s'en inonda l'entrecuisse. Comme c'était bon ! Et nouveau ! Lisette, ma grisette, tu es une merveilleuse coquine. Henriette se détendit encore, laissant échapper une plainte de satisfaction. L'image de la brave Madame Mercier avachie de plaisir sous les caresses de Rose-Marie l'obséda soudain. Inconsciemment (presque), Henriette remonta sa jupe. Lentement. Par petits mouvements des doigts accumulant les plis du tissu. Lisette, prenant de plus en plus l'aspect de Rosie derrière les paupières closes de son employeuse, dut comprendre l'invitation. Les seins à l'air, les jambes ouvertes, Henriette laissa la petite lingère trouver un autre téton qu'elle sut lécher et sucer avec autant d'habileté et de lubricité qu'elle l'avait su faire avec les mamelons. C'était si doux ! Si délicat ! Une magnifique jouissance, pleine de lumière et de fraîcheur. Une véritable redécouverte. Henriette avait à faire à une petite fée, une elfe de maison experte en titillements, énervements, agacements, réveils extraordinaires. Mignonne petite chérie ! Mignonne ! Mi... Ha ! Henriette se crispa, froissant ses vêtements, et jouit comme une flèche fendant l'air, comme un point fleurissant le i, comme un soleil au zé-

nith ! Ouh ! Les bons frissons sous la peau de tout le corps ! Oh ! Comme le cœur bat à ravir dans la poitrine ravie ! Comme l'air est délicieux qui vient réveiller toute la tête ! Comme c'est bon de sourire d'aussi bonne aise...

- Il faudra revenir Lisette.

- La semaine prochaine, M'dame. Comptez sur moi.

La semaine suivante, Henriette organisa la visite de sa petite lingère.

Elle avait donné à boire à Jules et à Charlotte jusqu'à satiété. Prétendant une légère migraine, elle avait envoyé la bonne les promener avec ordre de ne revenir qu'après l'heure de la chicorée.

Henriette était assise sur son lit quand Lisette se présenta.

- Voulez que j' vous tète le sein, M'dame ?

- Je n'attendais que cela, ma petite, répondit Henriette qui commençait à dégrafer sa chemise.

- J' suis à vot' service.

- Viens, Lisette. Prends celui-ci, c'est le plus rempli.

- Je pourrions goûter des deux ? Histoire de savoir si vot' lait est bien partout parfumé au caramel...

- ... Je crois que... oui, Lisette. Si... tu veux.

Lisette ne but qu'un peu. Très vite ne suça plus que pour le plaisir. Mouillant les beaux seins de sa « nourrice » avec le bout de sa

langue friponne. Puis elle voulut lui soulever la jupe.

- Attends Lisette.

Henriette se défit de sa jupe entièrement, révélant sa belle nudité.

- Enlève ta robe, Lisette. Et viens te coucher près de moi.

- C'est comme M'dame voudront.

Lisette avait la peau hâlée des femmes qui travaillent au plein air. Mais ses seins et son ventre étaient blancs. Elle avait le corps plein et rond, fin à la taille et aux articulations.

- Laisse-moi faire aujourd'hui, lui ordonna doucement Henriette.

La jeune fille s'étira sur le lit, offrant tous les appâts de son corps, jusqu'à son sexe qu'elle avait secret sous une mince toison blonde. On aurait dit un abricot, les grandes lèvres protégeant encore les petites.

- Dis-moi la vérité, Lisette. Es-tu encore vierge ?

- À la vérité, non, M'dame.

- Dieu soit loué ! À moi de te goûter, demoiselle tourterelle.

D'abord, Henriette écarta légèrement les grandes lèvres de Lisette avec les doigts. Elle la regarda ainsi ouverte et indécente. Les deux femmes se sourirent, puis la plus âgée commença à lécher délicatement les petites lèvres de la plus jeune, de chaque côté du vagin. C'était la première fois qu'Henriette découvrait un sexe de femme. Cela sentait un

peu la carrière de sel, l'urine et le poivre gris. Celui de Lisette sentait aussi étrangement la lessive. Il était doux, souple et juteux. Henriette découvrit du bout de la langue, un nouveau petit trou : l'urètre. Elle le chatouilla également, ce qui sembla plaire à la jeune fille qui soupira plus fort et écarta davantage les cuisses. Elle s'extasia plus encore quand la langue d'Henriette vint effleurer son clitoris encore enfoui dans sa petite gangue de chair. Elle le dénuda, le lécha, le fit gonfler, puis le suçà. Lisette gémit. Ensuite, Henriette fit remonter les jambes de sa lingère afin d'avoir un accès plus aisé à son vagin.

- Tiens tes genoux avec tes mains, comme ça, de chaque côté de tes épaules. Oui, c'est bien. Quel joli spectacle tu offres ainsi, ma petite catin ! dit encore Henriette qui maintenant avait saisi les fesses de Lisette.

Elle lui enfonça la langue dans le vagin déjà brillant et humide. La petite lingère poussa un léger cri qui se prolongea en une plainte étouffée quand Henriette fit aller et venir sa langue du vagin au clitoris, puis à l'intérieur du vagin, puis plus bas entre le vagin et l'anus.

Elle interrompit son jeu.

- Occupe-toi aussi de moi, mignonnette ! dit Henriette.

Elle vint se placer au-dessus de la tête de Lisette, de façon à ce que son sexe soit au niveau de sa bouche. Elle maintint les jambes

écartées et relevées de sa cadette afin de reprendre ses caresses linguales.

Lisette ne s'était pas faite prier. Très vite Henriette sentit la petite langue explorer sa vulve, son clitoris et son con. La jeune fille eut la très bonne idée de copier les initiatives de son aînée. Aussitôt que la langue d'Henriette proposait une caresse, celle de Lisette répondait de même. Henriette eut rapidement l'impression de commander elle-même l'ordonnance de sa jouissance. Quand elle mit un doigt dans le vagin lubrifié de sa compagne, elle en reçut un dans le sien. Elle en mit deux, un deuxième vint. C'était doux, trempé et brûlant. Les doigts caressaient les douces muqueuses souples qui rebondissaient sous les pressions de leurs jeux. Leurs deux sexes faisaient de jolis bruits mouillés. Henriette avait fermé les yeux, attentive à tout ce qu'elle pouvait ressentir, se faisant en quelque sorte l'amour à elle-même.

Un coup de langue là ! Un autre doigt ici ! Là je te liche. Là je t'aspire. Non ! Là c'était mieux : juste à l'entrée. Lape ! Lape ! Bruits exquis de ton vagin qui tète mes doigts, de moi qui te suce la chatte. Je te lape la sève tout autour. Ton jus a le goût de cannelle. Je t'aspire le bourgeon. Oui, ici ! Juste ici. Lisette, tu as compris ? Là ! Suce-moi là où je te suce. Bouge ton doigt comme ça. Oui ! Ma copine. Vite ! Vite ! Doucement maintenant... Oui ! Ha ! Je deviens sourde. J'ai de la lumière

rouge, blanche, verte devant les yeux. Non ! Ne t'arrête pas, même si tu as envie de crier. Ne t'arrête pas, continue. Ne bouge pas tant que ça, si tu ne veux pas que je te lâche. Tes petites fesses sont follettes qui se trémoussent comme la gelée d'un dessert. Tu glisses comme savonnette. Ne me lâche pas. Agrippe-moi, retiens-moi, je perds patience. Moi aussi je m'affole. Oh ! Lisette ! Je pars ! Oh ! Vite ma chipie rejoins-moi. Hum ! Hum ! Hummm ! Qui gémit ainsi ? Hum ! Est-ce toi ou moi, ma jolie ? Hhhh ! Ho ! Ton petit sexe se resserre, il me dévore les doigts, le vorace.

Qui a joui la première ?

Je voudrais t'avoir connu avant, ma coquine.

Comme il est bon d'attendre son mari, quand on a une aussi douce amie !

Lisette emporta le linge à laver, promettant de revenir pour la prochaine lessive. Henriette dormit un peu.

Quand la bonne, ayant rendu le petit Jules à sa mère, rapporta Charlotte, Henriette était fraîche et disposée. Elle accueillit sa fille avec plus de douceur et de sérénité que jamais.

Elle lui dit :

- Tu as la chance d'être une fille, ma fille. Tu seras heureuse, c'est moi qui te le dis. Ne laisse jamais quelqu'un se mettre entre toi et le bonheur, jamais.

L'Héritage

Charlotte grandit.

Le petit Jules n'eut plus besoin des services de sa nourrice, mais sa mère revint rendre des visites à Henriette, d'abord par politesse, puis par sympathie. Les deux jeunes femmes devinrent amies, la jeune veuve trouvant du réconfort auprès de cette camarade toujours gaie et décidée.

Bien sûr, on était loin de la complicité qui unissait Lisette et Henriette, de qui l'amitié restée secrète n'avait d'autre ferment que la lubricité.

Avec la jeune veuve on s'en tint aux convenances, même si on se permit une petite initiation littéraire qui éveilla, sans aucun doute, quelque peu l'innocente dont le teint rosit sensiblement. Peut-être même en vint-elle à moins regretter feu son époux et à espérer un meilleur parti pour l'avenir... Après tout, femme avertie en vaut deux...

Mais ces sujets ne faisaient pas l'essentiel de leurs conversations qui tournaient, de préférence, autour des enfants. Les deux petits aussi devenaient amis. Plus âgé, Jules entraînait Charlotte dans ses conquêtes. Il marcha avant elle. Elle lui emboîta rapidement le pas, quitte à le suivre à quatre pattes. Il gazouilla, elle ré-

pondit. Il parla, elle gazouilla. Le jardin, dont on avait pris soin de verrouiller la barrière du bord de l'eau, devint rapidement leur terrain de jeu. Souvent, Henriette songea qu'avec son lait, elle avait dû leur donner le goût des plaisirs et l'envie de la vie.

Les deux enfants se ressemblaient, se contentant de peu pour se réjouir, ne s'ennuyant jamais, s'arrêtant parfois de jouer pour sentir le vent ou le soleil les caresser, aimant manipuler les fruits avant de les manger, savourant tout ce qu'ils goûtaient, contemplant muets et dans le même recueillement un insecte affairé, une fleur, un feuillage agité de lumière, un rouge-gorge tout près perché. Parfois, ils se regardaient l'un l'autre, se touchaient délicatement, puis s'enlaçaient avec conviction, ce qui mettait les mamans en émoi :

- Ne sont-ils pas mignons ?
- Sans doute, nous les marierons...
- Ce serait merveilleux !

Et la jeune veuve versait une larme récupérée au coin du mouchoir. Henriette lui serrait la main et elles riaient ensemble.

Trois années passèrent.

Le temps s'était écoulé au rythme des progrès des enfants, de leurs petites maladies, des saisons, des travaux jardiniers, boutiquiers ou minotiers, du service, ... des rares permissions et ...de quelques rendez-vous extracon-

jugaux saphiques ou pédérastiques, à aucun moment perçus comme adultères par les deux époux qui, au contraire, voyaient, dans le conte sulfureux de leurs aventures, prétexte à attiser leur désir.

Charles revit plusieurs fois son brave Lieutenant-colonel devenu Colonel Gilbert, évadé des tranchées et du front démentiel, pleurant moins mais jurant davantage et qui veilla sur son protégé tout au long de la guerre, même pendant les bombardements sur Reims où il le fit évacuer plus près de Paris.

Henriette aménagea d'autres parties coquines avec sa petite lingère à qui elle prodigua quelques conseils pour ne pas tomber enceinte avant son mariage avec ce fiancé qui tardait à revenir, qui rentra pourtant, avec un œil en moins, ce qui ne contraria en rien Lisette qui se contenterait bien du reste... pour ce qu'elle en attendait. Henriette promettait bien du plaisir à ce petit soldat revenu de guerre : le repos du guerrier ne serait certainement pas pour lui... à moins qu'il n'accepte de porter d'autres cornes.

Enfin, ce fut l'armistice.

Charles rentra heureux et entier, plus amoureux que jamais de son épouse et plus fou encore de sa petite fille qu'il portait et faisait rire sans cesse.

À la maison, c'est une tornade qui envahit tout l'espace, en tout lieu. Il fallut rouvrir

toutes les pièces et les chambres, même avec le froid de novembre.

- De l'air ! De l'air ! criait-il.

Il se mit lui-même à tout dépoussiérer, tout laver, tout réparer. La bonne le regardait faire, un peu éberluée. Henriette était ravie, surtout quand il prenait à son mari l'envie de fêter la réouverture officielle d'une des pièces, en improvisant une inauguration privée.

- Tenez-vous là, ma femme, que je vous baise derechef contre cette table, cette cheminée ou cette banquette, sur ce tapis peut-être ou devant la fenêtre ouverte ! Qu'on respire ! Qu'on fasse de la lumière ! Vous avez le cul ferme, ma Mie, et la peau bien soyeuse ! Vous méritez qu'on vous fasse honneur en vous tripotant soigneusement et vous bousculant copieusement.

- Vous êtes bien libidineux, monsieur mon époux.

- C'est que ma femme est une coquine qui veut toujours qu'on la pine.

- Comme vous y allez, monsieur !

- Allons madame, laissez-vous troncher le con et téter le sein, qu'on s'amuse un peu.

- Ah ! Monsieur doucement ou je crie.

- Criez, criez je vous en prie. Et si vous ne criez pas assez, c'est le cul qu'on viendra perforer.

- Voilà un bien joli menu, mon ami. Mais n'oubliez pas les amuse-gueule. Il y a là, un

petit fruit à lécher avant de passer aux hors d'œuvres.

- Je n'ai pensé qu'à lui, tout l'après-midi !

- Alors... Ha ! Alors, servez... Ouh !... -vous, mon... très cher mari. Ah !...

C'était fête à la maison du bord de l'eau. La vie avait repris toute sa place. Noël serait joyeux, même si, autour d'eux, le pays menaçait ruine, les hommes rentraient peu ou infirmes, les femmes en noir hantaient les rues comme des ombres la conscience des puissants. On manquait de tout et les vitrines faisaient triste mine...

Un jour de congé, en décembre, Henriette se rendit seule à Paris faire quelques emplettes, pour Noël justement. Charles qui avait repris son emploi auprès de Maître Loiseau, ne pouvait l'accompagner.

Près de la gare de l'Est, elle croisa une infirmière qui poussait un mutilé de la guerre sur sa chaise roulante. Ce soldat, Henriette le reconnut. Comment aurait-elle pu ne pas le reconnaître ? Un géant pareil ! Sous lui, la chaise paraissait si fragile. Edgar ! Le cocher sodomite du Baron ! Elle se précipita à sa rencontre. Il la remit aussitôt :

- Mademoiselle Henriette ! Oh ! Pardon. Madame Mercier ! Comme ça fait plaisir de vous voir ! Comment va votre mari ?

De sa vie, jamais Henriette ne l'avait entendu dire tant de mots en aussi peu de temps. Elle lui répondit avec un grand sourire :

- Il va bien, merci. Il est rentré sain et sauf.

- Dieu soit loué, en voilà toujours un d'épargné.

- Et vous monsieur Edgar, que vous est-il arrivé ?

Le géant écarta les pans de sa couverture : il n'avait plus de jambe.

- Tout a sauté avec. Je ne suis même plus un homme.

- Oh ! Edgar ! Je suis désolée !

Pauvre Edgar ! Henriette retint ses larmes pour demander :

- Et monsieur le Baron ?

- Il est tombé avec son biplan au-dessus de Verdun. C'est qu'il en avait fait un beau carnage ! Vous savez qu'à lui seul il a abattu trois zeppelins au début de la guerre ! C'était un as ! Le meilleur des pilotes ! Il en a fait des batailles dans les airs, je vous prie de croire. Ça devait faire de beaux feux d'artifice avec lui aux commandes ! Mais là, ils l'ont eu sur une reconnaissance. Et avec cette saloperie d'ordre de ne plus donner de parachute aux pilotes, il est descendu avec son engin. Son cadavre était tout carbonisé quand ils l'ont sorti de la carlingue.

Henriette ne put retenir son cri.

Cadavre... Carbonisé... Est-ce qu'elle avait bien compris ? Le Baron... Mort ? C'était impossible !

Edgar continuait :

- Ils l'ont enterré avec les honneurs et tout. Il est sous la terre maintenant, sous le champ des croix. C'est bien lui le plus heureux ! Moi, ils m'ont enterré vivant...

Henriette prit congé d'Edgar, l'embrassant sur les deux joues, lui souhaitant bon courage, mais elle n'était déjà plus avec lui.

Son propre esprit flottait autour d'elle. Son corps se déplaçait dans les rues de la capitale, mais il avait perdu son âme. C'était un corps vide qui marchait dans Paris, un automate. Même dans le train, elle ne parvint pas à reprendre possession d'elle-même. Tout semblait flou, désenchanté, absurde et vain.

Elle rentra, attendit le retour de son mari, raide dans son fauteuil, sans une larme, sans un mot pour personne, même pour sa fille qui riait avec la bonne, quelque part, très loin d'elle.

Charles la trouva là, immobile et le regard fixe.

- Henriette ! Que s'est-il passé ?

Comme revenu d'un rêve, elle dit enfin :

- Il est mort.

Il comprit aussitôt.

Elle vit comme ses yeux rougissaient. Il s'agenouilla tout près d'elle, l'enserra et posa sa tête contre sa poitrine. Il pleurait.

Les larmes d'Henriette coulèrent enfin.

Ils étaient seuls. Seuls au monde au milieu du grand salon. Les murs étaient immenses, le plafond trop haut. L'espace s'étirait autour d'eux accrochés l'un à l'autre, secoués de sanglots. Inconsolables.

Orphelins pour toujours.

Abandonnés par l'homme qui leur avait donné le jour.

Sans lui, jamais Henriette n'aurait compris qui elle était vraiment, son corps serait resté absent, posé au milieu des autres, indifférent et inconnu. Sans lui, elle n'aurait jamais pris le courage d'aller au devant de Charles, vaincre sa timidité et le choisir pour mari. Qui aurait-elle épousé ? Un homme fruste, peut-être, qu'elle n'aurait pas su reconnaître, parce que trop commune elle-même. Sans lui, Charles ne serait jamais venu à sa rencontre, jamais il n'aurait su parler à son corps, à ses sens, la satisfaire pleinement, en tout et à tous les moments de leur vie. N'avait-elle pas, au début de leur mariage, elle-même renoncé à lui en demander davantage, se contentant du bien-être de l'esprit et du respect de la bonne morale ? Sans lui, Charles serait peut-être mort. Le Baron lui avait donné le droit au plaisir partagé avec un homme, sans fausse pudeur, sans honte et sans déshonneur. Sans cela, Charles n'aurait jamais pu accepter la proposition du lieutenant-colonel Gilbert. Et il n'aurait pu être sauvé, ni de corps ni d'esprit.

Sans le Baron, rien de leur bonheur n'aurait existé. Charlotte ne leur serait même pas née, parce qu'ils se seraient croisés sans même se toucher.

Il leur restait cette maison qui les portait comme une grande mère dans son ventre, qui les unissait et veillait sur leur félicité. Mais il ne restait rien du corps lumineux de ce mentor. De sa peau de miel, de ses muscles harmonieux, de sa fine moustache, de sa bouche sensuelle et experte, de ses belles mains, de sa queue magnifique, de son regard intense, de sa voix fascinante, de sa chaleur, de son énergie envoûtante. De tout ce qui était lui.

Lui.

Cet amant qui avait été le leur, à l'un et à l'autre. Cet artiste qu'ils révéraient. Qu'ils aimaient sans se l'avouer vraiment mais qu'ils aimaient certainement, au-delà de leur amour à tous deux.

Ils l'avaient cru éternel et tout puissant. « Satan » l'avait nommé Charles, le « Maître », le « Seigneur » l'appelait Henriette. « Dieu Créateur » peut-être même.

Cette guerre avait foudroyé un ange en plein ciel.

Décide !

!!!

Henriette pressait Charles contre elle, pleurait dans ses cheveux qu'elle caressait nerveusement, ressentant si fort cette grande détresse à partager. Ils étaient seuls et nus,

chassés de l'Eden, pour un péché qu'ils n'avaient pas même commis.

Dieu est mort ! Et je pleure sur moi-même.

Charles parla soudain, la bouche pressée contre le sein de sa femme.

- Tu l'as aimé toi aussi, n'est-ce pas ?

Elle hésita et dit :

- Oui.

Plus tard, elle reprit :

- C'est une chose que je te raconterai peut-être un jour. Mais, mon amour, le vrai, celui qui va avec la vie, l'amour de ma vie, c'est toi Charles et n'a jamais été un autre.

- J'ai été un si petit garçon.

- Tu es un homme maintenant et le père de notre enfant et mon merveilleux amant. Charles, nous sommes sortis quasiment indemne de cette guerre. Aujourd'hui, nous devons être forts. Il faut continuer le chemin que notre « Maître » a tracé. Celui de la liberté, de la tienne et de la mienne. Nous avons une fille à qui il faudra aussi apprendre à être libre et à jouir de la vie.

- Qui pourra jamais lui apporter tout ce qu'on nous a donné ?

- Je n'en sais rien. Il faudra laisser la porte ouverte et veiller sur elle, de loin.

- Je t'aime, Henriette.

Ils ne firent pas l'amour ce soir-là. Ils veillèrent côte à côte, revivant chacun de leur

côté, le chemin initiatique qui les avait portés jusqu'ici. Rendant, dans leur silence recueilli, un dernier hommage à leur cher disparu.

Il revint à la mémoire d'Henriette le souvenir de ses rendez-vous de février 14, au troisième étage du 25 rue du Gué de la Loge.

Elle était certaine aujourd'hui qu'elle avait été la seule pour qui il avait loué cette chambre. Elle avait été la seule à le rejoindre dans cette alcôve, cet hiver-là. Pas une autre, pas même RoseMarie. Ces rendez-vous étaient les leurs, à lui et à elle. Cette certitude la fit sourire dans la nuit.

Alors elle laissa le souvenir monter en elle, dans sa lumière vaporeuse et sa chaleur troublante.

Elle se souvint, dans un frisson, comme ils avaient joui ensemble. Comme cette complicité les avait ravis. Ils avaient ri, ne se quittant plus du regard, comme deux compagnons de jeu, à égalité de force et d'amour.

Oui, il avait su lui donner cette force et cet amour qui la portaient aujourd'hui, par-delà l'absence et la mort. Il lui avait donné cette vie qui lui permettait d'espérer et de désirer encore.

Alors, elle se blottit contre Charles, laissant de douces larmes couler encore et calmement, la consoler.

À la mi-janvier, Henriette et Charles furent convoqués chez Maître Lévy, rue des Rosiers, Paris, 4^{ème}. Il y était question d'un testament et d'un héritage.

- Monsieur le Baron Emmanuel de Goldberg-Mayer étant mort sans héritier... commença le notaire parisien.

- Emmanuel... répéta Henriette.

- Baron Goldberg-Mayer, continua Charles. Il était juif ?

- Religieusement parlant, non. Ses parents étaient libres-penseurs. Mais monsieur le Baron a toujours compté dans notre communauté. C'était un Esprit, un philosophe... un philanthrope et un très grand mécène... Mais revenons à ce qui nous intéresse...

Henriette avait bien d'autres questions encore. Pour la première fois, elle allait connaître des éléments de la vie et de l'identité de son « inconnu ».

- Monsieur le Baron n'avait pas d'enfants ?

- Le seul qu'il ait eu est décédé quelques heures après sa naissance, juste après la mort de sa mère, la princesse Sofia...

- Une princesse ?

- En effet, monsieur le Baron avait enlevé et épousé la princesse Sofia Melikian de Sivas, d'Arménie.

- Arménie ?

- Occidentale, pour être plus exact, mais la famille a immigré en Russie dès 1895, lors des premiers massacres turcs.

- En Russie ?

- Du côté de Varsovie. Dans la région de Pologne, qui a été reprise aux Allemands et qui va peut-être redevenir un pays indépendant, comme vous savez.

Elle n'en savait rien. Ce n'était pas le problème. Le Baron avait épousé une princesse ! Voilà la véritable information. C'est une princesse qui lui avait fait tenir son serment et avait fait de lui cet amant extraordinaire, gentleman et chevalier, son héraut par-delà la mort. Combien devait être grand l'amour qui les avait unis !

Quelle chance elle avait eu elle-même, et Charles avec elle, de croiser la route de cet homme-là ! L'élu de Celle qui devait être la plus belle, la plus grande et la plus noble des Dames des plus anciennes et des plus puissantes légendes.

Je savais que ce ne pouvait être qu'un rêve ! Nous avons vécu un conte de fée ! Il n'y a pas d'autres explications... songeait Henriette.

Le notaire dut patienter un peu pour enfin capter son attention.

- Donc, reprit-il, Monsieur le Baron n'ayant pas d'héritier direct, il a souhaité que sa fortune soit partagée entre différentes personnes de son choix. Vous, Madame et Monsieur Mercier Charles, comptez au nombre de ses légataires.

- Nous ?

- Oui, Monsieur. Vous héritez de la somme de dix millions de francs.

- Dix... s'étrangla Charles.

- Mais c'est énorme ! s'exclama Henriette.

- Ce n'est pas la plus grosse part, remarqua calmement le notaire. La fortune de monsieur le Baron était considérable.

- Combien y a-t-il d'autres parts ?

- À cela, madame, je n'ai pas le droit de répondre. Il ne m'est pas permis non plus de divulguer l'identité des autres légataires. Ceci est bien stipulé dans le dernier testament daté du jeudi 5 mai 1914.

La vie secrète du Baron Emmanuel de Goldberg-Mayer...

Emmanuel... Quel beau prénom !

Henriette repartait dans sa rêverie, mais soudain elle poussa un cri qui surprit les deux hommes. Elle s'excusa aussitôt... Elle venait de réaliser que la date du testament correspondait au lendemain de son dernier rendez-vous avec le Baron.

Le lendemain, il les avait couchés sur son testament !

Un dernier cadeau d'adieu...

Le notaire, un peu agacé par si peu d'attention, reprit :

- Dans ces dernières volontés, Monsieur le Baron, m'a également chargé de vous remettre ceci, Madame.

- À moi ?

- À vous.

Maître Lévy présentait à Henriette une boîte, longue d'une cinquantaine de centimètres, laquée, le couvercle orné d'un Dragon chinois. La jeune femme poussa à nouveau un cri qui sembla redoubler l'irritation de l'officier.

Elle reconnaissait cette boîte : c'était le coffret précieux contenant le double phallus des dragons rouge et noir ! Manifestement, le notaire ignorait ce qu'il renfermait, parce qu'il lui tendait l'objet avec une certaine indifférence. Elle prit sur elle de feindre sa propre ignorance :

- Oh ! Comme cette boîte est jolie ! s'exclama-t-elle, pour donner le change.

Mais, quand ils furent sortis de l'étude Lévy, Charles lui demanda :

- Tu connaissais ce coffret, n'est-ce pas ? Tu sais ce qu'il contient ?

Henriette répondit avec un sourire énigmatique :

- Charles, mon mari, ce soir, nous aurons beaucoup de choses à nous dire... Et à faire...

Épilogue

Avec l'argent de l'héritage, Charles put constituer une rente et reprendre des études de droit. Il devint notaire. Plus tard, il racheta l'étude de Maître Loiseau.

Henriette acheva l'aménagement de la maison du bord de l'eau et put employer deux domestiques supplémentaires.

Elle acheta en viager la boutique Mercier & Mercier, Modes et Chapeaux. La vieille Madame Mercier qui avait perdu son neveu au Chemin des Dames en novembre 17, partit rejoindre son pauvre frère à Paris et céda son fond de commerce à Henriette, trouvant préférable de favoriser sa plus fidèle employée, de surcroît épouse de son petit cousin. Ainsi, le bien restait dans la famille et la boutique ne changeait pas de nom.

L'enrichissement du jeune couple Mercier, fit quelque peu jaser. Mais la vie provinciale reprit le dessus. On s'étonna d'autres choses : l'arrivée des automobiles, le prix du pain, le Traité de Versailles, la nouvelle mode, les crues de la Seine, le phonographe, l'électrification de la ville... Il y avait bien d'autres sujets de conversation...

Henriette et Charles eurent un second enfant. Un fils, qu'ils prénomèrent Henri-Emmanuel, espérant qu'ainsi baptisé, le petit trouverait aisément la voie qu'on avait ouverte à ses parents.

Voie qu'ils ne cessèrent jamais d'explorer.

Henriette.....	2
Récit érotique.....	2
Les Gants.....	4
Le Fiacre.....	14
Contre le Mur.....	25
Le Pavillon de Chasse.....	31
Le Mariage.....	53
Rue du Gué de la Loge.....	65
Le Secret de Madame Mercier.....	74
Diane et le faune (1).....	82
Diane et le faune (2).....	97
La Maison du bord de l'eau.....	113
Retour au Pavillon de chasse.....	127
Le récit de Charles ou « l'école des maris »	144
Le Dernier Rendez-vous.....	169
Jardin et Potager.....	183
La Promesse.....	195
La Tétée.....	203
L'Héritage.....	216

Épilogue.....	231
---------------	-----